HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE,

Des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE & augmentée d'une Table des Matieres.

TOME SIXIEME.

par Raynal

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEIZIEME.

LA guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne avoit embraſé les quatres parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux ſiecles l'inquiétude qui la tourmente. Tous les trônes s'étoient ébranlés, pour en duſputer un ſeul, qui ſous Charles-quint les avoit tous fait trembler. Une maiſon ſouveraine de cinq ou ſix états, avoit donné à la nation Eſpagnole cette grandeur coloſſale qui devoit enchanter ſon imagination. Une maïſon plus puiſſante encore, parce qu'avec moins de bras elle avoit un plus grand corps, ambitionnoit de commander à cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon rivaux depuis deux cens ans, faiſoient les derniers efforts pour emporer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel embraſſeroit les

plus belles & les plus nombreuses couronnes. L'Europe partagée entre deux maisons dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles pussent étendre leurs branches, mais non que plusieurs sceptres fussent réunis comme autrefois dans une seule main. Tout s'arma pour disperser & séparer un vaste héritage; & l'on résolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puissance qui avec ce nouveau poids dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux soldats, désola tous les pays qu'elle devoit secourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire fit la loi; mais avec une inconstance qui ne cessoit d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays, & succomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit sur mer, étoit défait sur terre. On apprenoit en même-tems & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin après que les états eurent été épuisés d'or & de sang; après douze ans de calamités & de dépenses, les peuples qui s'étoient éclairés au milieu des incendies de la guerre, s'empresserent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ses premiers regards vers l'Amérique septentrionale où sembloit l'appeller l'analogie du sol & du climat; & ce fut l'île du Cap Breton qui fixa d'abord son attention.

Les Anglois regardoient cette possession comme l'équivalent, de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Aussi s'opposoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi mal réconcilié de la peupler, de la fortifier, quoiqu'elle lui appartînt. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la Reine Anne, ou peut-être

la corruption de ses ministres, sauverent cette nouvelle humiliation à la France. Cette couronne fut autorisée à faire au Cap Breton tous les arrangemens qui lui conviendroient.

Cette île située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-neuve à son orient sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie à son couchant n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence de petits rochers séparés par les vagues au dessus desquelles plusieurs élevent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens dans des anses ou entre des îlots. A l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légere & de l'eau. La grande humidité s'exhale en brouillards, sans rendre l'air mal sain. Du reste le climat est très-froid; ce qui doit provenir, soit de la prodigieuse quantité de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'île, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par d'éternels nuages.

Quoique le Cap Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François qui en prirent possession au mois d'août 1713 furent proprement ses premiers habitans. Ils changerent son nom en celui de l'île Royale, & jeterent les yeux sur le fort Dauphin pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux en venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville,

se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs; & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner même après des travaux assez considérables. Les vues se tournerent vers Louisbourg dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg situé sur la côte orientale de l'île, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon : on y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau; & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qui peuvent même y hiverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai & souvent qu'en juin. Son entrée naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'île aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau couleroit immanquablement à fond tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l'une de trente-six, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle placées vis-à-vis sur les opposées, fortifient & croisent ce feu terrible.

La ville bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer est d'une figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour; ses rues sont larges & régulieres. On n'y voit guere que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre, ont été construites aux dépens du gouvernement, & sont destinées à loger les troupes & les officiers. On y a construit des calles : ce sont des ponts qui avançant considérablement dans le port sont très-commodes pour charger, pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier

Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart un espace d'environ cent toises du côté de la mer ; parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple bâtardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte des bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fut trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre aux vaisseaux qui viendroient des îles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du midi fussent gardées par les forces du nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'île les pêcheurs François fixés jusqu'alors à Terre-neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Accadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux qui arrivoient de tems en tems d'Europe ; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu à peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des graves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'île.

La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoit qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeller à l'île Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fut toute couverte de forêts, lorsqu'elle reçut des habitans, le commerce de bois y a toujours été peu considérable. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage : plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente ; mais le chêne y a toujours été fort rare ; & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de Loups-cerviers, d'Orignaux, de Rats musqués, de Chats sauvages, d'Ours, de Loutres & de Renards rouges & argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks qui s'étoit établie dans l'île avec les François, & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean ou du continent voisin.

Il eût été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horizontales, de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées, sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. On a trouvé ce charbon peu propre aux forges, parce qu'il brûle le fer ; mais pour tous les autres usages, il n'en est point d'aussi bon dans toute la surface du globe. Quoique la nouvelle Angleterre en eut tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jus-

qu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les îles Françoises n'avoient eu besoin de l'est. Un feu qu'il n'a pas été possible d'étouffer a embrasé une des principales mines. Il brûle encore, & l'on peut soupçonner qu'il doit produire un jour quelque révolution extraordinaire. Si l'imprudence d'un seul homme a pu allumer par une étincelle un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre; qu'il faut peu de chose à la nature, pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitans!

Toute l'activité de la colonie s'est constamment tournée vers la pêche de la morue seche. Les habitans moins aisés y employoient annuellement deux cens chaloupes, & les plus riches cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson, qui préparé sur le champ avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les batimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'île Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes durant l'automne le produit de leurs travaux aux îles mériodionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'île, il en arrivoit tous les ans en France qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les graves dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi réguliérement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bornant au commerce, reprenoientla route

d'Europe auſſitôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes avec de la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'île Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux îles Françoiſes du midi ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriets, des planches, du marrain, du ſaumon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec du ſirop & du taffia.

L'île Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé pour la plus grande partie par les colons de la nouvelle Angleterre qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation qui ſe faiſoit toute entiere à Louisbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jetés en arrivant dans l'île. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un très-haut intérêt. Ceux mêmes qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les écraſerent ſans reſſource. Telle eſt une des injuſtices de l'inégalité des conditions, que l'homme né ſans fortune, n'en acquiert preſque jamais que par la violence ou la fraude qui ont valu les richeſſes à la plupart des

familles qui les possedent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale nécessité par l'industrie & le travail. Cependant toutes les colonies Françoises de la nouvelle France n'étoient pas prédestinées dès leur origine à cet état de langueur.

Plus heureuse que l'île Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ses habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais elle n'en a plus guere qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle qui se termine en pointe aux deux extrêmités, lui donne la figure du croissant de la lune. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrech. La perte de l'Acadie & de Terre-neuve lui ouvrit les yeux sur ce foible reste; & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse; mais qu'une côte saine, un port excellent, & de havres commodes, rachetoient ces désagrémens. On y vit un pays uni que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes par une infinité de petites sources qui le traversoient; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains; du gibier & des bêtes fauves sans nombre; un abord excessif des meilleures sortes de poisson; une population de sauvages plus considérable que dans les autres îles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître en 1719 une compagnie qui forma le double projet de défricher une île si productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement l'intérêt qui avoit uni les associés les divisa, avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens mé-

contens des traitemens qu'ils éprouvoient des Anglois, commencerent à passer dans cette île en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c'est nuire tout à la fois au travail que l'on permet & à celui que l'on défend. Quoique l'île de Saint-Jean n'offre pas assez de graves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ces côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché; une puissance dont les pêcheries ne suffisoit pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte qui auroit fait seule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur ce pied par les Mulots & les Sauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec sa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser, par l'impossibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'île ne recevoit annuellement d'Europe qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'île Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet admi-

nistrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louysiane formoit la plus riche portion.

La Louysiane que les Espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Instruits par les sauvages qu'il y avoit à l'occident du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord n'y à l'est, ils en conclurent qu'il devoit se rendre dans le golfe du Mexique s'il avoit son cours au sud, ou dans la mer du sud s'il alloit se décharger à l'ouest. La communication avec ces deux mers étoit assez importante pour être recherchée. On chargea de cette entreprise Joliet, habitant de Quebec qui avoit de l'esprit & de l'expérience, & le jésuite Marquette dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent ensemble du lac Michigan, entrerent dans la riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent jusqu'assez près de sa source, malgré les rapides qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils se rembarquerent sur la riviere d'Ouisconsing, & navigant toujours à l'ouest, ils se trouverent sur le Missisipi qu'ils descendirent jusqu'aux Akansas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes seulement dans un pays dont ils ne connoissoient pas les mœurs; & d'ailleurs il leur étoit démontré que le fleuve se jetoit dans le golfe du Mexique. Cette connoissance étoit le premier but de leur voyage; ils crurent devoir reprendre la route du Canada. Entrés dans la riviere des Illinois, ils trouverent ce peuple assez nombreux, & disposé à se lier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquises,

La nouvelle France comptoit alors au nombre de ſes habitans un Normand nommé Salle, poſſédé de la double paſſion de faire une grande fortune, de parvenir à une réputation brillante. Ce perſonnage avoit acquis dans la ſociété des jéſuites où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, l'activité, l'enthouſiaſme, le courage d'eſprit & de cœur, que ce corps ſavoit ſi bien inſpirer aux ames ardentes dont il aimoit à ſe recruter. La Salle prêt à ſaiſir toutes les occaſions de ſe ſignaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne ſongeoit pas à ſuivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, ſe préſente à la cour de Verſailles, s'y fait écouter, preſque admirer, dans un tems où la paſſion des grandes choſes échauffoit à la fois le prince & la nation. Il en revient comblé de graces, avec un ordre formel d'achever ce qu'on avoit ſi heureuſement commencé.

Cependant pour mieux réuſſir, il eut la ſageſſe de ne pas précipiter les évenemens. Depuis les derniers établiſſemens François du Canada juſqu'aux bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand eſpace. La prudence vouloit qu'on s'en aſſurât. Il commença par y établir pluſieurs poſtes dont la conſtruction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrompue à pluſieurs repriſes par des incidens qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir. Lorſque le tems & les précautions eurent amené les choſes au point où on les vouloit, il s'embarqua en 1682 ſur le Miſſiſſipi, & le deſcendit juſqu'à ſon embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle qui ſavoit ceux qui reſtoient à faire, ſe hâta de regagner Quebec, d'où il alla propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une colonie qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéreſſante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement.

Pour avoir trop pris à l'ouest, il manqua son terme, & se trouva le 10 janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard éloigné de cent lieues du Missisipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais la Salle dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé d'ailleurs que la riviere où il étoit entré, ne devoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il se flatta d'achever seul cette entreprise. Mais s'étant bientôt désabusé, il perdit sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des Espagnols, & prendre connoissance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur l'avoient rendu insupportable.

La mort du chef dispersa les membres. Les scélérats qui l'avoient assassiné, périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en consumerent un assez grand nombre. Les Espagnols du nouveau Mexique qui alarmés du bruit de cette entreprise, s'étoient avancés pour la traverser prirent quelques-uns des ces fugitifs qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit, devinrent la victime des sauvages. Il ne s'échappa que sept hommes qui s'embarquerent sur le Missisipi qu'ils avoient enfin découvert par terre, & d'où passant chez les Illinois, ils arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louysiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui s'étoit distingué par quelques coups de main d'une hardiesse & d'un bonheur extrême qu'il avoit faits à la baie d'Hudson, en Acadie & à Terre-neuve, réveilla en 1697 l'attention du ministere. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux,

& il entra dans le Miſſiſſipi le 2 Juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve aſſez haut pour ſe convaincre par lui-même de la beauté, de la fertilité de ſes rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort qui ne ſubſiſta pas long-tems, il alla établir ailleurs ſa petite colonie principalement compoſée de Canadiens.

Entre l'embouchure du Miſſiſſipi & Penſacola que les Eſpagnols venoient d'élever dans la Floride, eſt une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle eſt par-tout ſi baſſe que les vaiſſeaux marchands n'en peuvent approcher qu'à quatre lieues de diſtance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son ſol entiérement ſabloneux eſt auſſi peu propre à la multiplication des troupeaux qu'à la culture. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat eſt ſi brûlant, quand les rayons du ſoleil ont dardé ſur ces ſables, qu'il y a des ſaiſons où les chaleurs ſeroient inſupportables, ſans un vent léger qui s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le ſoir. Dans ce grand eſpace eſt un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation ſauvage qui autrefois y avoit fait quelque ſéjour. Cette poſition la plus ſtérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choiſit pour fixer le petit nombre d'hommes qne d'Yberville avoit amenés ſous l'amorce des plus grandes eſpérances.

Deux ans après arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'eſt de Biloxi, aſſez près de Penſacola. Les bords de la Maubille, qui n'eſt nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un fort long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médiocrité des terres qu'il falloit aller chercher même aſſez loin, ne parut pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaiſons qu'on formeroit avec les Eſpagnols & les ſauvages voiſins, compenſeroient tous ces déſavantages. Une île ſituée vis-à-vis de la Maubille, à quatre lieues de diſtance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port

de la nouvelle colonie. On la nomma l'île Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandises de France, qu'il avoit fallu jusqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Aussi se peupla-t-elle malgré son avidité, & devint-elle le quartier général de la colonie; jusqu'à ce que les vents qui l'avoient formée des sables entassés, les accumulerent en 1717 au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une sorte de célébrité.

On ne pouvoit raisonnablement espérer aucun progrès d'un établissement jeté sur ce territoire. La mort d'Yberville qui finit ces jours en 1702 devant la Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui restoit d'espoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuse pour qu'on dût en attendre des secours. Tout le monde se croyoit à la veille d'un abandon entier; & ceux qui se flattoient de trouver ailleurs un asyle s'empressoient de l'aller chercher. Le peu qui resta par nécessité, ne subsistoit que de quelques légumes, ou des courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus misérables les unes que les autres, lorsqu'on vit Crosat demander & obtenir en 1712 le commerce exclusif de la Louysiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumieres & de sentimens qui ne croit rien au dessus, rien au dessous de soi, dans le service de l'état; & qui n'attend son lustre que de l'éclat qu'elle procure à sa patrie. Le sol de la Louysiane n'étoit pas l'objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté; & toute sa conduite prouva qu'il ne se proposoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les especes, & d'en extraire une grande quantité de piastres. La concession qu'il avoit desirée, lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vaf-

tes opérations ; & les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives toutes infructueuses, l'ayant désabusé des espérances qu'il étoit beau d'avoir osé concevoir, il se dégoûta de son privilege, & le remit volontiers en 1717 à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations.

Elle fut formée par Law, ce célebre Ecossois, sur lequel on n'eut pas dans le tems des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit depuis son enfance de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. Le cahos où l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singuliérement ses regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & se flatta d'y réussir. Son plan dut plaire par sa grandeur même, à l'heureux administrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laissé l'Europe en paix. Il s'agissoit de débarrasser par l'acquittement des dettes le revenu public, des intérêts énormes qui l'absorboient presque entier. L'introduction du papier monnoie pouvoit seule procurer cette révolution que le malheur des tems exigeoit à quelque prix que ce fût. Les créanciers de l'état devoient se prêter d'autant plus aisément à cette nouveauté, qu'ils feroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de satisfaire à tant d'engagemens ; puisque indépendamment du produit des impositions qu'elle devoit concentrer dans ses mains comme compagnie de finance, elle avoit comme compagnie de commerce un nouveau canal par où devroient lui venir des richesses prodigieuses.

Depuis que l'Espagnol Ferdinand de Soto, avoit péri sur les rives du Missisipi, vers l'an 1538, il étoit résté dans l'opinion générale que ces contrées

renfermoient des trésors immenses. On avoit perdu de vue ces vastes régions, on ignoroit même où elles pouvoient être ; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuses mines de Sainte-Barbe qu'on y supposoit. Si elles paroissoient de tems en tems oubliées, ce nétoit que pour occuper ensuite davantage les esprits. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits mystérieux. On divulgua comme en secret que ces mines & beaucoup d'autres étoient enfin trouvées, mais bien plus riches que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté déja trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une si précieuse découverte, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression subite de ce stratagême sur un peuple singuliéremenr curieux de nouveautés, ne sauroit se comprendre. Le travail le plus assidu ne pouvoit suffire à livrer des actions de la compagnie à ceux qui en demandoient. Les spéculations, les plans, les espérances; tout se tourna de ce côté-là. le Missisipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornerent pas à une simple association avec la compagnie qui avoit obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vastes terrains pour y former des plantations qui devoient, disoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, soit conviction, soit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui passoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités, qui parurent les plus empressés à former de ces établissemens. Leur exemple entraîna les autres; & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avantage de diriger les habitations ou même simplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fievre ardente, on entassoit sans soin & sans choix dans des vaisseaux tout ce qui se présentoit d'étrangers & de ci-

toyens. Ils étoient déposés sur les sables du Biloxi, où ils périssoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Missisipi, les placer même sur les terrains qu'ils devoient défricher; mais il ne tomba jamais dans l'esprit de ceux qui dirigoient l'entreprise, de construire les bateaux nécessaires pour cette opération. Après même qu'on se fut assuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général resta toujours dans l'affreux tombeau de ces tristes & nombreuses victimes d'une imposture politique. On ne le transféra à la nouvelle Orléans qu'au bout de cinq ans, c'est-à-dire, lorsqu'il ne restoit presque aucun des malheureux qui s'étoient si légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu, les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d'avoir embrassé des chimeres. La Louysiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers dont on s'est fait d'abord une idée trop avantageuse, & qu'on punit de cette renommée en les rabaissant au dessous de leur valeur réelle. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Missisipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on espérer d'un édifice composé de semblables matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qu'on avoit transportés dans ces climats sauvages, allerent étaler dans les établissemens Anglois ou Espagnols, le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe de l'Europe même; le plus grand nombre erra misérablement dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé sa déplorable carriere. Rien n'étoit commencé dans la colonie; & cependant on y avoit

enterré vingt-cinq millions d'argent. Les administrateurs de la compagnie qui faisoit ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entreprises qui convenoient à ce nouveau monde. Paris qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, vouloit tout soumettre aux opérations de ses rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louysiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienséance du privilege exclusif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ces membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, de établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ces trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministere croyoit important au bien de l'état, de laisser la Louysiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilege. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur, par le paiement d'une somme de quatorze cens cinquante mille livres: car il est des états où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, & celui de s'enrichir; parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin que devoit devenir cette région si pronée, si bafouée lorsqu'on en auroit fait une possession vraiment nationale?

La Louysiane est une vaste contrée, bornée au midi par la mer; au levant par la Caroline; au couchant par le nouveau Mexique; au nord par cette portion du Canada dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur, mais on lui donne environ deux cens lieues de largeur entre les établissemens Anglois & Espagnols.

Dans un si grand espace, le climat ne sauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendoit de sa latitude. La basse Louysiane, quoiqu'elle corresponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces méridionales de la France, & celles de ses terres qui sont situées aux trente-cinq & trente-six degrés, ne sont pas moins froides que les provinces septentrionales de la métropole. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle; les vents qui par une longue continuité de terres, arrivent du nord beaucoup plus chargés de nitre que s'ils avoient traversé de grandes mers, expliquent aux yeux des physiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y est rarement couvert. L'astre qui donne la vie à tout, s'y montre presque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'est même que par des orages; mais des rosées abondantes remplacent avantageusement les pluies.

L'air est assez généralement pur; mais beaucoup plus dans la haute Louysiane que dans la basse. Les femmes reçoivent en naissant sous ce climat heureux une figure agréable, & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieillesse qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du sol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits sauvages dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuse d'oiseaux, de bêtes fauves, y trouvoit une subsistance abondante. Ses prairies formées par la na-

ture ſeule, étoient couvertes de Chevreuils & de Biſons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louyſiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la groſſeur. Si les bois de couleur lui manquoient ; c'eſt qu'ils ne croiſſent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des eſſais en divers cantons de ce terrain, on a vu preſque par-tout qu'il étoit ſuſceptible de toutes ſortes de cultures, plus ou moins riches.

On n'a pas encore découvert la ſource du fleuve célebre qui coupe du nord au ſud, ce pays immenſe, en deux parties preſque égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guere remonté qu'une centaine de lieues au deſſus du ſaut Saint-Antoine qui barre ſon cours par une caſcade aſſez haute vers les quarante-ſix degrés de latitude. De là juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ ſept cens lieues, la navigation n'eſt point interrompue. Le Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'Océan, après avoir été groſſi par la riviere des Illinois, par le Miſſouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins conſidérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu ſon lit d'un eſpace de près de cent lieues, formé d'un terrain aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejetant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbre que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux pouſſés & repouſſés une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Une ſingularité plus frappante encore, & qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul endroit du monde, c'eſt que les eaux de ce grand fleuve, quand elles ſont une fois ſorties de leur lit n'y rentrent jamais, ſoit en totalité, ſoit en partie. En voici la raiſon.

Le Miſſiſſipi eſt annuellement groſſi par la fonte des neiges du nord qui commence en mars & qui dure environ trois mois. Profondément encaiſſé dans ſa partie ſupérieure, il ne ſe déborde

guere qu'à soixante lieues de la mer du côté de l'est, & à cent du côté de l'ouest ; c'est-à-dire dans les terres basses & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux qui embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, forme avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites par cet obstacle à l'impossibilité de rentrer dans leur cours naturel, sont forcées de se frayer un débouché dans la mer, en se glissant à travers les sables, ou en se filtrant sous les lacs qu'elles forment.

Quand on ne considere que la largeur & la profondeur du Missisipi, on est porté à croire que la navigation y est facile. C'est une erreur. Elle est fort lente même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obscurs, & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode ailleurs, il y faut enployer des pirogues plus solides, & par conséquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ses bords, ou qui lui sont amenés par les rivieres qu'il reçoit dans son lit, on seroit exposé chaque instant à heurter contre les branches ou les racines de quelque arbre arrêté sous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine distance des terres, il faut se débarrasser, avant d'entrer dans le Missisipi, des bois flottans qui sont descendus de la Louysiane. La côte est si platte, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve sont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les vaisseaux ont heu-

reusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou onze lieues à travers un pays sabloneux & découvert. Ils trouvent alors sur les deux rives une forêt assez épaisse pour intercepter totalement les vents. Le calme est si profond qu'il faut communément un mois pour franchir un espace de vingt lieues : encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant successivement les cordages à quelque gros arbre, & en virant le cabestan. La peine redouble pour sortir de la forêt qui se termine, au détour à l'Anglois, par un croissant presque fermé. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courans, se fait avec des bateaux à rame & à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui partis de l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui s'y sont enbarqués, se font suivre par terre d'un certain nombre de chasseurs sauvages qui fournissent à leur subsistance pendant un espace d'environ trois mois & demi que dure la navigation d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales sont les seules que la France ait eu à surmonter dans la formation de ses établissemens sur la vaste région de la Louysiane. Les Anglois fixés à l'est, ont été constamment trop occupés de leurs cultures, pour les sacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes ces contrées éloignées, & ils n'ont que très-passagerement réussi à séduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Espagnols, pour leur propre malheur, furent plus entreprenans du côté de l'ouest. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voisin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former en 1720 le projet d'établir une peuplade considérable bien avant du terrain, où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuse caravane qui devoit la composer partit de Santa-Fé avec tous les moyens nécessaires pour une habitation permanente. Elle dirigea sa marche vers les

Osages qu'on vouloit déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voisine & ennemie des Osages, & dont on souhaitoit d'occuper la place. Le hazard voulut que les Espagnols prissent un chemin pour un autre. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre; ils expliquerent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singuliere du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour rassembler tous ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols qu'on avoit amusés par des festins, par des danses, & qu'on trouva plongés dans un profond sommeil. De quinze cens personnes, hommes, femmes, enfans, il n'y eut que l'aumônier qui échappa au carnage; encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtemens. Cette catastrophe ayant assuré la tranquillité de la Louysiane du côté qui paroissoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses, & même ennemies les unes des autres, quoique séparées par des déserts immenses. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & presque toutes adoroient le soleil. Des feuillages entrelassés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le mays, quelques fruits naturels, fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligen-

ce

ce, moins de caractere. Sans parler des causes physiques qui pouvoient influer dans cette différence, les sauvages de la Louysiane étoient soumis à des chefs qui exerçoient une autorité presque absolue.

Entre ces nations, la seule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un homme qui, sans qu'on sut pourquoi, s'appelloit *Soleil.* La police, la guerre, la religion; tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un semblable despote. La femme de ce Soleil avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de ses maîtres: *Qu'on me défasse de ce chien*; disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux se faisoient en commun, toujours au profit du chef qui distribuoit les revenus à son gré. Lorsqu'ils mouroient, lui ou sa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de se tuer, pour les aller servir dans l'autre monde. La religion des Natchez, à peu près la même dans ses dogmes que celle des autres sauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jeterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fut aussi cruellement asservie. Mais la superstition est la raison de tout ce que les hommes font sans raison. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient sur les bords du Missisipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles formerent entre les deux

nations, une amitié qui paroissoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenoit. A la fin il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitans, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile, ou funeste. Le désespoir leur fit tenter enfin d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'est dont ils connoissoient les dispositions; & ils réussirent à former sur la fin de 1729 une ligue universelle dont le but étoit d'exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles saccorderent à compter un nombre de bûchettes que chacune garderoit. Chaque jour on devoit brûler une bûchette, jusqu'à ce que la derniere donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef fut instruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit jusqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis; mais elle n'en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers que l'amour avoit comme naturalisés dans son cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoissoit. Sa dignité de femme du Soleil, lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bûchettes qu'on y avoit déposées; au risque d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte de ses voisins, pour assurer le salut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on étoit convenu, persuadés

que la scene tragique où ils alloient débuter devoit se répéter chez tous leurs alliés, surprirent les François & les exterminerent; mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille; & ce mécompte seul sauva la colonie naissante. Elle ne pouvoit dans une surprise opposer à tant d'ennemis que quelques palissades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds sans discipline & presque sans armes.

Mais Perrier en qui résidoit l'autorité, ne perdit pas cette présence d'esprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en imposer, plus il affecta de fierté. Ces démonstrations firent une telle révolution, que soit dans la crainte d'être soupçonnés, soit dans l'espoir du pardon, plusieurs des conjurés se joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut passée au fil de l'épée; on brûla ses habitations, & il n'en resta plus que la place.

Cependant quelques restes épars de ce malheureux peuple, se trouvant éloignés du centre de sa domination, avoient eu le tems de se réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louysiane, & de tout tems en possession de battre toutes les autres. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune dans la ligue contre les François; son caractere indomtable & généreux lui rendoit plus sacrés les droits de l'hospitalité qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n'osa-t-on pas lui proposer d'abord de livrer les Natchez à qui elle avoit ouvert un asyle. Mais Biainville qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher en 1736 toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps; l'un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas; l'autre fut complettement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le fort des

armes n'étoit pas plus favorable aux François ; mais d'heureuses circonstances amenerent un accommodement avec les sauvages. Depuis cette époque la tranquillité de la Louysiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

Ses côtes toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses, souvent inondées, partout couvertes d'un sable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification, parce qu'elles se refusent à toute invasion, à toute descente.

La France n'a formé aucun établissement sur cette côte à l'ouest du Mississipi. On eut, il est vrai, en 1721 quelques vues sur la baie Saint-Bernard; mais elles échouerent par la mauvaise conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui se trouvoit sur son chemin, la remonta cinq ou six lieues, y enleva quelques sauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorsque l'année suivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le poste se trouva occupé par des Espagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'est du Mississipi, on voit le fort de la Maubille, élevé sur les bords d'une riviere qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il sert à contenir dans l'alliance des François les Chactas, les Allimabons, quelques autres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacola tirent de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes qui n'ont point de stabilité. Plusieurs se trouvent quelquefois sans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une seule admet des bâtimens de cinq cens tonneaux. On a construit une espece de citadelle nommée la Balise, sur le chenal qu'ils

sont forcés de suivre. Vingt lieues au dessus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entreprise. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils seroient plus que suffisans pour s'opposer au passage de cent vaisseaux ; d'autant mieux qu'il n'en pourroit passer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité ni de jeter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La nouvelle Orléans est le premier établissement qui se présente. Elle est à trente lieues de la mer. On en jeta les fondemens en 1717 ; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une assez belle ville qui s'est élevée insensiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, se coupent & se croisent perpendiculairement. Elles forment soixante-cinq îlôts, dont chacun a cinquante toises en quarré divisées en douze emplacemens pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand espace, ont été remplacées par des maisons commodes, bâties la plupart de brique. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres & qu'on a jugés indispensables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'est sur le bord oriental du fleuve qu'a été construite cette ville destinée à devenir le centre de toutes les liaisons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en est tel que les plus gros navires peuvent mettre le côté à terre, ou n'ont tout au plus qu'un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandises. Seulement dans les grosses eaux ils sont obligés de s'expédier, parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une suite d'habitations rarement interrompue. Au dessous de la nouvelle Orléans, elles ne s'étendent qu'à la distance de cinq lieues, encore sont-elles peu considérables. Plus bas le terrain commence à se rétrecir, & va toujours en diminuant jusqu'à la mer. Sur

cette langue de terre, on ne voit guere que des sables ou des marais mouvans, incapables de servir d'asyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiseaux aquatiques & pour des Maringouins. Les plantations, en remontant le Mississipi, vont jusqu'à dix lieues au dessus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands dont le travail infatigable a formé deux villages, où habitent ces hommes les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, regne une levée nécessaire pour garantir les terres de l'inondation qui vient réguliérement avec le printems. Cette chaussée est préservée elle-même par des fossés larges & profonds, dont chaque champ est entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverser cette digue.

Dans tout cet espace, le sol entiérement vaseux, est très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Lorsqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les grosses & hautes cannes dont il est généralement couvert. Elles sechent assez vîte. On y met le feu qui débouche les pores de la terre. Alors pour peu qu'on la remue, elle ouvre un sel fécond au riz, au mays, à toutes sortes de grains & de légumes, excepté au froment qui s'épuise en poussant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues sur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieusement placées à quatre ou cinq cens pas, ou même à une demi-lieue sur de petites hauteurs qui ne sont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fonds solide; & vraisemblablement le bled y eût prospéré, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui les auroit sans cesse engraissées d'un nouveau limon que ses eaux y devoient laisser en se retirant. Avec le tems on n'auroit vu sur les deux rives du Mississipi, que de vastes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une suite de vergers, de jardins, de risieres capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spec-

tacle pouvoit s'étendre des environs de la nouvelle Orléans à toute la basse Louysiane; & la France se seroit pour ainsi dire reproduite dans le nouveau monde.

Au lieu de cette délicieuse perspective, commence à dix lieues au dessus de la nouvelle Orléans, un désert immense où l'on ne voit que deux foibles bourgades de sauvages; & ce désert s'étend durant un espace de trente lieues au bout duquel on arrive à la pointe coupée. C'est un ouvrage de l'industrie Européenne. Le Mississipi faisoit en cet endroit un fort grand détour. Quelques François, à force de creuser dans un petit ruisseau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant d'impétuosité dans ce nouveau canal, qu'elles acheverent de couper la pointe, & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à sec, & se trouva bientôt couvert d'arbres assez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une consistance, un nom, à l'un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitans répandus sur les deux rives du fleuve, ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation du riz, du mays; & pour l'exportation, ils cultivent du coton, sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au dessus de la pointe coupée, le Mississipi reçoit la riviere rouge, sur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C'est chez les Natchiloches que fut jeté ce fondement de puissance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal, l'or & l'argent du nouveau Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus assez près de là. Mais la misere des habitans, & leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces

eſpérances. Le ſeul avantage qu'on tira de ce voiſinage, fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louyſiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de ſe paſſer de ſecours étranger, un poſte qui n'avoit pas pour baſe l'agriculture n'a ceſſé de rétrograder; perte d'autant plus fâcheuſe que le dépériſſement de la colonie des Natchez eſt encore pire.

Sa poſition à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu'Yberville eut rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux aſſeoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la viſiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit ſain & temperé, le ſol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes ſortes de cultures; le terrain aſſez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation; le pays ouvert, étendu, bien arroſé, à la portée de tous les établiſſemens qui pourroient ſe former. L'éloignement où il ſe trouvoit de l'océan, n'empêchoit pas que les navires n'y puſſent arriver. Une ſi belle perſpective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cens hommes, lorſque leur inſupportable ambition les fit tous périr de la main des ſauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux proſpérer cet établiſſement, ſoit négligence, ſoit difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au deſſus des Natchez, eſt la colonie des Akanſas. Elle ſeroit devenue fort conſidérable, ſi les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fuſſent parvenus. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant d'arriver au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en deſcendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrain fertile, de l'aiſance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient priſe au Canada de vivre avec des ſauvages, les engagea à épouſer ſans peine les filles des Akanſas, & ces alliances eurent les ſuites les plus heureuſes. On ne

vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes que l'hymen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce & cette réciprocité de bons offices que réclamoit la vicissitude des situations amenées par le cours des tems.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité chez les Illinois, qui sont à trois cens lieues des Akansas: car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en sont que plus indépendans, soit au dehors, soit au dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, & les rendre si malheureux qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois placée le plus au nord de la Louysiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois & par d'autres nations qui la pressoient au septentrion, lorsqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût opposer à un vieil ennemi toujours acharné. Les étrangers se sont multipliés jusqu'à former six villages considérables, tandis que les Indigenes autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excéda pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit son nom au pays, pour venir s'établir vers son embouchure sur les rives plus fécondes & plus riantes du Mississipi. Cet établissement dont il n'est pas possible d'exagérer la fertilité, est devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle seroit toute peuplée jusqu'à la mer. Mais combien elle est restée loin de cette prospérité.

Jamais dans son plus grand éclat, la Louysiane n'eût plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cens hommes qui formoient son état

militaire. Cette foible population étoit dispersée aux bords de Mississipi, dans un espace de cinq cens lieues, & soutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe que la France avoit comme vomie dans le nouveau monde au tems du systême. Tous ces misérables avoient heureusement péri sans se reproduire. Les colons de la Louysiane, étoient des hommes forts & robustes, sortis du Canada, ou des soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement non-seulement un terrain convenable, & de quoi l'ensemencer, mais encore un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & ses poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient grossi ces commencemens de population, par des plantations considérables qui occupoient six mille esclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de chose. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guere chaque année qu'à deux cens mille écus. C'étoit du riz, des planches, du mays, des légumes pour les îles à sucre; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

Peut-être cet établissement que la nature sembloit destiner à une grande prospérité, n'auroit-il pas langui, sans la faute qu'on fit dès l'origine d'accorder des terres au hazard, & selon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons isolés & séparés entr'eux par des déserts de plusieurs centaines de lieues, vouloir se faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu se prêter des secours mutuels, & vivant sous les mêmes loix jouir de tous les avantages d'une société réguliere & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmentée, le cercle des défrichemens se feroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauva-

ges, on eût vu naître une colonie florissante, qui seroit devenue peut-être une nation puissante. Que d'avantages il en fût résulté pour la France même !

Cet état qui achete par an à l'étranger dix-sept millions de livres pesant de tabac, auroit aisément tiré de la Louysiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de consommation pour tout le royaume. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher en Guienne toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere nécessité beaucoup plus importantes & plus riches encore, il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à la Louysiane naissante, le débouché de la production qui demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réussir & rapporter le plus. Le discrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ses vues les plus raisonnables avec celles qui sembloient les plus folles. Les fermiers que flattoit cette méprise, n'oublierent rien pour la perpétuer; & il doit être permis à tous citoyens de dire que ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes & belles prairies dont elle est remplie. Bientôt elles se fussent couvertes de nombreux troupeaux dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations, & dont la chair préparée & salée auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les îles. Les chevaux & les mulets s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françoises de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Espagnols, pour cet objet important.

Les esprits une fois mis en mouvement, eussent monté d'une branche d'industrie à l'autre. On

ne pouvoit se refuser à la construction des vaisseaux. Les matériaux en étoient sous la main. Le pays étoit couvert de bois nécessaires pour le corps du Navire. La mâture & le goudron se trouvoient dans les pins qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès moins sujet à se fendre, à se courber, à se rompre, & propre à racheter avec un peu d'épaisseur, ce que la nature lui refusoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre pour les voiles & les cordages. Peut-être n'eût-il fallu porter d'Europe que du fer; encore est-il plus que probable qu'il en existe des mines dans la Louysiane. On peut conjecturer que le gouvernement, éclairé par les succès des particuliers, n'auroit pas tardé à construire des atteliers pour les besoins de sa marine, & qu'il auroit eu dans la colonie des arcenaux tout prêts à équipper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainsi défrichées sans frais & même à profit, auroient laissé le sol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier; même à la soie, lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuses ne cessoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré; le terrain uni, vierge, fertile, & qui jusqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal habiles.

Si la Louysiane eût atteint à la fécondité que la nature y sembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre son entrée plus accessible & plus commode. Avec des attentions suivies, on y auroit pu réussir sans une grande dépense. Il suffisoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites passes qui nuisent plus à la navigation qu'elles ne paroissent y servir. Toute la force du courant réunie dans un seul canal, en auroit creusé nécessairement l'en-

bouchure, & peut-être eût emporté la barre qui la tient presque fermée. Alors les plus gros vaisseaux seroient entrés dans le Mississpi avec le plus de sûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Ensuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la nouvelle Orléans, en abattant les forêts épaisses qui jusqu'à présent ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens seroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique, une colonie florissante & vigoureuse.

Mais la France a méconnu tant d'avantages quand elle a cédé depuis peu un pays qui sembloit devoir être sa derniere ressource dans ses pertes, à l'Espagne qui ne pouvoit qu'en être surchargée. Ce sera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême de savoir si ce traité de cession n'est pas également funeste à deux couronnes qui s'affoiblissent également, l'une en perdant ce qu'elle cede, l'autre en acceptant ce qu'elle ne sauroit garder. Mais au tribunal de la morale ne sera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puissance étrangere ? De quel droit en effet un prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime imaginée par le clergé qui ne met les rois au dessus des peuples que pour commander aux rois mêmes au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere sous les pieds d'un seul homme ; ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité qui fait régner une famille au milieu d'une société. Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeller aux interpretes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être. Si l'on

fait de l'obéissance passive une loi de religion; dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres loix religieuses, au tribunal de la conscience; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la décision de l'Eglise éclaire & dirige les consciences sur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. Envain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'Eglise que la lettre & le sens de ce livre ont été révélés, & par l'Eglise aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point & à quel dessein Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des ministres de l'évangile. Ainsi quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, mille traits pour repousser ce glaive tranchant.

C'est donc envain que les princes ont recours au ciel, pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent, s'éleve contr'eux. Elle tonne & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative: elle n'est pas moins limitée par le code religieux où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations. Car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base, le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de pon-

tifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.
Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possedent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise; & quel est le bonheur d'un prince qui ne commande qu'à la crainte par la force? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & la justice?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu dont il est si facile d'abuser? Dans les siecles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par une épidémie de fanatisme, & fixer avec des sons vuides de sens des troupeaux qui ne marchoient qu'au bruit des trompettes. Mais dans le calme de la paix & de la raison; lorsqu'un état s'est policé, agrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique; est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténebres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime? Le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoit point au dessus d'elle. C'est là sans doute la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interpréter les loix

particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le ſoutien.

Or en appliquant cette regle aux traités de partage & de ceſſion que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples ſans les conſulter? Quoi! les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs ſujets comme des biens meubles & immeubles; tandis que les appanages de leur maiſon, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne ſont des effets inaliénables & ſacrés, auxquels on n'oſe toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un état?... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique; c'eſt la voix d'une nombreuſe colonie: elle dit à ſa métropole.

» Que t'ai-je fait pour me livrer à une étran-
» gere? Ne ſuis-je pas ſorti de ton ſein? N'ai-je
» pas ſemé, planté, cultivé, moiſſonné pour toi ſeu-
» le? Quand tes vaiſſeaux m'exporterent ſur ces ri-
» vages ſi différens de ton heureux climat, ne me
» promis-tu pas de me couvrir toujours de tes armes
» & de tes voiles? N'ai-je pas combattu pour tes
» droits, & défendu le ſol que tu m'avois donné?
» Après l'avoir fertiliſé de mes ſueurs, ne l'ai-je pas
» arroſé de mon ſang pour te le conſerver? Tes en-
» fans ſont mes peres ou mes freres; tes loix faiſoient
» ma gloire, & ton nom mon honneur. J'ai tâché
» de l'illuſtrer ce nom chez les nations même qui ne
» le connoiſſoient pas. Je t'avois fait des amis & des
» alliés parmi les ſauvages. J'aimois à croire qu'un
» jour je pourrois être l'égale de tes rivaux, la ter-
» reur de tes ennemis. Mais non! tu m'as abandon-
» née. Tu m'as engagée à mon inſu par un marché
» dont le ſecret même étoit une trahiſon. Mere in-
» ſenſible, ingrate, as-tu pu rompre contre le vœu
» de la nature, les nœuds qui m'attachoient à toi
» par ma naiſſance même? Quand je te rendois par
» le tribut de mes pénibles labeurs le ſang & le lait
» que j'avois reçu de tes veines, je n'aſpirois qu'à la

» consolation de vivre & de mourir sous ta loi. Tu
» ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à ma famille
» pour me donner à un époux qui n'étoit pas de mon
» choix. Rends-moi mon pere, cruelle ; rends-
» moi à celui dont j'ai appris à bégayer le nom dès
» ma plus tendre enfance. Tu peux bien me sou-
» mettre malgré moi-même au joug que mon
» cœur repousse ; mais ce ne sera que pour un
» tems. Je languirai, je périrai de douleur &
» de foiblesse ; ou si je reprends de la vie & des
» forces, ce sera pour me soustraire aux liens
» que je déteste ; dussai-je me livrer à tes enne-
» mis ? »

La Louysiane opprimée en effet par ses nouveaux maîtres a voulu secouer un joug qu'elle avoit en horreur avant même de l'avoir porté ; mais repoussée par la France, quand elle venoit se rejeter dans ses bras, elle est retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briser. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces dispositions, la colonie ne peut guere se flatter de quelque prospérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obstacles à son amélioration.

Cette vaste contrée se trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht dans un état de foiblesse & de misere inconcevables. La faute en étoit aux premiers François qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures ; mais sans choix & sans suite. Un terrain où l'on avoit bâti & semé à la hâte, étoit aussi légérement abandonné que défriché. C'étoit des fautes après des fautes. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement & le commerce de pelleteries donnerent par intervalle quelque aisance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714 les exportations du Canada ne pas-

soient pas cent mille écus. Cette somme jointe à celle de trois cens cinquante mille livres que le gouvernement y versoit chaque année, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venoient d'Europe. Aussi en recevoit-elle si peu, qu'on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux à la maniere des sauvages. Telle étoit la déplorable situation du plus grand nombre de vingt mille François qu'on comptoit dans ces régions immenses.

Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdissement où il avoit été si long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758 qui ont donné à peu près les mêmes produits que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées qui furent plus ou moins nombreuses selon les circonstances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés répandus dans un espace de douze cens lieues de long sur une assez grande largeur; ni même les seize mille Indiens domiciliés au centre ou tout auprès des habitations Françoises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté, les sauvages seuls la possedent. Ce n'est pas simplement la nation entiere, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entreroit dans le palais d'un despote de l'Asie comme dans la cabane d'un paysan, sans être ébloui, ni des richesses, ni de la puissance. C'est l'espece, c'est l'homme, c'est son égal qu'il aime & qu'il respecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoise, étoit concentrée dans trois villes. Quebec capitale du Canada est à quinze cens lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphi-

théâtre sur une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vastes campagnes qui l'enrichissent & une rade très-sûre ouverte à plus de deux cens vaisseaux. Son enceinte est de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d'une assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce & le siege du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres bâtie dix ans après Quebec, & située trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les sauvages du nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n'a jamais pu pousser sa population au delà de quinze cens habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché pour se porter tout entier à Montreal.

C'est une île longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent soixante lieues au dessus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en est point où le climat soit aussi doux, la nature aussi belle, la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme rassemblées au hazard en 1640, se changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord exposée aux insultes des sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaise palissade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Son éclat finit, lorsque les incursions des Iroquois obligerent les François de jeter des forts plus loin, pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain y est mon-

tueux, ftérile, & ne laiffe pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au fud cinquante lieues, au nord, vingt lieues plus bas que la ville de Quebec; fort éloignées entr'elles, & fur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voifinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croiffoit à mefure qu'on avançoit vers Montreal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vafte canal. Une aimable confufion de bois qui décoroient de montagnes chevelues, de prairies couvertes de troupeaux, de champs couronnés d'épics, de ruiffeaux qui fe perdoient dans le fleuve, d'églifes & de châteaux que l'on découvroit de diftance en diftance au travers des arbres, formoit une continuité de payfages que l'œil ne fe laffoit pas d'admirer.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, fabloneufes; celles où le pin, le fapin, le cedre cherchoient un afyle ifolé. Mais quand il voyoit un fol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de mérifiers, il pouvoit fans engrais lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les poffeffions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une proportionnée aux befoins du colon. Les moindres étoient de quatre arpens le long du fleuve, fur une profondeur indéfinie. Il y en avoit peu qui ne donnaffent indifféremment du feigle, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons dont la toifon leur étoit précieufe, dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait, cinq ou fix bœufs confacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquife. Ils faifoient portion d'une aifance inconnue en Europe aux gens de la campagne.

Cette efpece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un affez grand nombre de chevaux qui n'é-

toient pas beaux, mais durs à la fatigue & propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, & poussoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer pendant l'hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres saisons.

Telle étoit la position de quatre-vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chasse & au commerce qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Catarocouy ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guere moins fréquentes, guere moins terribles que sur l'océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié qui ont chacun trois cens lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux saut de Niagara, qui par sa hauteur, sa largeur, sa forme; & par la quantité, l'impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C'est au dessus de ce magnifique terrible rapide, que la France avoit élevé des fortifications à dessein d'empêcher les sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au delà du lac Erié, s'étend une terre distinguée sous le nom de détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l'abondance de la chasse & de la pêche. La nature a tout prodigué pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du siecle. Ce fut plutôt le voisinage de plus

ſieurs nations ſauvages dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement fit décheoir le poſte de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faiſoit avec les naturels du pays ſe porta au détroit où il ſe fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins conſidérables, élevés çà & là ſur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier ſentiment de l'intérêt, eſt la défiance; & ſon premier mouvement eſt pour l'attaque ou pour la défenſe. Chacun de ces forts avoit une garniſon qui couvroit de ſes armes les François établis aux environs. De leur réunion réſultoit le nombre de huit mille ames qu'on comptoit dans les pays d'en haut.

Tous les colons de cette nation établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, paſſoient l'hiver dans l'inaction aſſez gravement auprès d'un poële, entre la pipe & l'eau-de-vie. Quand le printems les appelloit au travail indiſpenſable des terres, ils labouroient ſuperficiellement ſans engrais, enſemençoient ſans ſoin, & rentroient dans leur profond loiſir, en attendant la ſaiſon de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même ſa récolte; & l'on ne voyoit point cette vive alégreſſe, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moiſſonneurs réunis pour ſcier enſemble de vaſtes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque eſpece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux & à des oignons. C'eſt tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de pareſſe? De pluſieurs cauſes. Le froid exceſſif des hi-

vers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire! Enfin la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que d'aller à la guerre, quoique soldats sans paie.

Les habitans des villes, sur-tout de la capitale, passoient l'hiver comme l'été dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit, ni d'attrait pour le spectacle de la nature, ni de sensibilité pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit dans les assemblées les délices de tous les âges. Cette vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté cette sensibilité d'ame qui seule fait le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus flattées d'inspirer de la passion que d'en sentir; elles préféroient les éloges d'une vaine admiration, à ces longs & profonds soupirs qui sont l'encens du cœur. Peu de pays, même dans l'acienne France, où l'on parlât autant d'amour, où l'on en éprouvât aussi peu que dans la nouvelle France. On y remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur, que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient sans exception une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, les excuses de l'honneur étoient des crimes aux yeux d'un despote qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers tems aux choses dépendantes de la guerre & de l'administration politique. Il s'étendit à la jurisdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & sans appel de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureusement ces contestations naissoient rarement dans un pays où tout étoit presque en commun, & rien sous la clef. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, où l'on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris modifiée par des combinaisons locales forma le code de ses loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mêlange de loix fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légere contribution des habitans de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; des droits, mais trop forts, sur l'entrée, sur la sortie des denrées & des marchandises. Tous ces objets ne produisoient au fisc en 1747 qu'un revenu de deux cens soixante mille deux cens livres.

Les

Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement; mais elles ne jouissoient pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie, on l'avoit comme étouffée au berceau, en accordant à des officiers, à des gentilshommes un terrain de deux à quatre lieues de front, sur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & le peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats ou à des cultivateurs, à charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal qui fut long-tems la ruine de l'Europe. Ce droit, quoique médiocre, faisoit subsister un grand nombre de gens oisifs, aux dépens de la seule classe de citoyens dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentiere, par la surcharge des exactions du clergé. On imposa en 1667 l'obligation de la dîme. Il est vrai qu'elle fut réduite au vingt-sixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide; mais c'étoit encore une grande vexation dans un pays où les ecclésiastiques avoient un domaine qui suffisoit à leur subsistance, sans autre solde.

Tant d'entraves jetées d'avance sur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le ministere de la France en fut enfin si convaincu, qu'après s'être obstinément refusé à l'établissement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes & quelques mauvais droguets épuiserent toute l'industrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La seule qui fut un objet d'exportation étoit celle du Loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu'il ne soit pas muet,

& que né conſtamment à terre, il vit plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de la figure de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, ſur-tout celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramer qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de Loups-marins. Ceux de la plus groſſe eſpece peſent juſqu'à deux mille, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs, plus adroits à ſe tirer des pieges qu'on leur tend. Les ſauvages les apprivoiſoient juſqu'à s'en faire ſuivre, comme ſi c'étoient des chiens.

C'eſt ſur des rochers, & quelquefois ſur la glace que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux; & elles les allaitent ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur leur dos, les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manege juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de braver ſeuls les flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'Aigle porte ſes Aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le Loup-marin né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau?

La maniere de pêcher cet amphibie, eſt très-ſimple. Sa coutume, quand il eſt en mer, eſt d'entrer dans les anſes avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l'environne de filets & de pieux, ſans autre précaution que de laiſſer un petit eſpace par où ils puiſſent ſe gliſſer. Quand la marée eſt haute, on bouche l'ouverture; & après que la mer s'eſt retirée, la proie demeure à ſec. On n'a d'autre peine

que de l'assommer. Quelquefois on suit dans un canot ces poissons à leur rendez-vous, & on les tue à coups de fusil, aussitôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer. S'ils ne sont que blessés, on les prend aisément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent, mais de gros chiens élevés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur vont les chercher & les rapportent.

La peau des Loups-marins servit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre elle ne s'écorche pas si facilement & conserve long-tems toute sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du Loup-marin n'est pas mauvaise; mais on gagne d'avantage à la réduire en huile. Il suffit pour cela de la mettre sur le feu dans un vase de cuivre ou de terre. Souvent même on se contente de faire de grands quarrés de planches sur lesquels on étend la graisse de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une couverture qu'on y a pratiquée. Elle est long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laisse point de lie; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du Loup-marin qui se faisoit dans le golfe Saint Laurent cinq ou six petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des îles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélasse, de café, de sucre, & de France environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres qui fut le tems le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passerent pas douze cens mille francs en pelleteries, huit cens mille francs en castor, deux cens cinquante mille livres en huile de Loup-marin, une pareille somme en farine & en pois verds,

cinquante mille écus en bois de toutes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions six cens cinquante mille livres ; ce qui étoit évidemment insuffisant pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement suppléoit le reste & remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la possession du Canada, les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient successivement s'y établir n'y séjournoit pas long-tems, parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Versailles fit fabriquer en 1670 pour tous ses établissemens d'Amérique une monnoie à qui l'on donna un coin particulier, & une valeur idéale d'un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la nouvelle France. On jugea donc convenable vers la fin du dernier siecle de substituer en Canada le papier aux métaux pour le paiement des troupes, & les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidele aux engagemens contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres de change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent pas acquittées ; & dès-lors tomberent dans l'avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux & dangereux d'y envoyer des especes ; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier monnoie. On fabrica des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient signées par le gouverneur,

l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres, de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies ne s'élevoient pas au dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul intendant, premiere faute; & non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, & les plus considérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'octobre. C'étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dussent sortir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres de change qui devoient être acquittées en France par le gouvernement qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le trésor du prince n'y pouvoit plus suffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuse qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu'elles furent décriés. Bientôt les marchandises monterent hors de prix, & comme à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le ministere en 1759 fut forcé de suspendre le paiement des lettres de change, jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne passoient pas quatre cens mille francs en 1729, & qui avant 1749 ne s'étoient jamais élevées au dessus de dix-sept cens mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions sept cens mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cens mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cens cinquante mille livres. L'an 1755, six millions cent mille livres. L'an 1756,

onze millions trois cens mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cens cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cens mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cens mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure; & les énormes malversations qui lui avoient donné naissance furent approfondies autant que la distance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit donnés, furent condamnés également à des restitutions considérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers furent toutes discutées. Leur bonheur & le bonheur de la nation voulurent que le ministere chargeât de cette opération également importante & nécessaire des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni surpris par les artifices, ni lassés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juste la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduisirent la somme entiere des dettes à trente-huit millions.

Le Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole? Non; mais c'étoit la faute de la puissance qui lui donnoit des loix. Depuis longtems cette immense contrée offroit des récoltes prodigieuses; & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite subsistance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les isles de l'Amérique, de quoi approvisionner même une partie de l'Europe. On sait que la colonie envoya en 1751 à Marseille deux chargemens de froment qui s'y trouverent de bonne qualité & se vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être suivi que les récoltes sont

exposées à peu d'accidens dans un pays où le bled se seme en mai, & se recueille avant la fin d'août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se seroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons pour remplacer dans les îles Françoises les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se seroit-il accru avec le tems au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine qu'il étoit aisé d'élever dans le Canada. Si leur espece n'étoit que peu répandue dans un pays où les meres portent communément deux petits, c'est qu'on laissoit en tout tems les brebis avec le bélier ; que mettant bas la plupart dans le mois de février, la rigueur de la saison faisoit périr beaucoup de petits ; qu'il falloit donner aux agneaux du grain ; & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitans de ces sortes de bestiaux. Une loi qui auroit ordonné de séparer le bélier d'avec les brebis depuis le mois de septembre jusqu'au mois de février, seroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de mai, n'auroient point entraîné de frais ni couru de risques ; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toison dont la finesse & la bonté sont connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalousie & de la Castille. L'état se fût enrichi de cette production précieuse ; & la colonie eût reçu de sa métropole en échange mille commodités nouvelles.

Le Gin-seng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achetent au poids de l'or, fut trouvée en 1720 par le jésuite Lafitau, dans les forêts du Canada où elle est commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée & chérement vendue. Ce succès fit que la livre de

Gin-ſeng qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit en 1752 pour cinq cens mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en ſeptembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le Gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce qui bien dirigée pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer ſi communes dans ces contrées. La ſeule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, eſt près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la ſuperficie de la terre; il n'en eſt nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Eſpagne ne ſont pas ſi douces. Un maître de forge arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, juſqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autre fer; on en exporta même quelques eſſais; mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ſes armes à feu, le ſeul qu'il lui fût même avantageux d'employer. Une politique ſi ſage s'accordoit merveilleuſement avec le deſſein qu'on avoit pris, après bien des incertitudes, de former un établiſſement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaſte contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d'une hauteur prodigieuſe, & des pins rouges de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent & les innombrables rivieres qu'il reçoit. On ne ſait par quelle fatalité tant de richeſſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres s'éleverent à Quebec des

atteliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement elle plaça sa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid & l'air rendent es bois plus durs en resserrant leurs fibres, on les prit constamment dans les marais & sur le bord des rivieres où l'humidité leur donne un tissu moins compacte & trop gras. Au lieu de les transporter dans des barques; on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau: ils y contractoient une moisissure, une espece de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangards: ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De-là traînés dans les chantiers, ils y essuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplicient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron pour un pays qui avec quelques soins & du travail pouvoit fournir la France entiere de toutes ces matieres. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit & ne pouvoit que faire un usage pernicieux de son privilege. Ce qu'elle achetoit des sauvages, se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissemens Anglois vingt-cinq & trente pour cent au dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses

agens, & prenoient en échange de leur castor des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ses manufactures, & d'assurer des débouchés aux productions de quelques-autres. Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cens bâtimens qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cens cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun est évalué à quatre vingt mille francs, & par conséquent la pêche entiere doit monter à trois millions deux cens mille livres. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui peu à peu a dégoûté les Basques d'une carriere où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a souvent proposé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépense que le détroit de Davis ou le Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine qui pouvoit

donner une singuliere activité aux colons & former un nouvel essaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan si souvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le succès n'auroit-il pas pleinement répondu aux espérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poisson y est de médiocre qualité, & que les graves nécessaires pour le faire sécher n'y sont pas communes. En ce cas le golfe auroit offert une ressource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandises de l'Europe. Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par les hommes qui sembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant ?

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du tems, ce sont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de sable, & des rochers à fleur d'eau, qui y rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Quebec jusqu'à Mont-réal, au point que les bâtimens à rame, les seuls qui puissent tenter cette route, ne surmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres où cesse la marée, qu'avec le secours d'un vent très-favorable, & que dans l'espace d'un mois ou même de six semaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots & de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit, n'imagina que des

projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée de ronces & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui leur faisoient craindre pour leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurcissoit de bonne heure à la fatigue & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fusil pour munitionnaire, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages qui avoient épuisé tout leur génie à forger à leurs ennemis des supplices dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie plus active qu'occupée. La cour qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de distinction qu'on prodigua le plus & qui eut des suites plus funestes. Non seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

Tel étoit l'écart de la colonie, lorsque le gouver-

nement en fut confié en 1747 à la Galissoniere qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la nouvelle Ecosse ou de l'Acadie jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la *péninsule*, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les poussoit dans l'intérieur des terres, singuliérement du côté de l'Ohio ou de la belle riviere ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions, & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ces vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la solidité à un systême que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique septentrionale des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministere de Versailles, qui sans commettre sa foiblesse, réparoit peu à peu les pertes qu'il avoit faites dans le traité où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande Bretagne sur la politique de sa rivale. George II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tout ce qu'il avoit trouvé, lorsqu'en 1758 il singla vers l'île Royale.

Cette porte du Canada avoit déja été attaquée en 1745; & cet événement mérite par sa singularité qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à Boston qu'avoit été formé le plan de cette premiere inva-

ſion & la nouvelle Angleterre avoit fait les dépenſes de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une eſcadre arrivée de la Jamaïque portaſſent elles-mêmes à l'île Royale le premier avis du danger qui la menaçoit; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cens hommes de troupes réglées, & huit cens habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits en effet devoit-on attendre d'une milice aſſemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de ſiege, qui même n'avoit jamais fait la guerre, qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine? L'inexpérience de ces troupes avoit beſoin de quelque faveur du hazard. Elle en fut ſingulièrement ſecourue.

La garniſon de Louiſbourg avoit toujours été chargée de la conſtruction, de la réparation des fortifications. Elle ſe livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de ſûreté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit de ſes ſueurs, elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas; mais leurs commandans ſe méfierent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu

supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre sur l'ennemi, pendant qu'il formoit son camp, & qu'il commençoit à ouvrir ses tranchées. Un assiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuses.

Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner son entreprise. Mais on s'obstina à croire que la garnison ne demandoit à faire des sorties que pour déserter : & ses propres chefs la tinrent comme prisonniere, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eut réduit la ville à capituler. L'île entiere suivit le sort de Louisbourg, son unique boulevard.

Une possession si précieuse restituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 juin qu'une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoit seize mille hommes de troupes aguerries, jeta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance ne pouvoit servir de rien, parce qu'il seroit impossible de transporter l'artillerie & les autres choses nécessaires pour un grand siege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voisinage de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruse à son secours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant on avoit fait un abattis d'arbres si serré qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand

même il n'auroit pas été défendu. Cette eſpece de paliſſade qui cachoit tous les préparatifs de défenſe, ne paroiſſoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le ſalut de la colonie, ſi l'on eut laiſſé à l'aſſaillant le tems d'achever ſon débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obſtacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mouſqueterie, il eût infailliblement péri ſur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet inſtant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ſes projets.

Mais l'impétuoſité françoiſe fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on ſe hâta de découvrir le piege où ils devoient être pris. Au feu bruſque & précipité qu'on fit ſur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreſſement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui maſquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient ſe jeter. Dès ce moment revenant ſur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour deſcendre qu'un ſeul rocher qui même avoit paru juſqu'alors inacceſſible. Wolf, quoique fortement occupé du ſoin de faire rembarquer ſes troupes, & d'éloigner les bateaux, fit ſigne au major Scort de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſitôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre; il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe, il ſe ſoutient dans ce poſte important, à la faveur

d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes, parce que le ſable de la mer dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement délabrés & écroulés. Il n'y avoit qu'une caſematte & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de déſavantage, les aſſiégés ſe déterminerent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendoient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fût ſoutenu par le courage d'une femme? Madame de Drucart continuellement ſur les remparts la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur ſon mari, la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni les mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tenterent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amherſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même, pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

La conquête de l'île Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année ſuivante on y porta la guerre; ou plutôt on y redoubla les ſcenes de carnage

dont cet immenſe pays étoit depuis long-tems le théâtre. Voici quelle étoit la ſource de ces torrens de ſang.

Les François établis dans ces contrées y avoient pouſſé leur ambition vers le nord où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorſque cette veine de richeſſe tarit ou diminua, le commerce ſe tourna vers le ſud où l'on découvrit l'Ohio qui mérita le nom de la belle riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canàda avec la Louyſiane. En effet quoique les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent, s'arrêtent à Quebec, la navigation continue ſur des barques juſqu'au lac Ontario, qui n'eſt ſéparé du lac Erié que par un détroit ſur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'eſt là, c'eſt au voiſinage du lac Erié que ſe trouve la ſource de l'Ohio qui arroſe le plus beau pays du monde, & qui groſſi par pluſieurs rivieres va porter le tribut de ſes eaux au Miſſiſſipi dont il augmente la majeſté.

Cependant les François ne faiſoient aucun uſage d'un canal ſi magnifique. Les foibles liaiſons qui ſubſiſtoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du nord. La nouvelle route beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qui fut envoyé du Canada en 1739 au ſecours de la Louyſiane en guerre ouverte avec les ſauvages. Après cette expédition, elle retomba dans l'oubli, dont elle ne ſortit guere qu'en 1739. Ce fut l'époque où l'on éleva pluſieurs petits forts ſur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus conſidérable de ces forts reçut le nom du gouverneur Duqueſne qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloiſes ne purent voir ſans chagrin s'élever des établiſſemens François qui réunis aux anciens enveloppoient totalement leurs derrieres. Elles craignirent que les Apalaches qui devoient ſervir de limites naturelles aux deux nations, ne

fuſſent une barriere inſuffiſante contre les entrepriſes d'un voiſin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles paſſerent elles-mêmes ces célebres montagnes, pour diſputer à la nation rivale la poſſeſſion de la belle riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuſe. On battit les détachemens qui ſe ſuccédoient; on détruiſit les forts, à meſure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces diſgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paſſer des forces conſidérables au nouveau monde, ſous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l'été de 1755 le ſort Duqueſne avec trente-ſix canons & ſix mille hommes, lorſqu'il fut ſurpris à quatre lieues de la place par deux cens cinquante François & ſix cens cinquante ſauvages qui détruiſirent, qui exterminerent ſon armée. Ce revers inexprimable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre ſur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne ſuivante la circonſpection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuſe de leurs moyens, ils oſerent au mois d'août de l'an 1756 ſe préſenter devant Oſwego. C'étoit originairement un magaſin fortifié à l'embouchure de la riviere de Chouaguen ſur le lac Ontario. Situé preſque au centre du Canada, l'avantage de ſa poſition y avoit fait élever ſucceſſivement pluſieurs ouvrages qui l'avoient rendu un des meilleurs poſtes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cens hommes qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie & une grande abondance de munitions de toutes les eſpeces. Malgré tant de ſoutiens, il ſe rendit après quelques jours d'une attaque vive & audacieuſe à trois mille hommes qui en formoient le ſiege.

Cinq mille cinq cens François & dix-huit cens ſauvages marcherent dans le mois d'août de l'année ſui-

vante au fort Saint-George, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois, comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'histoire. Les assaillans, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place où ils réduisirent deux mille deux cens soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent durant l'hiver à mettre de la discipline dans les différens corps; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée composée de six mille trois cens hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes de milice des colonies, s'assembla sur les ruines du fort Saint-George. Elle s'embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte sous le canon de la place des retranchemens de troncs d'arbre couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés dont les branches coupées & affilées, faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts qui renfermoient trois mille cinq cens hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les An-

glois résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758 ils se précipiterent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarrassés dans les tronçons d'arbres au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise aussi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n'insultoient pas un poste où ils ne furent repoussés. Ils ne hazardoient pas un détachement qui ne fut battu; pas un convoi qui ne fut enlevé. La rigueur même des hivers qui devoit les garder & les défendre, étoit la saison où les sauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu sur les frontieres & jusque dans le centre des colonies Angloises.

Tous ces désastres avoient leur source dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours persuadée que pour dominer dans le nouveau monde, elle n'avoit besoin que de la supériorité de sa marine qui pouvoit facilement y transporter des secours, intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l'expérience eut démenti cette vaine prétention, le ministere ne chercha pas même à en diminuer le fâcheux effet, par le choix de ses généraux. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement encore plus que le climat, donne

aux ſoldats Anglois, mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuiſées par des fatigues exceſſives que rien ne ſoulageoit dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compoſées de cultivateurs paiſibles qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chaſſe & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens pris dans la nature des choſes, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les poſtes élevés pour la ſûreté des divers établiſſemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de ſoutien & de défenſe, cet enſemble ſans lequel il n'y a point de force. Les provinces qui avoient toutes des intérêts diſtincts & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne concouroient pas au bien commun avec ce concours d'effort & cette unité de ſentimens qui concentrant l'emploi des moyens dans un tems, dans un point, en aſſure l'effet. La liberté des délibérations faiſoit que la ſaiſon d'agir ſe paſſoit en vaines diſputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opération rejeté par quelque aſſemblée étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un ; il devenoit public avant ſon exécution ; & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les ſauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires en étudiant la langue des ſauvages, en ſe conformant à leur caractere, à leurs inclinations, en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Eu-

rope, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient, l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour constant pour la vie errante & vagabonde. On avoit vu même plusieurs officiers distingués se faire adopter parmi les nations. La haine & la jalousie des Anglois ont calomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis, avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers, avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, & qui sait bien mieux haïr les autres nations qu'aimer son propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naissoit dans ces nations l'aversion la plus insurmontable pour les Anglois. C'étoient de tous les sauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix, quand ils se virent proscrits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui si long-tems avoient enrichi la colonie Angloise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Anglois, comme à celle des Ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre.

Telle étoit la face des choses, lorsqu'une flotte Angloise arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'île d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils eussent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaisseaux. Mais la peur saisit les capitaines qui conduisoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à

leurs bâtimens, & se hâterent de regagner la terre sur leurs canots. L'assaillant qui de loin avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme assurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois se montra bientôt devant Quebec. Il s'agissoit d'y prendre terre & de s'établir aux environs de cette place, pour l'assiéger. Mais les bords de la riviere se trouverent si bien retranchés, si bien défendus par des troupes & des redoutes placées de distance en distance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le bonheur singulier de faire leur débarquement sans être apperçus. Ce fut le douze septembre, une heure avant le jour, à trois milles au dessus de la ville. Leur armée forte de six mille hommes étoit déja en ordre de bataille, lorsqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque-tems au nombre. A la fin la vivacité Françoise abandonna la victoire à l'ennemi qui avoit perdu l'intrépide Wolf son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues de champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général François Montcalm qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec

aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-sept.

L'Europe entiere crut que la prise de cette place finissoit la grande querelle de l'Amérique septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de François qui manquoient de tout, à qui la fortune même sembloit interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête ; & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la disgrace.

C'est là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force sur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un siege au défaut d'une surprise. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle ; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise qu'au moment où les secours qu'on attendoit de France, ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses, où se trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déja faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita dès le 20 avril 1760 dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hiver ; & déja toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cens hommes qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces hazards bizarres qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un Canonier en voulant sortir de sa chaloupe étoit tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous

ſes mains ; il y grimpa, & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Quebec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine à le porter chez le gouverneur où la force des liqueurs ſpiritueuſes, le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place ; & il meurt. Auſſitôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre. Les Anglois furent repouſſés dans leurs murailles, après avoir laiſſé dix-huit cens de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut auſſitôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de ſecours de France, & qu'une forte eſcadre Angloiſe remonta le fleuve, il fallut lever le ſiege dès le 16 mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Montréal. Trois armées formidables dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troiſieme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui peu nombreuſes dans l'origine, exceſſivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient tout à la fois de munitions de bouche & de guerre, & ſe trouvoient enferrées dans un lieu ouvert. Ces miſérables reſtes d'un corps de ſept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté ; & qui aidé de quelques miliciens, de quel-

ques sauvages avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler ; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix donnerent de la solidité à la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Britanniques dans le nord de l'Amérique.

La cour de Londres a depuis donné au Canada les loix Angloises autant qu'elles étoient compatibles avec un gouvernement purement royal, & sans aucun mêlange d'autorité populaire. Ses nouveaux sujets rassurés contre les craintes des guerres futures, débarrassés de la défense des postes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a repris son cours naturel, ne sont plus occupés que de leurs cultures. A mesure qu'elles augmentent, leurs liaisons avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles seront considérables. Ce sera désormais l'unique ressource d'un vaste pays, où la France versoit autrefois des sommes immenses, parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ses îles méridionales. La vérité de cette combinaison politique que tant de négociateurs n'ont pas apperçue deviendra sensible, à mesure que nous exposerons les avantages des établissemens formés par les Anglois dans le continent de l'Amérique septentrionale.

Fin du seizieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau monde que par des pirateries souvent heureuses & toujours brillantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses qui depuis près d'un siecle couloient de cet hémisphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avoit de subjuguer les esprits, en donnant à tout ce qu'il proposoit un air de grandeur, lui fit aisément trouver des associés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui se forma sous l'appas de ses magnifiques promesses, obtint en 1584 du gouvernement la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feroient; & sans autre en-

couragement, elle expédia dès le mois d'avril de l'année suivante deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils se sentoient honorés, montrerent une complaisance sans bornes pour les naturels du pays où il s'agissoit d'établir leur nation, & laisserent les sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposoient dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent à leur retour en Europe, sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printems suivant sept navires, qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misere, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition le fit choisir par Elisabeth pour humilier Philippe II dans la partie de ses vastes possessions dont il abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Yago, Carthagene, Sant-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent d'être ramenés dans leur patrie; & la facilité qu'eut l'amiral de les exaucer, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions pour leur concession. On y voyoit en 1589 cent quinze personnes des deux sexes, assujetties à un gouvernement régulier, & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture & pour le commerce.. Ces commencemens donnoient des espérances; mais elles se perdirent dans le cahos & la disgrace où se précipita Raleigh, entraîné par les délires d'une imagination ardente & de l'ambition la plus inquiete. La colonie privée de l'appui de son fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue, lorsque Gosnold l'un des premiers associés, résolut en 1602 de la visiter à ses dépens. Son expérience dans la navigation lui fit soupçonner qu'on n'avoit pas connu jusqu'alors la route qu'il falloit tenir, & qu'en prenant par les Canaries, par les îles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du sud, & à tourner à l'ouest. La tentative lui réussit; mais en arrivant sur les côtes d'Amérique, il se trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la nouvelle Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise firent impression sur les négocians Anglois. Plusieurs se réunirent en 1606 pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla dans quelques autres le souvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux associations dont chacune fut munie d'un privilege exclusif. Comme le continent où elles devoient excercer leur monopole n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pâs à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cens personnes dans les deux établissemens. L'aisance qui pouvoit convenir aux mœurs simples du tems, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s'expatrier pour aller vivre sous un nouveau ciel, n'entroit guere dans les cœurs. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva, née au sein de la superstition, du choc des opinions religieuses.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces Druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mysteres ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs & le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire sur cet important objet, pour ne pas en mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines, ils étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils furent toujours respectés par la cupidté qu'on avoit eu l'art de réprimer avec le dogme fondamental de la transmigration éternelle des ames : dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou esperent une autre vie. La principale autorité du gouvernemeut résidoit dans les ministres de cette religion terrible; parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous & le plus constant. L'éducation de la jeunesse étoit dans leurs

mains ; & c'est par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoissoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient aussi souverainement des querelles des états que des contestations des citoyens. Quiconque osoit résister à leurs décrets, n'étoit pas seulement exclu de toute participation aux divins mysteres, mais encore banni de la société des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des Druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contr'elle la rigueur des Romains ; tant les Druides opposoient de force à la puissance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son éclat, lorsque le christianisme la fit entiérement disparoître au septieme siecle. Les peuples du nord qui avoient envahi successivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle semés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé sans peine un culte que la multiplicité de ses cérémonies rendoit propre à des hommes grossiers & sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent sans répugnance une doctrine qui justifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire ses fruits. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier Etre. Le merveilleux des miracles étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prieres ou des offrandes expioient les remords des forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison

étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre, en surent profiter. Les prêtres obtinrent un respect qu'on refusoit aux rois; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matieres d'état, & devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner? la foi parloit, & tous écoutoient en silence ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces siecles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussitôt qu'on eut prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre, la noblesse qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des temples, & ses terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'église tout ce qu'ils avoient ravi au peuple: ils se dépouillerent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires, ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais soulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'église, c'étoit un sacrilege, une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs; ainsi le croyoient les laïques. La possession du tiers des fiefs du royaume, les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé, le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales ne rassasioient pas l'avidité toujours active d'un clergé subtil & savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien testament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette pré-

tention la lui fit étendre au dixieme de l'industrie ; des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes Apôtres d'un Dieu né dans la misere & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les seigneurs, les monarques même furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques ; & leur fisc s'accrut avec le tems du dixieme des revenus d'un clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre aussi loin qu'elles pouvoient aller, Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même, & subjuguer ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les sujets, entre un monarque & les rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituelles. Mais il lui falloit des émissaires pour répandre la terreur de ces armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société, par des institutions singulieres qui de-

voïent les porter au fanatisme, par une soumission, un devouement aveugle aux volontés d'un pontife étranger, étoit propre à seconder les vues de ce souverain. Ces vils & malheureux instrumens de la superstition, remplirent leur vocation. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événemens, l'Angleterre que les anciens Romains avoient eu peine à conquérir, devint feudataire de la moderne Rome.

Les passions & les caprices violens de Henri VIII briserent enfin cette honteuse dépendance. Déja l'abus d'un pouvoir si monstrueux avoit déssillé les yeux de la nation. Le prince osa d'un seul coup, se soustraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant, amena d'autres changemens sous le regne d'Edouard successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l'Europe, furent scrutées. On prit quelque chose de chacune; on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l'ancien culte; & l'on forma de ces fragmens une communion nouvelle qui fut honorée du grand nom de religion Anglicane.

Elisabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d'étouffer les disputes sur le dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation des solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations, & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti, qui lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altiere à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions

de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de batême que dans l'ancien testament; à qui tout enfin avoit inspiré une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique, pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de systême prévalut dans son jugement, sur les principes de l'éducation. Frappé de la jurisdiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impressions qu'il avoit reçues, & se passionna pour une hiérarchie modelée sur les divisions d'un empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Ecosse sa patrie à cette discipline merveilleuse; il voulut y amener un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'onction des plus augustes cérémonies à la majesté du plan, lorsque le tems auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son systême de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la religion & pour l'état.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrerent l'ambition commune au clergé d'élever la jurisdiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'el-

les étoient d'institution apostolique, & recourir pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir dans tout son éclat ce que les protestans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer pour y réussir les voies les plus extrêmes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu des préjugés & des intrigues d'une reine audacieuse qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu & pour le papisme.

On concevroit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le tems de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargées de pratiques qu'ils regardoient comme superstitieuses. Il fut ordonné dans les deux royaumes de se conformer au culte & à la discipline de l'église épiscopale. On soumit à cette loi les presbytériens qui commençoient à s'appeller Puritains, parce qu'ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu pure & simple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer partout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au dehors, comme le chef & le soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique septentrionale, pour y chercher la liberté

civile & religieuse qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévots fugitifs qui vouloient adorer Dieu à leur maniere dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés ; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi qu'il poussa depuis jusqu'à l'échafaud. Cependant l'enthousiasme plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles ; & cette région du nouveau monde fut bientôt remplie de presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce, pour se plaire aux mémorables catastrophes qui bientôt après firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de sang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allerent à travers les périls de l'océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphere. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.

Combien de tems le nouveau monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure d'ailleurs offre des ressemblances singulieres qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de systême qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin

de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont se terminer au midi, séparées à l'est & à l'ouest par l'océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui flottant sans cesse autour de notre planete, pût contre-balancer par sa pesanteur toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverser. L'eau par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphere ait au nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous le tropique nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuses, les éléphans & les hommes pesent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la zone torride; aux deux poles nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs; avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; si toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivans ne sont qu'une modification passagere du li-

mon qui le compoſe. En un mot l'océan roule ſur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémiſphere, un pole, une zone; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques ſur-tout que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de viciſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpeces de convulſions que les vents de tempête y excitent par intervalle. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la continuité de ſa chaleur dans la zone torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence: & la mer pour obéir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eau qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guere ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centre de la terre que la zone torride. C'eſt donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes matieres. Une preuve que les deux bandes ſymmétriques que préſentent au premier coup d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à la conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphere a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous les eaux de la mer. D'ailleurs s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſpheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre

l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa ; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau : partout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des îles & des preſqu'îles ſemées ou jetées par les mains de la nature comme des contre-poids ; & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente, entretenoit la balance dans une oſcillation inſenſible, mais en comparant d'un autre côté, la grande étendue de la mer pacifique qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'océan a pris entre les côtes de Guinée & celles du Breſil ; la forte maſſe des terres habitées du nord, avec le peu qu'on connoît des terres auſtrales ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'eſt à l'oueſt, avec celles des cordilieres qui ſe prolongent du nord au ſud ; l'eſprit s'arrête & voit avec chagrin diſparoître le plan d'ordonnance & de ſymmétrie dont il avoit embelli ſon ſyſtême de la terre. Le contemplateur eſt encore plus mécontent de ſes rêves, quand il vient à conſidérer l'exceſſive hauteur des montagnes du Pérou. C'eſt alors qu'il eſt étonné de voir un continent ſi élevé & ſi nouveau, la mer ſi fort au deſſus de ſes ſommets & ſi récemment deſcendue des terres que ces fiers boulevards ſembloient défendre de ſes attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémiſphere. L'air & la terre, tout l'atteſte.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique ; des bois immenſes au midi ; de grands lacs & de vaſtes marais au nord ; des neiges preſque éternelles entre les tropiques ; peu de ces ſables purs qui ſemblent être le ſédiment de la terre épuiſée ; point d'hommes entiérement noirs ; des peuples très-blancs ſous la ligne ; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique eſt brûlante, inhabitable ; un climat vigoureux & glacé ſous le même parallele que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou

douze degrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémiſphere : ce ſont autant d'empreintes d'un monde naiſſant.

Pourquoi le continent de l'Amérique, ſeroit-il à proportion, dix fois moins chaud, dix fois plus froid que celui de l'Europe, ſi ce n'étoit l'humidité que l'océan y a laiſſée en le quittant long-tems après que notre continent étoit peuplé ? C'eſt la mer ſeule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût auſſi anciennement habité que l'Aſie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémiſphere n'en avoient pas inondé la ſurface, l'homme y auroit de bonne heure coupé les bois, deſſéché les marais, conſolidé un ſol pâteux en le remuant & l'expoſant aux rayons du ſoleil, ouvert une iſſue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déja changé. Mais un hémiſphere en friche & dépeuplé ne peut annoncer qu'un monde récent, lorſque la mer, voiſine de ſes côtes ſerpente encore ſourdement dans ſes veines. Des ſoleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaiſſes & plus ſtagnantes, y décelent ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de ſon enfance.

La différence du climat provenue du ſéjour de la mer ſur les terres de l'Amérique, ne pouvoit que ſe faire extrêmement reſſentir ſur les hommes & les animaux. De cette diverſité de cauſes, devoit naître une prodigieuſe diverſité d'effets. Auſſi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'eſpeces d'animaux que dans le nouveau ; des animaux conſidérablement plus gros à égalité d'eſpeces ; des monſtres plus féroces & plus ſanguinaires à raiſon d'une plus grande multiplication des hommes. Combien au contraire la nature paroît avoir négligé le nouveau monde. Les hommes y ſont moins forts, moins courageux ; ſans barbe & ſans poil ; dégradés dans tous les ſignes de la virilité ; foiblement doués de ce ſentiment vif & puiſſant, de cet amour délicieux qui eſt la ſource de tous les amours ; qui eſt le principe de tous les at-

tachemens, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressort ni de durée. Les femmes plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins, ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls, à la chasse, à la pêche comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe à qui la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphere, dont la nouveauté se décele par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwegiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'ensuite les Groenlandois ont passé sur les côtes de Labrador ; d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandois soient issus des Eskimaux auxquels ils ressemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hazard a conduit les Tartares au nord-ouest de l'Amérique. Cependant on imagine que c'est par le Groenland ou le Kamtschatka que les habitans de l'ancien hémisphere ont dû passer dans le nouveau,

puisque c'est par ces deux contrées que les deux continens sont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs comment supposer que la zone torride du nouveau monde, a été peuplée par une de ses zones glaciales ? La population reflue bien du nord au midi ; mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroissent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui dans l'histoire des nations est la source & la solution de toutes les difficultés.

On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphere, ses anciens habitans se seront réfugiés sur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige, environnés d'eaux ? Comment des hommes qui avoient respiré sous un ciel aussi pur, aussi délicieux dans l'origine que celui des belles contrées de l'Asie, auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge ? Comment l'espece se sera-t-elle conservée & multipliée dans ces jours de calamité, suivis de siecles de langueur ? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espece d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse doivent infecter jusqu'à la racine tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siecles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes ; & plus de siecles encore pour que la terre desséchée & praticable ouvrît son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs.

L'air devoit se purifier, avant que le ciel s'épurât; & le ciel redevenir serein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphere, mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossemens fossiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a possédé autrefois des Eléphans, des Rhinoceros & d'autres énormes quadrupedes dont l'espece a disparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre, attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphere.

Quand même le nouveau monde, on ne sait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque seroit encore d'une date si reculée qu'elle laisseroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siecles qu'il suffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des usages répandus sur le reste du globe; on y a pourtant vu une police & une société, des inventions & des pratiques qui sans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, supposoient une assez longue suite de siecles postérieurs à cette catastrophe. Car quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & divisés par une guerre sanglante & continuelle; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des tems, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole & celui de l'écriture même hyeroglyphique, demandent plus de siecles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux

arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siecles ne sont pas autant à l'espece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace ; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent si différentes entr'elles ; mais semblent confirmer en même tems qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphere étranger avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

Quoi qu'il en soit, & de leur origine & de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être, est de savoir ou d'examiner si ces nations encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés.

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être ? La subsistance pour le présent, & s'il pense à l'avenir, l'espoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme sauvage, que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu ? S'il ne fait pas de provisions, c'est que la terre & la mer sont des magasins & des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléant à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les veilles ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, est une condition de sa nature, & non une profession de sa naissance ; un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, & point triste : on voit rarement sur son front l'empreinte des

passions & des maladies qui laissent des traces hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne desire point, ni desirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie sont la plupart des remedes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guere dans son ame qui n'éprouve ni privations, ni besoin de sentir, ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture est plus saine & plus délicate que celle de l'homme sauvage. Il a des vêtemens plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des saisons. Mais le peuple qui doit faire la base & l'objet de la police sociale ; cette multitude d'hommes qui dans tous les états supporte les travaux pénibles & les charges de la société ; le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la servitude ? Les gouvernemens mitoyens laissent entrévoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité ? Par des flots de sang qui repoussent quelques instans la tyrannie, pour la laisser retomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron ont vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu'il emploie de violence & d'artifice pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresseur ? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper jusqu'au dernier soupir de la victime ? A ses yeux, les cris de la servitude sont une rebellion. Il faut

les étouffer sourdement dans une prison, quand on ne l'ose pas ouvertement sur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir l'autorité, soit injuste, soit légitime.

Dès-lors à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de de finance qui peut y lever les droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable ? Quel est le genre d'industrie à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes de l'autorité?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au nord, on dirige ses courses au midi. Le vent ou le soleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres qui ferment nos états policés; si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misere, ou les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans les campagnes, le colon serf de la glebe ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux, quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur qui lui dispute jusqu'à la paille, où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui jointes à la disette où sa condition le réduit lui font desirer la mort plutôt qu'une

qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que sa personne ; le prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans les villes, l'ouvrier & l'artisan sans attelier, subissent la loi de chefs avides & oisifs qui par le privilege du monopole ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre leurs ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Enfin quand on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, seroient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui dans les tortures & les supplices même ne versent pas une larme ; il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage, différence toute entiere au désavantage de l'état social : c'est l'inégalité des fortunes & sur-tout des conditions.

Envain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple au point de ne pas sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple, demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y

eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître, & qu'est-ce que l'attachement des valets? Quel est le prince vraiment chéri de ses courtisans, à moins qu'il ne soit haï de ses sujets? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous; c'est par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature: témoin cet Ecossois qui jeté & abandonné seul dans l'île Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au tems où les besoins physiques l'occuperent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social. Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus

heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? C'est peut-être s'arrêter trop long-tems sur un parallele dont le résultat ne peut que devenir affligeant, par une injustice naturelle de cet amour propre qui nous appesantit plus fortement sur les maux que sur les biens de notre condition. Un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux; demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux: s'ils répondent l'un & l'autre, non; la dispute est finie. Mais reportons nos regards de l'état moral des Américains vers l'état physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il est devenu sous leurs mains.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloises, trouverent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues, y étoient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontroit que quelques sauvages hérissés du poil & de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyoient ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir, que se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide & sans maître; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une seule espece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des îles dans une multitude de bras. Le printems renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle seve qui repoussoit des fleurs. Des

troncs creusés par le tems, servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaisoit à ronger, à creneler, y vomissoit par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes qui venoient se jouer sur des rives désertes, s'y livrer ces combats amoureux qui sont le plus doux triomphe de la nature. C'est-là qu'elle exerçoit sa force créatrice, en se repeuplant d'essaims toujours nouveaux des grandes especes qu'elle couve dans les abymes de l'océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout à coup l'homme y parut, & l'Amérique septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faux de la symétrie, avec les instrumens de tous les arts. Aussitôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux destructeurs cedent la place à des troupeaux domestiques. De riches moissons chassent des ronces arides. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anses de vaisseaux ; & le nouveau monde subit le joug de l'homme à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissans ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé qui ne fait point masse avec l'ensemble. C'est la baie d'Hudson.

Ce détroit, dont la profondeur est de dix degrés, est formé par l'océan dans les régions éloignées au nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre : encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cens pieds d'épaisseur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de nord-ouest, ou par

quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du nord, que la direction des vents & des courans, tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

Le vent du nord-ouest qui regne presque continuellement durant l'hiver & très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles sont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y sont très-communs. Heureusement on trouve de distance en distance des groupes d'îles assez élevées pour offrir un asyle aux vaisseaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe des masses isolées de rochers nus & sans arbres. A l'exception de l'algue marine qui s'y trouve très-longue, cette mer produit aussi peu de végétaux que les autres mers du nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le soleil ne se leve, ne se couche jamais sans un grand cône de lumiere. Lorsque ce phénomene a disparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémisphere de rayons colorés & si brillans, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printems & dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais, & durant l'hiver d'une infinité de petites fleches glaciales sensibles à l'œil. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives durant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulfureuses y sont trop dispersées sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blancs en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, & épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circula-

tion est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrêmités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matiere qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité, jusqu'à prendre la consistance des onguens. Le verre & le fer y contractent un tel degré du froid, qu'il faut une chaleur longue & très-forte pour le dissiper. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc brisés & détachés de masses plus considérables par la force expensive de la gelée. On a de plus observé que ces effets assez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle, à la pleine lune, qui dans ces contrées a sur le tems une influence tout-à-fait sensible.

On a découvert sous cette zone glaciale du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre & qui brûle comme cette mine. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes le plus communément marécageuses où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reste du pays ne présente guere qu'une mousse fort haute, & de foibles arbrisseaux assez clair semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds rend leur marche vacillante & mal assurée. De petites mains, une bouche ronde; ce qui seroit un agrément en Europe, est presque une difformité chez ce peuple, parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foiblesse d'organisation, d'un froid qui resserre & contraint l'essor de la croissance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique sans poil & sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la levre infé-

rieure, qu'ils ont grosse, charnue & plus avancée que la levre supérieure. Tels sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Ile jusqu'aux régions le plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson, ont comme ceux du Groenland le visage plat, le nez petit mais non-écrasé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe; entr'autres des mamelles longues & mollasses. Ce défaut qui n'est pas naturel provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent, pour ainsi dire suspendus.

Les Eskimaux n'ont, ni hordes entiérement noires, comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poisson dont ils se nourrissent? La chaleur de leur sang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme suffit pour changer leurs cases en étuves.

Les Eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions. Leur sang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, se ressentent extrêmement de la qualité de leur nourriture. L'huile de Baleine qu'ils boivent, la chair de Chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse & gluante, quelquefois un sorte de lepre écailleuse. Aussi les meres à l'exem-

ple des Ourses, lechent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole; ils affrontent les Baleines & les Chiens de mer dans une guerre où il va de la vie pour les combattans. La Baleine peut submerger d'un coup de queue une centaine de ses agresseurs; le Chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de Baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupedes & les poissons du nord sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vues faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumiere. Ces peuples environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumiere est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altere, en épaissit, en appauvrit la masse. Les brumes de la mer qu'ils respirent, les fleches du nitre qui leur percent les poumons, l'air épais & sans ressort qui regne

dans l'intérieur de leurs cabanes fermées à toute communication avec l'air du dehors, l'inaction continuelle de leurs longs hivers, leurs travaux & leur loisir, une vie tour à tour errante & sédentaire : tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui pour comble de malignité devient contagieuse, se transmet par la cohabitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du nord en ressent, quand il s'est éloigné d'un ciel où la nature expire avec ses enfans. Mais c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amsterdam & Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages; s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que des philosophes même ont fait mourir des Lappons qu'ils menoient avec eux. Les douceurs d'un François seroient donc un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1610 par Henri Hudson. Cet intrépide navigateur, en cherchant au nord-ouest un passage pour entrer dans la mer du sud, trouva ce détroit par lequel il espéroit ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Asie par l'Amérique. Il osa pénétrer dans ce canal inconnu; il se disposoit à le parcourir jusqu'au bout : mais ses lâches & perfides compagnons le mirent avec sept autres dans une chaloupe, & l'exposerent sans provisions & sans armes à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est, & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles,

firent perdre de vue en Angleterre une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappellé le ſouvenir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde, qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formerent ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit avec raiſon de voir paſſer à la baie d'Hudſon les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes avoient pour baſe le témoignage unanime de ſes coureurs de bois qui depuis 1656 s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie par la même route qu'avoient ſuivie ſes traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les lacs & les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon dont on avoit ramené l'inconſtance; ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets & audacieux partirent en 1682 de Quebec ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans pour attaquer l'ennemi, ils ſe contenterent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre les deux compagnies l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités

n'auroient pas discontinué sans doute, si les droits jusqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est à proprement parler qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises, y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix Castors pour un fusil; deux pour une livre de poudre; un Castor pour quatre livres de plomb; un pour une hache; un pour six couteaux; deux Castors pour une livre de grains de verre; six pour un surtout de drap; cinq pour une juppe; un Castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie ne valent pas moins de Castors à proportion. Comme le Castor est la mésure commune des échanges, un second tarif aussi frauduleux que le premier exige deux peaux de Loutre ou trois peaux de Martre à la place d'une peau de Castor. A cette tyrannie autorisée se joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre; & la lésion est à peu près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce a trois mille cinq cens livres sterlings de fonds. Ces modiques avances lui valent un retour de quarante ou cinquante mille peaux de Castor ou d'autres animaux, objet précieux d'un bénéfice outré qui excite l'envie &

les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

Mais ce n'est, ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere sur cette partie glaciale du nouveau monde. La baie d'Hudson a été long-tems regardée, on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui le premier eut l'idée du passage par le nord-ouest à la mer du sud. Ses succès se terminerent à la découverte de l'île de Terre-neuve. On vit entrer après lui dans la carriere un grand nombre de navigateurs Anglois dont plusieurs eurent la gloire d'imprimer leur nom à des côtes sauvages que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la nouvelle Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet où l'avantage de sa situation l'incline plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumieres. L'opposition des navigateurs partagés entre la possibilité, la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage.

Elles sont si confuses, si mystérieuses, si remplies de réticence, d'ignorance ou de mauvaise foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse expédition de 1746, d'où l'on voit sortir quelques clartés après des ténebres profondes qui duroient depuis deux siecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures? C'est ce qui mérite une discussion.

Trois vérités dans l'histoire de la nature, doivent passer désormais pour démontrées. La premiere est que les marées viennent de l'océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réservoir par des ouvertures plus ou moins considérables; d'où il s'ensuit que ce mouvement périodique n'excite point, ou ne se fait presque pas sentir dans la méditerranée, dans la baltique, & dans les autres golfes qui leur ressemblent. La seconde vérité de fait, est que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'océan que dans les endroits qui le sont moins. La troisieme est que les vents violens qui soufflent avec la marée, la font monter au delà de ses bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorsqu'ils soufflent dans un sens contraire.

D'après ces principes, il est constant que si la baie d'Hudson étoit un golfe enclavé dans des terres & qu'il ne fut ouvert qu'à la mer atlantique, la marée y devroit être un peu marquée, qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de sa source, & qu'elle devroit perdre de sa force lorsqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or il est prouvé par des observations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande précision, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il est prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie que dans le détroit même ou au voisinage. Il est prouvé que cette hauteur augmente encore,

lorſque les vents oppoſés au détroit ſe ſont ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'océan que celle qu'on a déja trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui ſe ſont ſentir dans le golfe dont il s'agit ne peuvent venir, ni de l'océan atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penſer qu'elles doivent avoir leur ſource dans la mer du ſud. Ce ſyſtême doit tirer un grand appui d'une vérité inconteſtable; c'eſt que les plus hautes marées qui ſe faſſent remarquer ſur ces côtes, ſont toujours cauſées par les vents du nord-oueſt qui ſoufflent directement contre ce détroit.

Après avoir conſtaté autant que la nature le permet l'exiſtence d'un paſſage ſi long-tems & ſi inutilement deſiré, il reſte à déterminer dans quelle partie de la baie il doit ſe trouver. Tout invite à croire que le Welcombe à la côte occidentale doit fixer les efforts dirigés juſqu'ici de toutes parts, ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze braſſes: c'eſt un indice que l'eau y vient de quelque océan, parce qu'une ſemblable tranſparence eſt incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans dont on ne ſauroit expliquer la violence qu'en les faiſant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les Baleines qui cherchent conſtamment dans l'arriere ſaiſon à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trou-

vent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'océan septentrional, mais à la mer du sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivieres qui se perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudson sont foibles & petites, ce qui paroît prouver qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la force & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des tems à peu près égaux, avec la seule différence qui est occasionée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'océan d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & qu'il ne soit pas avancé dans le nord, comme tout l'indique, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courans qu'on observe dans ces parages & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconséquence à l'abandonner. Si le passage qu'on cherche étoit ouvert, il se formeroit d'abord des liaisons entre les pays que la nature sembloit avoir séparés jusqu'à présent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du sud, & dans les nombreuses îles répandues sur cet océan immense. La communication ouverte depuis près de trois siecles entre les peuples commerçans de l'Europe & les pays des Indes Orientales les plus reculés, heureusement débarrassée de ses longueurs, deviendroit plus vive, plus suivie, plus considérable. On ne peut guere douter que les Anglois n'eussent l'ambition de jouir exclusivement du fruit de leur activité & de leurs dépenses. Ce desir est dans la nature, & de grandes forces l'appuieroient. Cependant comme cet avantage n'est pas de ceux dont il soit possible de se réserver toujours la possession, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le tems. A cette épo-

que, le détroit de Magellan, le cap de Horn seront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puissent être les suites de la découverte, il est de l'intérêt comme de la dignité de la Grande Bretagne de ne s'arrêter dans ses tentatives que lorsqu'elle aura réussi à la faire, ou que l'impossibilité lui en soit démontrée. La résolution qu'elle a prise en 1745 de promettre une récompense considérable aux navigateurs qui réussiroient dans ce grand projet, montre sa sagesse jusque dans sa générosité ; mais ne suffit pas pour éteindre au but qu'elle se propose. Le ministere Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, jusqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudson soit entiérement libre. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de son institution, en ne faisant aucune démarche pour découvrir le passage du nord-ouest, a contrarié de toutes ses forces ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs poussoient à cette grande entreprise. Rien ne peut changer cet esprit d'iniquité qui tient à l'essence même du monopole.

Heureusement le privilege exclusif qui regne à la baie d'Hudson, & semble y fermer la voie aux lumieres comme aux richesses des nations, ne tient pas sous le joug l'île de Terre-neuve. Située entre les quarante-six & cinquante-deux degrés de latitude nord, elle n'est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Ile. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cens lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y pénétrera par la difficulté de le tenter, & l'inutilité du moins apparente d'y réussir. Le peu qu'on en connoît est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuses. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves qui s'y multiplient d'autant plus aisément qu'on

se sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'anses, de rades, de ports; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux que la nature paroît avoir déstinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des châleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plattes refléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins à cause de sa position que des hauteurs, des forêts, des vents, sur-tout de ces monstrueuses glaces qui venues des mers du nord se trouvent arrêtées sur ses rivages & y séjournent. Les quartiers situés au nord & à l'ouest jouissent constamment du ciel le plus pur: il est beaucoup moins serein à l'est & au sud, trop voisins du grand banc où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-neuve fut faite en 1497 par le Vénitien Cabot qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établissement. Les voyages entrepris successivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette île, firent juger qu'ils se réduiroient à pêcher de la Morue qui y étoit extrêmément commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printems, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entieres de ce poisson, tant séché que salé. La consommation en devint presque universelle, & familiere sur-tout à l'Eglise Romaine. Les Anglois profiterent de cette foiblesse des Catholiques pour s'enrichir aux dépens du Clergé qui s'étoit autrefois engraissé du suc de l'Angleterre. Ils penserent à former des habitations fixes à Terre-neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne prospérerent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de tems après leur fondation. La premiere qui eut de la solidité ne remonte pas au delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation que quarante ans après, tout l'espace qui s'étend sur la côte orientale depuis la baie de la Conception jusqu'au cap de Raze, étoit occupé par quatre mille ames. Les pê-

cheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrain & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. Ils trouvoient dans cet excellent port, ouvert entre deux montagnes séparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cens navires, des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs besoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-neuve. Ils fréquentoient depuis long-tems la partie méridionale de l'île ; & les Malouins en particulier arrivoient tous les ans en grand nombre dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit Nord. Quelques-uns d'entr'eux se fixerent confusément sur la côte depuis le cap de Raze jusqu'au Chapeau Rouge ; il se forma même insensiblement une espece de bourgade dans la baie de Plaisance qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour une pêche heureuse.

Au devant de cette baie est une rade d'une lieue & demie d'étendue, mais qui n'est pas assez à l'abri des vents de nord nord-ouest, qui soufflent avec beaucoup d'impétuosité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, est si resserré par des rochers, qu'il n'y peut passer qu'un bâtiment à la fois ; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrêmité de la baie qui a dix-huit lieues de profondeur, est un port très-sûr qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Quoique cette position fût propre à assurer à la France la pêche entiere de la côte méridionale de Terre-neuve, le ministere de Versailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes.

Jusqu'à cette époque, les habitans que le besoin avoit établis sur cette terre stérile & sauvage, étoient restés dans un heureux oubli. Alors commença un systême d'oppression qui s'entretint constamment &

qui s'affermit par l'avidité des commandans qui se succéderent. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aisance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit empêcher aussi qu'ils ne se multipliassent. La pêche Françoise ne put donc monter au niveau de la pêche Angloise. Cependant la grande Bretagne n'oublia pas à Utrecht que ces voisins entreprenans, soutenus des Canadiens accoutumés aux courses, à la chasse, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévastation dans ses divers établissemens. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entiere de Terre-neuve; & les malheurs de la France épuisée déterminerent à ce sacrifice. Cette puissance se réserva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'île, & sur-tout le grand banc qui en étoit censé une dépendance.

Le poisson qui rend ces parages si célebres, c'est la Morue. Jamais il n'a plus de trois pieds; & communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit point dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer & du verre. Son estomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems: il se retourne comme une poche, & se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode.

La Morue fraîche est très-délicate; mais elle n'est pas un objet de commerce. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme Morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux, des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrêmités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large.

Vers le milieu du côté de l'Europe, est une espece de baie qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs dans tout cet espace sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais; & le ciel y est le plus souvent couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement poussée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont presque par-tout à pic, & en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La Morue disparoît presque toujours du grand banc & des petits bancs voisins depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche est pratiquée toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe sont depuis cinquante jusqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font provision en arrivant d'un poisson nommé Caplan qui sert d'amorce pour prendre la Morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems par un toit goudronné qui tient à ces barils. Ils coupent la langue à chaque Morue qu'ils prennent, & la livrent à un mousse pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entre-pont où l'habilleur lui tire l'arête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait entre les rangs qui forment les piles assez de

ſel pour que les couches de poiſſon ne ſe touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de ſel, eſt également dangereux: l'un & l'autre excès fait avarier la Morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puiſſances qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique étoient parvenues aſſez facilement à ſe l'approprier. L'Eſpagne qui ſeule y formoit quelques prétentions, & qui par la multitude de ſes moines ſembloit y avoir des droits fondés ſur leurs beſoins, les a ſacrifiés dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié en 1768 cent quarante-cinq navires qui tout neufs coûtoient deux millions cinq cens quarante-ſept mille livres. Ces vaiſſeaux formant enſemble huit mille huit cens trente tonneaux, étoient montés par dix-ſept cens hommes qui ont dû prendre chacun ſept cens Morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la juſteſſe, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre-vingt-dix mille Morues.

On fait trois claſſes de ces Morues. La premiere eſt de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La ſeconde eſt de celles qui ont depuis dix-neuf juſqu'à vingt-quatre pouces. La troiſieme de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S'il s'eſt trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquiemes de bon poiſſon, deux cinquiemes de poiſſon médiocre, un cinquieme de poiſſon inférieur, & que ce poiſſon ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu un million cinquante mille livres.

Le cent marchand eſt compoſé de 136 Morues de la premiere claſſe, de 272 Morues de la ſeconde claſſe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement du cent marchand le prix de 180 livres. Il ne faut que 136 Morues pour faire le cent marchand des Morues de la troiſieme claſſe; mais auſſi ne ſe

vend-il que le tiers des autres Morues, c'eſt-à-dire 60 livres quand les autres en valent 180. Les 1190000 Morues effectives réduites au cent marchand de la maniere dont on l'a expliqué ne ſont que 700000 Morues qui à 150 livres le cent, prix commun de trois poiſſons ont produit un million cinquante mille livres. De cette ſomme, il a dû être diſtribué aux équipages pour leur cinquieme, deux cens dix mille livres. Il n'eſt donc reſté pour les entrepreneurs que huit cens quarante mille livres. Ce produit eſt évidemment inſuffiſant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le déſarmement qui ne peut être évalué pour les cent quarante-cinq navires à moins de 8700 livres. L'aſſurance de 2547000 livres à cinq pour cent doit monter à 127350 livres. Plus une pareille ſomme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la miſe hors, & être portée à 1698000 livres en réduiſant le dépériſſement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reſte encore à défalquer du profit 84900 livres. Qu'on raſſemble toutes ces ſommes, & on trouvera une perte de 357300 livres qui répartie ſur un capital de 2547000 livres, forme 14 livres 6 deniers pour cent de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la Morue, dans ſa langue & dans ſes entrailles qu'on conſerve en les ſalant, ne ſeroient pas ſatisfaits de leur ſpéculation. Ils trouveroient que ces minces objets ſont à peine ſuffiſans pour payer les honoraires des capitaines & les droits des commiſſions de vente.

Il faut abſolument que le miniſtere de France renonce à la pêche de la Morue verte qui ſe conſomme dans la capitale & dans les provinces ſeptentrionales de la monarchie, ou qu'il ſupprime les droits de vingt-cinq pour cent qu'on fait payer à cette eſpece de conſommation. Pour peu qu'il tarde encore de ſacrifier à une branche très-précieuſe d'induſtrie cette ſoible partie du revenu public, il aura

la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richesse qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'espoir de son amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des ustensiles: ces motifs qui retiennent les négocians à la pêche de la Morue auront sans doute leur terme; & le dégoût universel prouve que ce terme n'est pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raison de renoncer à cette pêche, dont le produit n'est assujetti à aucun impôt. Cependant ils s'y livrent peu, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur industrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur Morue est préparée avec peu de soin, rarement forment-ils une cargaison entiere. Dans la crainte de voir ce poisson se corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, souvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biscaye & dans les royaumes Britanniques. Les Anglois se dédommagent de la foible exportation de la Morue verte, par la supériorité qu'ils ont acquise dans tous les marchés par la Morue seche.

On procede de deux manieres à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-neuve à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent au voisinage de l'île une quantité de glaces que les courans du nord poussent vers le sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui se fondent plutôt ou plus tard à la chaleur de la saison. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux attérages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur

fait braver la rigueur des saisons & des élémens conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif de l'or percent toutes les barrieres, traversent ces montagnes de glace; & l'on arrive enfin à cette île où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage, la moitié des équipages reste à terre pour donner à la Morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du Caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la Morue. Ceux-ci, qui sont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter sur les échafauds dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la Morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grave où elle acheve de sécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines,

si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les graves trop éloignées de la mer font perdre beaucoup de tems. Il en est dont le fond de roc vif & sans varec n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent ; & d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La Morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au nord, tantôt au sud, & quelquefois au milieu de la côte, attirée ou poussée par la direction du Caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les frais de leurs établissemens sont perdus par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre ; parce que le soleil cesse d'avoir assez de force pour sécher la Morue. On n'attend pas même cette saison pour se retirer, quand la pêche a été heureuse. On se hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur qu'on risqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche en 1768 cent quatorze navires du port de quinze mille cinq cens quatre vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté avec les premiers frais d'avance 5661000 livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poisson, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a besoin. Chaque pêcheur a dû prendre six mille Morues, & par conséquent le produit total s'est élevé à vingt-quatre millions soixante-six mille Morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq Morues pour un quintal. Vingt-quatre millions soixante-six mille Morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cens vingt-huit quintaux. Le quintal l'un dans l'autre a été vendu 16 livres 9 sols 9 deniers ; ce qui fait pour la vente entiere

3174305 livres 8 sols. Comme il sort de cent quintaux de Morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cens vingt-huit quintaux de Morue ont dû fournir dix-neuf cens vingt-cinq barriques d'huile, qui à raison de 120 livres la barrique ont donné 231000 livres. Qu'on ajoute à ces deux sommes celle de 198000 livres qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'est pas élevé au dessus de 3603305 l. 8 s.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenses de désarmement. Ils sont aussi pénibles par leur petitesse que par leur étendue. On a suivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-désintéressés qui par leur profession en devoient être les juges naturels. Ces dépenses montent à 695680 livres 17 sols 6 deniers. Ainsi la recette nette de la pêche ne s'élever qu'à 2907624 livres 10 sols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'assurance qui en la supposant de six pour cent doit monter pour un capital de 5661000 livres à 339660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent qui à raison de cinq pour cent doit coûter 283050 livres. Il ne faut pas oublier le dépérissement des vaisseaux qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier doivent être estimés 2830500 livres : ce dépérissement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent doit monter à 141525 livres. Toutes ces suppositions dont aucune ne peut être contestée étant admises, il s'ensuit que les François ont perdu en 1768 dans leur pêche errante 687110 l. 9 s. 6 d. & par conséquent 12 livres 2 sols 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De semblables pertes, qui malheureusement se sont renouvellées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'industrie si ruineuse. Les particuliers qui ne l'ont pas encore

abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même présumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en seroient déja retirés, si comme eux, ils avoient pu se rabattre sur les pêches sédentaires.

Il faut entendre par pêche sédentaire, celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique où la Morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-tems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paisibles possesseurs de l'Acadie, de l'île Royale, du Canada, & d'une partie de Terrre-neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre l'une après l'autre ces possessions précieuses; & des débris de tant de richesses, ils n'ont sauvé que le droit de saler, de sécher leur Morue au nord de Terre-neuve, depuis le cap de Bona-vista jusqu'à la pointe Riche. Les établissemens fixes que leur a laissés la paix de 1763, se réduisent à l'île de Saint-Pierre & aux deux îles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cens habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon & la petite n'a qu'une seule famille. La pêche facile dans les deux premieres îles, est impraticable dans la troisieme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, sur-tout à Saint-Pierre qui n'en a d'aucune espece. Mais la nature qui l'en a dédommagée par un port excellent, le seul qui se trouve dans ce petit archipel. On y a pris en 1768 vingt-quatre mille trois cens quatre-vingt-dix quintaux de Morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup, parce que les Anglois refusent aux François le droit de pêcher dans l'étroit canal qui sépare ces îles des côtes méridionales de Terre-neuve, & qu'ils ont même confisqué les chaloupes qui ont osé l'entreprendre.

Cette dureté que les traités n'autorisent pas, & qui n'a d'appui que la force, est d'autant plus odieuse, que la Grande-Bretagne étend son empire sur toutes les côtes, sur toutes les îles que la Morue se

plaît à fréquenter. Les Anglois répandus partout où ce poisson abonde, sont encore plus multipliés à Terre-neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques-autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandises d'Europe contre du poisson, ou emporter le fruit du travail des colons pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries Angloises & Françoises étoit à peu près égal; avec cette différence que la France consommoit davantage & vendoit moins, à raison de sa population & de sa religion. Depuis que cette couronne a perdu ses possessions de l'Amérique septentrionale, elle n'obtient plus année commune de la réunion de ses pêches errantes & sédentaires que deux cens seize mille neuf cens dix-huit quintaux de Morue seche, qui suffisent à peine à l'approvisionnement des provinces méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conséquent aux besoins de ses colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche depuis ses conquêtes deux tiers de Morue de plus, ou six cens cinquante & un mille cent quatorze quintaux de Morue, qui réduits à quatorze livres le quintal, parce que cette Morue est préparée avec moins de soin que celle des François, doivent valoir 9115596 livres. Le quart de ce produit suffit aux établissemens Anglois de l'ancien & du nouveau monde. Ainsi ce qu'on vend en Portugal, en Espagne, en Italie, dans les îles à sucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire Britannique en métaux ou en denrées la valeur de 6736727 livres. Cet objet d'exportation seroit devenu encore plus considérable, si lorsque la cour de Londres fit la conquête des îles Royales & de Saint-Jean, elle n'eut pas eu l'inhumanité d'en chasser les François, qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui peut-être ne le seront jamais. Une si mauvaise politique fut également suivie dans l'admi-

niſtration de la nouvelle Ecoſſe ; car il eſt dans la jalouſie de l'ambition de détruire pour poſſéder.

Le nom de nouvelle Ecoſſe qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cens lieues compriſe depuis les limites de la nouvelle Angleterre juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé dans les premiers tems qu'une grande péninſule de forme triangulaire ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre, d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de Morue ſur ſes rivages, & encore plus ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par différentes pelleteries. L'aridité de ſes côtes offre du gravier pour ſécher le poiſſon ; & la bonté des terres intérieures invite à toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout à coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards qui rarement diſſipés ou du moins lentement, ne rendent pas ce ſéjour mal ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé dans le Canada la plus petite cabane. Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule qui préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de Morue, ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le port Royal qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt partout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition, parce qu'elle les approchoit des lieux

où abondoient les pelleteries dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, éloignerent toujours avec un soin extrême de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avoient amenés dans cette contrée; aiman mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse, vers la traite avec les sauvages.

Un désordre né d'un faux systême d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privileges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne foi & la vérité qui doivent être l'ame d'un historien, d'oser dire que l'autorité commença à respecter en France les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot sacré qui peut seul assurer le salut des peuples, & donner la sanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition, ce que les gouvernemens justes & modérés font par principe d'équité. Les ministres de Louis XIV qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues; mais l'Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître à son voisinage un établissement qui devint depuis si florissant sous le nom de nouvelle Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais dès qu'ils purent soup-

çonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du Castor & des fourrures ; ils chercherent le moyen d'en être seuls les maîtres ; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arriverent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoique aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étoient insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, si familiere à leurs Apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte étoit celui qui parloit le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois ; ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, capitaine du régiment de Carignan qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la nouvelle Angleterre n'ayant pu, n'y ramener les sauvages par des présens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie qu'il regardoit avec raison comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité commençoit à diviser les deux métropoles ; on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours, parce que toute sa défense résidoit dans le Port Royal foiblement entouré de quelques palissades, & qu'elle se trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être secourue. C'étoit sans doute quelque chose au gré des nouveaux Anglois de ravager cette colonie & de retarder ses progrès ; mais ce n'étoit pas assez pour dissiper leur défiance contre

une nation toujours plus redoutable pour ce qu'elle peut, que pour ce qu'elle fait. Obligés à regret de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événemens de la guerre pour la succession d'Espagne amenerent ce moment décisif; & la cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoit légérement fortifié Port-Royal qui prit le nom d'Annapolis en l'honneur de la reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés, agrandis; ils avoient épuisé le patriotisme dans la victoire, dans l'éclat du regne le plus brillant de leur histoire, dans l'admiration où la jalousie que le nom François imprimoit à toute l'Europe. Il étoit beau de le porter ce nom glorieux; il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avoient juré en subissant un nouveau joug de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent appellés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cens fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les con-

duire. Ils ne connurent pas les loix Angloises. Jamais il ne leur fut demandé, ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paroissoit les avoir oubliés, & lui-même il leur étoit tout-à-fait étranger.

La chasse & la pêche qui avoient fait anciennement les délices de la colonie & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple simple & bon qui n'aimoit point le sang. L'agriculture étoit son occupation. On l'avoit établie dans des terres basses, en repoussant à force de digues la mer & les rivieres dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la suite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux; mais le seigle, l'orge & le mays y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage étoit devenu commun.

D'immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à corne, & des moutons à proportion de ce bétail. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des bœufs.

Les habitations presque toutes construites de bois étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos Paysans d'Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les especes. Elles servoient à varier la nourriture des colons qui étoit généralement saine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de foiblesse pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre chose à

donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisoient entr'eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils pas l'usage du papier monnoie, si répandu dans l'Amérique septentrionale. Le peu même d'argent qui s'étoit comme glissé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité qui en fait le véritable prix.

Des mœurs extrêmement simples devoient être la suite d'une maniere de vivre si peu compliquée. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différens qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les pasteurs religieux qui dressoient tous les actes, qui recevoient tous les testamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'église, on leur donnoit volontairement la vingt-septieme partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes pour laisser plus de faculté que d'exercice à la générosité. On ne connoissoit pas la misere ; & la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainsi dire, réparés avant d'être sentis. Le bien s'opéroit sans ostentation d'une part, sans humiliation de l'autre. C'étoit une société de freres également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtissoit une maison, on défrichoit, on ensemençoit des terres autour de sa demeure ; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choisie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit, & prospéroit,

à l'exemple des autres. Toutes ensemble composoient en 1749 une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois sentirent à cette époque de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession de l'Acadie. La paix qui devoit laisser beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit par la réforme des troupes un moyen de peupler & de cultiver un terrain vaste & fécond. Le ministere Britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute personne que chacun d'eux ameneroit de sa famille; quatre vingts acres aux bas officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans; deux cens aux enseignes, trois cens aux lieutenans, quatre cens aux capitaines, six cens aux officiers d'un grade supérieur avec trente pour chacune des personnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devoit être sujet à aucune redevance & l'on ne pouvoit être taxé à perpétuité à plus d'un scheling d'impôt pour cinquante acres. Le trésor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourser les frais du voyage, à élever des habitations, à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche, à donner la nourriture de la premiere année Ces encouragemens déterminerent au mois de mai 1749 trois mille sept cens cinquante personnes à quitter l'Europe où elles risquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit destinée à former un établissement au sud-est de la péninsule d'Acadie, dans un lieu que les sauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois ensuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier les meilleur port de l'Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de Morue, qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmaks qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un ter-

ritoire qu'ils tenoient de la nature ; & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres avoient déja senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme, ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des ames séduites, détermina la plus heureuse peuplade de l'Amérique, à quitter ses habitations pour se transplanter dans la nouvelle France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution sur l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion, par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres qui n'étoient pas encore partis furent rassemblés sous prétexte de renouveller le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transporterent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misere.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans ; si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter des

vaisseaux, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique méridionale un cimetiere, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: souvent ils en ont jeté de cargaisons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louysiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme: oui de l'homme puissant: oui de l'homme méchant..

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la nouvelle Écosse ne compte que peu de colons. Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre l'ait flétrie. Du moins la peine de l'injustice y retombe sur les auteurs de l'injustice. On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule; & les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus la Morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche, un petit nombre de navigateurs.

Le reste de la province n'a que trois établissemens. Annapolis le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François qu'une terre féconde & déserte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lune-bourg qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cens

Allemands sortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à l'amour du travail par où se distingue une nation sage & belliqueuse, qui contente de défendre son pays, n'en sort guere que pour aller cultiver ceux qu'elle n'est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination Angloise où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a cessé de lui prodiguer. Ils montoient depuis sa fondation jusqu'en 1769 à plus de quatre mille livres sterlings par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui par sa situation est l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer que la Grande Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses îles à sucre, pour l'entretien de ses liaisons avec ses colonies septentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu'elle n'en pouvoit espérer de ses cultures qui sont peu de chose, & de ses pêches qui n'ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu'elles comprennent la Morue, le Maquereau & le Loup-marin. Elle n'est pas même ce qu'elle devroit être comme place de guerre. Les malversations, qui ont réduit toutes les fortifications ordonnées & payées par la métropole à quelques batteries sans fossés autour de la ville, l'exposent à tomber sans défense au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax estimoient en 1757 la valeur de leurs maisons, leurs bestiaux & leurs marchandises, environ trois cens mille livres sterlings. Cette fortune qui n'a guere augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richesses de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-tems? Ne seroit-ce pas pour y mettre fin que le gouvernement Britannique auroit exigé en 1763 à Hallifax une cour d'amirauté pour toute l'Amérique An-

gloise. Jusqu'à cette époque, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les édits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magistrats pour la colonie où ils étoient nés & qui les avoit choisis, rendoit leur ministere inutile ou préjudiciable à la métropole. On espéra que des hommes éclairés & soutenus, envoyés d'Europe, imprimeroient plus de respect ou plus de crainte. L'événement à justifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux observées depuis cet arrangement; mais il a résulté de grands inconvéniens de l'éloignement prodigieux où plusieurs provinces se trouvoient du nouveau siege. La justice & la nécessité forceront à multiplier les tribunaux de cette administration; à les distribuer à des distances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la nouvelle Ecosse perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les causes de l'amirauté; mais elle cherchera dans son propre fonds les sources de prospérité que la nature lui a données Elle en a qui lui sont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un si grand besoin, doit accélérer les progrès de son amélioration. Cette colonie ne doit pas se flatter cependant qu'elle puisse jamais égaler la nouvelle Angleterre.

La nouvelle Angleterre s'est signalée comme l'ancienne par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut sa naissance à de tems orageux; & de convulsions les plus horribles affligerent son enfance. Découverte au commencement du siecle dernier; sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade foible & mal dirigée, se perdit dans ses fondemens. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers qui plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, disparoissoient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Les presbytériens Anglois que

la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix & de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une église à leur secte dans un nouvel hémisphere. Ils acheterent donc en 1621 les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale : car ils n'étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante & une familles de cent vingt personnes, partirent sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui vrai ou faux, fait toujours de grandes choses. Elles arriverent à l'entrée d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays entiérement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié, de froid, de scorbut & de misere. Le reste se soutint par cette vigueur de caractere que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées à la verge spirituelle de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché ces deux peuplades des extrêmités du monde. Elles se lierent par des promesses solemnelles de service & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux à perpétuité toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de nouvelle Plymouth. Un sauvage qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens pour leur enseigner la culture du mays, & la maniere de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement ; mais la persécution contre les Puritains en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut toujours &

partout la semence du prosélytisme. En 1630 la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoient pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; ni de ces sectaires que les nouveaux dogmes s'attachent en foule parmi le peuple. Des seigneurs que l'ambition, l'humeur ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons, défricher des terres pour s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous la réforme de la religion. Le fanatisme qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs austeres tenoient lieu de loix dans un pays sauvage.

Les habitans de la nouvelle Angleterre vécurent long-tems en paix, sans aucune forme réguliere de police. Ce n'est pas que leur chartre ne les eût autorisés à établir le gouvernement qui leur conviendroit. Mais ces enthousiastes ne s'accordoient pas sur le plan de leur république; & le ministere ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ils sentirent enfin la nécessité d'une législation. Cet ouvrage que la sublimité du génie & de la vertu n'a jamais tenté sans défiance fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatisme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des juifs en fut la base.

Un mêlange singulier de bien & de mal, de sagesse & de folie, entra dans ce code. Personne ne pouvoit avoir part au gouvernement, sans être membre de l'église établie. La peine de mort étoit infligée, soit contre le sortilege, le blasphême & le faux témoignage; soit contre l'adultere; soit contre les enfans qui maudiroient qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté le mariage devoit être fait par le magistrat. Le prix du bled étoit

fixé à trois schelings par boisseau. En même tems on privoit de la propriété de leur terre les sauvages qui ne la cultiveroient pas ; & l'on défendoit sous peine d'une forte amende aux Européens de leur vendre des liqueurs fortes, de la poudre & du plomb. On condamnoit à être fouettés publiquement tous ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse ou dans le divertissement de la danse. Le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Mais on pouvoit jurer pour un scheling d'amende, & violer le dimanche pour trois livres sterlings : c'étoit encore une douceur d'expier avec l'argent une omission de priere, ou un serment indiscret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire ; c'est que le culte des images fut défendu sous peine de mort aux Puritains, comme le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis, & la même peine aux Quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chassés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux sectaires ennemis de la guerre & de la cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, sans s'exposer à payer une amende fort considérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injustice, de violence & de persécution aux rigueurs dont elle étoit la victime ? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés, que la punition, l'exil, le supplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoient un hommage à la vengeance céleste, un droit des élus de Dieu contre ses ennemis ? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

C'est ce qu'éprouverent les infortunés colons qui

moins furieux que leurs freres oserent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte en matiere de religion. Ce fut un blasphême devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Comme si la marche du cœur humain étoit de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser que pour l'interdire aux autres. Ce systême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les diffidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere persécution avoit fondé la nouvelle Angleterre; une seconde persécution servit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion, ce rigorisme qui rend l'homme dur à lui même, puis insociable; d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés & bannis. La fiere simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes au milieu des tourmens & de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentimens, & multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs jusqu'aux extrêmités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois étoient venus en Amérique pour venger sur les Anglois toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens; soit que le changement de climat rendit les Européens plus féroces, soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit disparu. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme concentrés dans son ame comme

dans leur foyer ; les factions, les révoltes, les proscriptions, tous ces monstres étoient descendus avec lui dans la tombe. Un jour plus serein luisoit sur l'Angleterre. Charles II en recouvrant l'empire avoit introduit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour chercher une couronne que son pere avoit perdue sur l'échafaud. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les mœurs pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats que l'amour des femmes & de la table, rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique par une ordonnance de 1661 : mais il ne put y étouffer entiérement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere, ne pouvant, ni vivre lui-même, ni laisser les autres en paix, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si de nations sauvages réunies entr'elles, tombant sur les plantations des enthousiastes, ne les eussent massacrés en grand nombre. Grace à leurs querelles théologiques, les colons sentirent foiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractere de dissention. Cet esprit de vertige éclata même en 1692 par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la nouvelle Angleterre nommée Salem vivoient deux filles sujettes à des convulsions qui étoient accompagnées de symptômes extraordinaires & singuliers. Leur pere, pasteur de

cette église, les crut ensorcelées. Soupçonnant une servante Indienne qui étoit chez lui d'avoir jeté quelque sort sur ses filles, à force de dureté il lui fit avouer qu'elle étoit sorciere. D'autres femmes séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe, venoient aussi des opérations du démon. Trois citoyens qu'on nomme au hazard, sont aussitôt mis en prison, accusés de sortilege, condamnés à être pendus; & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort, avec un jurisconsulte qui refusant de plaider contr'elles, & dès-lors convaincu d'avoir part à leur crime. Ces horribles & lugubres scenes embrasent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert du soupçon de sorcellerie, dans l'esprit d'un peuple obsédé par des fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans. On dépouille de jeunes filles, on cherche sur tout leur corps avec une impudente curiosité les marques de sorcellerie. On prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent à leur gré toutes leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures, & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent arracher. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de religion leur suscitent des délateurs qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur & la consternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent en gémissant d'une terre maudite, ensanglantée, & ceux qui restent ne

lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie, lorſque tout-à-coup au plus fort de l'orage, les flots tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccede un remords cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices; d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilege & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais ſans doute qu'elle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la melancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays; qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer, qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa; comme tous les maux de l'imagination qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente; & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux Puritains de la nouvelle Angleterre.

Mais en renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes de religion, les habitans de cette colonie ont conſervé, ſi ce n'eſt pas un reſte d'intolérance, du moins une ſorte de rigoriſme qui ſe reſſent des triſtes jours de ſa naiſſance. Des loix trop ſéveres y ſubſiſtent encore. On en jugera par le diſcours que tint il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats une fille convaincue d'avoir produit pour la cinquieme fois un fruit illégitime.

» J'oſe eſperer, dit-elle, que la cour me permettra » de dire un mot en ma faveur ».

» Je ſuis une fille, pauvre, infortunée, qui pouvant

» à peine gagner ma subsistance, n'ai pas le moyen
» de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais
» donc faire parler la raison. Comme elle a seule
» le droit de dicter des loix, elle peut les examiner
» toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal, m'a
» déja jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte
» pour me faire grace. Mais je vous prie, Messieurs,
» d'intercéder auprès du gouverneur, pour qu'il dai-
» gne me remettre l'amende à laquelle vous m'allez
» condamner ».

» C'est la cinquieme fois que je parois devant
» vous pour le même délit. Deux fois, j'ai payé
» de fortes amendes, & deux fois trop indigente
» pour expier ma faute par une peine pécuniaire,
» j'ai subi un châtiment douloureux & flétrissant.
» Ces peines sont ordonnées par la loi ; je le sais.
» Mais si l'on doit abroger les loix, quand elles
» sont déraisonnables ; si l'on doit les mitiger, quand
» elles sont trop séveres, j'ose vous dire que celle
» qui me poursuit, est à la fois injuste & cruelle
» à mon égard. Au crime près dont ce tribunal m'ac-
» cuse & dont le ciel m'absout, j'ai mené jusqu'à
» présent une vie irréprochable. Je défie mes enne-
» mis, si j'ai le malheur d'en avoir que je n'ai pas
» mérités, de produire le moindre tort que j'ai pu
» faire à qui que ce soit, homme, femme, ou en-
» fant. J'examine ma conscience & ma conduite ;
» l'une & l'autre, je le dis hardiment me paroissent
» pures comme le jour qui m'éclaire ; & lorsque je
» cherche mon crime, je ne le trouve que dans la
» loi ».

» C'est au risque de ma vie, que j'ai donné
» le jour à cinq enfans. Je les ai nourris de mon
» lait & de mon travail, sans être à charge au pu-
» blic, ni à personne. Je me suis dévouée avec
» tout le courage de la tendresse maternelle, aux
» pénibles soins qu'exigeoient leur foiblesse & leur
» âge. Je les ai formés à la vertu qui n'est que
» la raison. Ils aiment déja leur patrie comme moi.
» Ils seront citoyens comme vous-mêmes ; à moins
» que vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le

» fonds de leur ſubſiſtance, & que vous ne les forciez
» à fuir une terre qui les repouſſa dès le ber-
» ceau ». —

» Eſt-ce donc un crime de féconder ou de pro-
» créer à l'exemple de la terre, notre mere commu-
» ne? D'augmenter le nombre des colons dans un
» pays nouveau qui ne demande que des habitans? Je
» n'ai débauché le mari d'aucune femme; je n'ai
» jamais attiré dans mes filets aucun jeune homme.
» Perſonne n'a ſujet de ſe plaindre de moi; ſi ce
» n'eſt peut-être le miniſtre de l'évangile, & le juge
» de paix, qui ſont fâchés d'avoir perdu les honno-
» raires de leurs fonctions, parce que j'ai eu des
» enfans ſans être mariée devant eux. Mais eſt-ce
» ma faute à moi! J'en appelle à vous, meſſieurs.
» Vous convenez que je ne manque point de ju-
» gement. Ne ſeroit-ce pas une folie, une ſtupi-
» dité, ſi m'étant livrée aux devoirs les plus pénibles
» du mariage, je n'en avois pas recherché les hon-
» neurs? J'ai toujours été, & je ſuis encore diſpoſée
» à me marier; & je me flatte que je ſerois digne
» d'un état ſi reſpectable, avec la fécondité, l'in-
» duſtrie, l'économie & la frugalité dont la nature
» m'a douée: car elle m'avoit deſtinée à être une
» femme honnête & vertueuſe. J'eſpérois le deve-
» nir lorſqu'étant encore vierge, je n'écoutai les
» premiers vœux de l'amour qu'avec ſerment du
» mariage. Mais la confiance indiſcrete que j'eus
» dans la ſincérité du premier homme que j'aimai,
» m'a fait perdre mon honneur, en comptant ſur le
» ſien. J'eus un enfant de lui, puis il m'abandon-
» na. Cet homme eſt connu de vous tous, il eſt
» devenu magiſtrat comme vous. Je devois croire
» qu'il ſe ſeroit montré dans cette cour aujourd'hui,
» pour modérer la rigueur de votre ſentence. S'il
» eût paru, je n'aurois rien dit. Mais comment pour-
» rois-je ne pas accuſer l'injuſtice de mon ſort qui
» veut que celui qui m'a ſéduite & ruinée, après avoir
» été la cauſe de ma perte, jouiſſe des honneurs
» & du pouvoir, ſoit aſſis dans les tribunaux où
» l'on punit mon malheur par les verges & par
l'infamie?

» l'infamie? Quel étoit le législateur barbare qui pro-
» nonçant entre les deux sexes, favorisa le plus fort
» & sévit sur le plus foible; sur ce sexe malheureux
» qui pour une jouissance compte mille dangers &
» mille infirmités; sur ce sexe à qui la nature vend
» à un prix capable d'épouvanter les passions les plus
» effrénées, ces mêmes plaisirs qu'à vous elle vous
donne ».

» On dira sans doute qu'indépendamment des
» loix civiles, j'ai violé les préceptes de la reli-
» gion. Mais c'est à la religion de me punir, si
» j'ai péché contr'elle. Eh! N'est-ce pas assez qu'elle
» m'ait exclue de la communion de mes freres,
» qui seroit une consolation pour moi? J'ai, dites-
» vous, offensé le ciel, & je dois m'attendre à
» des feux éternels. Si vous le croyez, pourquoi
» m'accabler de châtimens en ce monde? Non, Mes-
» sieurs, le ciel n'est pas impitoyable, injuste comme
» vous. Si je croyois que ce que vous appellez un
» péché fût réellement un crime, je n'aurois pas l'au-
» dace, ni la méchanceté de le commettre. Mais
» comment oserois-je penser que Dieu soit irrité de
» me voir procréer des enfans, quand il leur donne
» un corps sain & robuste qu'il se plaît à douer d'une
» ame immortelle? Dieu juste & bon, Dieu répa-
» rateur des maux & des injustices, c'est à toi que j'en
» appelle ici de la Sentence de mes juges. Ne me
» venge point, ne les punis pas; mais daigne les éclai-
» rer & les attendrir! Si tu as donné à l'homme la fem-
» me pour compagne sur cette terre hérissée de ron-
» ces, qu'il n'accable pas d'opprobre un sexe qu'il
» a lui-même corrompu; qu'il ne seme pas la honte
» & la misere dans le plaisir où tu as attaché la con-
» solation de ses peines; qu'il ne soit pas ingrat & dé-
» naturé jusqu'au sein du bonheur & en livrant aux
» supplices les victimes de ses voluptés. Fais qu'il res-
» pecte dans ses desirs la pudeur qu'il honore; ou qu'a-
» près l'avoir violée dans ses plaisirs, il la plaigne du
» moins au lieu de l'outrager: ou plutôt fais
» qu'il ne change point en crimes, des actions que
» toi-même as permises ou commandées quand

» tu dis à sa race de croitre ou de se multiplier ».
» Voyez, Messieurs, tous les célibataires qui dans
» la crainte des soins & des devoirs attachés au ma-
» riage, refusent de donner le jour à leur postérité.
» Combien leur crime est plus nuisible à la société que
» le mien? Que la loi leur enjoigne donc de se ma-
» rier, ou de payer une amende double de celle qu'on
» m'inflige. Que peuvent faire de jeunes filles que
» l'éducation empêche de solliciter les hommes au
» mariage; à qui l'état ne donne point de maris,
» quand la nature & les hommes les pressent vivement
» de répondre aux premiers desirs que tout ne cesse
» de leur inspirer? J'ai rempli malgré la fortune le
» devoir primitif de la création; je n'ai pas craint,
» pour ne pas trahir la nature, de m'exposer au dés-
» honneur injuste, aux châtimens honteux. J'ai mieux
» aimé tout souffrir que d'être parjure au vœu de la
» propagation, que d'étouffer mes enfans avant de les
» concevoir, ou après les avoir conçus. Je n'ai pu, je
» l'avoue, après avoir perdu ma virginité garder le
» célibat dans une prostitution secrette & sterile, &
» je demande encore la peine qui m'attend, plutôt
» que de cacher les fruits de la fécondité que le ciel
» a donné à l'homme & à la femme comme sa pre-
» miere bénédiction ».

Ce discours produisit une révolution touchante dans tous les esprits. Polly Baker, c'étoit le nom de l'accusée, fut absoute d'une voix unanime. Le tribunal la dispensa du châtiment, & pour comble de triomphe un de ses juges l'épousa: tant la voix de la raison est au dessus des prestiges de l'éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant; soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée; soit que dans le gouvernement Anglois où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les états, où le clergé, la noblesse, le luxe, la misere, l'exemple scandaleux de la cour & de l'église corrompent, surchargent, avilissent & déconseillent le mariage.

La nouvelle Angleterre a des ressources contre les

mauvaises loix, dans la constitution même de sa métropole, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent. Elle en a dans sa situation locale, qui laissent un vaste champ ouvert à l'industrie, à la multiplication.

Si elle fût bornée à cinquante milles de profondeur, par des forêts immenses, par les possessions des François, par les excursions des sauvages; elle n'a pas moins de trois cens milles de longueur sur le bord de la mer. Le Canada la borne au nord; la nouvelle York à l'ouest; la nouvelle Ecosse & l'océan à l'est & au sud. Quoique placée au milieu de la zone tempérée, entre les quarante-un & les quarante-cinq degrés de latitude septentrionale, son climat n'est pas aussi doux que celui des provinces de l'Europe qui sont sous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. On y jouit d'un ciel communément serein, & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur à mesure qu'on a facilité sa circulation en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes qui dans les premiers tems emporterent quelques habitans.

Le pays est partagé en quatre provinces qui dans l'origine n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'une défense armée contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la nouvelle Angleterre suivant les directions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur soumission à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II,

La baie de Massachuset, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre provinces quoique la moins étendue, se rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi saisit cette occasion en 1684, pour révoquer les privileges de cette province. Elle fut sans chartre jusqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La cour s'y réservoit le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans son pouvoir législatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie, ce qui lui assuroit une influence suffisante pour conserver dans son entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Island, ayant prévenu le châtiment par leur soumission, lorsqu'on dépouilloit le Massachuset, resterent en possession de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à peu près sur la forme d'administration qu'on a imposée à Massachuset. Un même gouverneur régit toute la colonie; mais avec les maximes qui conviennent à la constitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la nouvelle Angleterre à trois cens cinquante-quatre mille ames. Elle est plus considérable au midi qu'au nord de la colonie, où le sol est moins fertile. Parmi tant d'habitans, il se trouve quelques riches propriétaires qui livrent leurs terres à des fermiers ou qui les font régir par des économes. Cependant on peut dire en général que le pays est occupé par des planteurs aisés qui conduisent eux-mêmes leur charrue. Leur héritage, qui n'est jamais chargé d'aucune redevance, se partage par portions égales entre leurs enfans dont plusieurs vendent ce qui leur revient, pour aller s'établir dans des cantons qui sont encore en friche. Ces franc-aleux, une égalité qu'on voit rarement ailleurs, la nature du gouvernement: tout se réunit pour

donner au peuple un génie tout-à-fait républicain.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la nouvelle Angleterre. On prétend même que la pomme s'y est perfectionnée. Du moins, elle s'y est extrêmement multipliée, & le cidre y est devenu une boisson plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe y réussissent admirablement. Nos grains n'y ont point constamment le même succès. Le froment est sujet à se brouir, l'orge à se dessécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le mays qui se consomme ordinairement en biere devient la ressource du peuple. De vastes & abondantes prairies sont couvertes de nombreux troupeaux.

L'industrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma fut la construction des vaisseaux. Elle eut long-tems de la réputation. Les bâtimens qui sortoient de ce chantier étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins sujets à se fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue sensiblement depuis 1730, parce que les bois de construction ont été peu ménagés & employés à d'autres usages. On a proposé d'en défendre la coupe des bords de la mer à dix milles dans les terres. Cette loi dont tout concouroit à démontrer la nécessité, n'a pas été reçue. On ne sait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de sucre, s'est mieux soutenue que celle des vaisseaux. Elle dût son origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois de tirer des Antilles une grande abondance de melasse. On les employa d'abord en nature à divers usages. Bientôt on apprit à les distiler. Réduites en rum, elles servirent à l'approvisionnement des sauvages voisins, des pêcheurs de Terre-neuve, des autres provinces septentrionales, des naviga-

teurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art est resté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit; parce qu'elle a toujours pu vendre ses eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raison a soutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la consommation intérieure de la colonie, elle est parvenue à franchir ces barrieres. On en fait passer en fraude une assez grande quantité dans les établissemens voisins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toison de ses moutons, aussi longue quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tissu grossier & serré convient singuliérement à des hommes modestes qui pour la plupart habitent les campagnes.

Quelques presbytériens, chassés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppression du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre en œuvre. Ces toiles sont devenues avec le tems une des plus grandes ressources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours mérité l'opinion qu'on avoit de ses lumieres, n'a rien oublié pour traverser ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que ceux de ses sujets qui défrichoient cette partie considérable du nouveau monde, étoient réduits à l'alternative d'abandonner un si bon pays, ou de se procurer eux-mêmes les choses d'un usage général, de nécessité premiere. Les colons n'auroient pas même réussi à se soutenir par ces seuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adresse & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux dans lesquels on va les suivre.

La premiere ressource qu'ils trouverent au dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée jusqu'à régler que toute famille qui déclareroit sous serment avoir vécu durant toute l'année deux jours par semaine de poisson salé, seroit déchargée d'une partie de son imposition. Le commerce invite les protestans à l'abstinence

de la viande, comme la religion la prescrit aux catholiques. Le Maquereau se pêche uniquement au printems à l'embouchure du Pentagoet, riviere considérable qui se perd dans la baie Françoise, à l'extrêmité de la colonie. Au centre même de la Côte, & près de Boston, la Morue donne toujours en telle abondance que le cap Cod, malgré la stérilité de son terroir, est une des parties du pays les plus peuplées. Non contente de la pêche que la nouvelle Angleterre fait dans ses propres parages, elle envoie au grand banc, à Terre-neuve, à l'île Royale environ deux cens bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la saison, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de Morue. D'autres navires plus considérables expédiés des mêmes ports vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois qui sont fixés dans ces contrées stériles & glaciales. Tous ces produits en Morue sont distribués ensuite au midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'est pas le seul objet que les îles Britanniques du nouveau monde tirent de la nouvelle Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes salées; du beurre, du suif, du fromage, des farines, du biscuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les especes. Ces mêmes denrées passent la plupart dans les îles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en contrebande, mais toujours en moindre quantité durant la paix que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Américain, ouvrent de semblables débouchés à la nouvelle Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Acores, du vin & des eaux-de-vie qu'elle paie avec du grain & des Morues.

Les ports d'Italie, d'Espagne & de Portugal reçoivent annuellement soixante ou soixante-dix de ses bâtimens. Ils y arrivent chargés de Morue, de bois de construction, de munitions navales, de bled, d'huile de poisson; & plusieurs s'en retournent avec des hui-

les d'olive, du ſel, du vin, de l'argent à la nouvelle Angleterre où ils déchargent clandeſtinement leurs cargaiſons. C'eſt ainſi qu'ils éludent les droits qu'ils paieroient dans la Grande Bretagne en y faiſant leur retour, comme ils ſont tenus par une loi. Les vaiſſeaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, ſont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils ſont frétés indifféremment à tous les négocians & pour tous les marchés juſqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de ſa colonie des vergules & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potaſſe, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures & même des grains dans ſes années de diſette. Ces cargaiſons lui viennent ſur des vaiſſeaux que ſes propres négocians ont fait conſtruire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui conſtruiſent par ſpéculation.

La nouvelle Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ſes productions, s'eſt approprié une partie des denrées de l'Amérique, ſoit méridionale. ſoit ſeptentrionale, en faiſant paſſer par ſes mains les matieres des échanges de ces deux contrées. Auſſi les nouveaux Anglois ſont-ils regardés comme les courtiers ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette avidité ſi vive & ſi ſoutenue, la colonie n'a jamais atteint le niveau de ſes affaires. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande Bretagne lui fourniſſoit, ou de ſon induſtrie, ou de l'induſtrie étrangere, ou des Indes Orientales, objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de quatre cens mille livres ſterlings. Ses dettes doivent augmenter, ou ſes conſommations diminuer. Avec des liaiſons preſque illimitées dans les deux mondes, la nouvelle Angleterre déchcoit ſenſiblement depuis vingt ans.

Cependant ſa navigation eſt aſſez animée, pour occuper habituellement ſix mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui ſont la pêche ou le cabotage, & qui ſortent indifféremment de toutes les rades répandues en grand nombre ſur les côtes, ſa

marine consiste en cinq cens navires qui forment quarante mille tonneaux de port. Tous ou presque tous prennent leur chargement à Boston, tous ou presque tous y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la nouvelle Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long au fond de la belle baie de Massachuset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au dessus de l'eau, par une douzaine de petites îles la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevé à la fin du siecle dernier, dans l'île du Château, une citadelle réguliere sous le nom de fort Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balle tellement disposés qu'ils peuvent battre un vaisseau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il se soit mis en état de lâcher sa bordée. A une lieue en avant, est un fanal fort élevé dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répete pour la côte, tandis que Boston a les siens qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brune épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les îles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, dans l'attente de dix mille hommes de milice qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du Château, elle trouveroit au nord & au sud de la place deux batteries qui commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magasins du commerce de se mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boston est assez vaste, pour que six cens voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique môle

assez avancé, pour que les vaisseaux, sans le secours du moindre allege, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. A l'extrêmité du môle, on voit la ville disposée en forme de croissant autour du port. La liste des naissances & des morts, qui est devenue avec raison la regle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir plus de vingt-cinq mille habitans, Anabaptistes, Quakers, réfugiés François, Anglicans ou Presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la conversation, les usages, les mœurs: tout y ressemble si fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il est difficile d'y trouver d'autre différence que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes capitales.

La nouvelle Angleterre, semblable à l'ancienne par tant de rapports, a dans son voisinage la nouvelle York. Celle-ci resserrée à l'est par cette principale colonie, & bornée à l'ouest par le nouveau Jersey, occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer, s'élargit insensiblement, & s'enfonce dans le nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte en 1609 par Henri Hudson. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour trouver dans le nord un passage à la mer de l'ouest revira au sud le long du continent, dans l'espérance de dédommager par quelque utile découverte, la société qui l'avoit honoré de sa confiance. Il entra dans un fleuve considérable auquel il donna son nom; & content d'avoir reconnu les terres & les habitans de ses bords, il remit à la voile pour Amsterdam d'où il étoit parti.

Dans le système des Européens qui comptent pour rien les peuples du nouveau monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme qui étoit à leur service l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom, & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois

n'ètoit rien à ses titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques premier revendiquoit cette contrée, parce que Hudson étoit né son sujet ; comme si la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce prince insista-t-il légérement sur une prétention si peu fondée. La république, après quelques discussions, envoya dès 1610 jeter les fondemens de la culture & du commerce dans une région qu'elle s'appropria sous le nom de nouvelle Belge. Tout y prospéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès, lorsque la colonie vit fondre sur elle en 1664 un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaisons intimes que l'ambition & le succès de Louis XIV cimenterent dans la suite entre les deux puissances, voyoit d'un œil jaloux un petit état à peine formé dans son voisinage, étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissoit en secret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux de commerce & de navigation l'écrasoient par leur vigilance & leur économie dans les grands marchés du monde entier, & partout la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour rétablir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte ; & le commerce universel se concentroit à vue d'œil dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgraces de ses négocians, & résolut de leur assurer par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenirde leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des contrées éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces dispositions ; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

Une flotte Angloise se montra au mois d'août

devant la nouvelle Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout espoir de résistance; & la colonie entiere se soumit à la premiere sommation. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda, mais il en fut dépouillé par la république en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances, qui pour leur intérêt n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore les Anglois maîtres de la nouvelle Belge, qui depuis resta sous leur empire avec le titre de nouvelle York.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le Duc d'York en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu'il l'eut recouvrée, il y fit passer ce despotisme qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, par des colons sortis de la nouvelle Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-tems une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulévement ou une émigration, lorsque la colonie fut invitée en 1683 à choisir ses représentans pour régler son administration. Le tems amena d'autres changemens; mais ce ne fut qu'en 1691 que fut arrêté un plan de gouvernement dont on ne s'est pas écarté depuis.

A sa tête est un chef nommé par la couronne. Elle lui donne douze conseillers, sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés choisis par les habitans, représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l'assemblée, composée de ces différens membres. Au commencement sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'est aujourd'hui à sept, comme celle du Parlement d'Angleterre, dont elle a suivi les révolutions.

Appuyée sur une base du gouvernement si soli-

de, si convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie se livra sans inquiétude à tous les travaux où elle étoit encouragée par sa situation. Un climat plus doux que celui de la nouvelle Angleterre, un sol beaucoup plus favorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive avec un établissement qui l'avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit compensé par la supériorité d'un commerce en pelleteries vingt fois plus considérable. Ces moyens de prospérité, soutenus d'une grande tolérance religieuse, ont élevé sa population à cent mille habitans, dont dix-huit mille en état de porter les armes forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, sans le fanatisme de deux gouverneurs, sans les vexations de quelques autres, sans les concessions immenses faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens sont passagers dans le gouvernement Anglois. Les uns ont cessé, & les autres diminuent. Ainsi la province pourra voir un jour doubler ses productions; si les deux tiers de son territoire qui sont encore en friche, doivent rendre autant, que le tiers déja cultivé.

Il n'est pas donné de prévoir quelle influence auront ces richesses sur l'esprit & le sort des habitans. Mais on peut dire qu'ils n'ont pas abusé jusqu'ici de celles qu'ils ont acquises. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet esprit d'ordre & d'économie qui caractérise leur nation. Comme ils formerent toujours le gros des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'esprit général des nouveaux colons que la conquête leur associa. Les Allemans poussés en Amérique par la persécution qui les chassoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, se trouverent montés par la nature à ce ton simple & modeste; & les François ou les Anglois que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de

frugalité, se conformerent ou par sagesse ou par émulation à cette maniere de vivre moins coûteuse & plus aisée que les modes & les airs de luxe & de faste.

Qu'est-il arrivé de là ? Que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole ; qu'ils ont conservé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats, & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentans avoient porté les mêmes principes dans l'administration, le revenu annuel de quarante-cinq mille livres sterlings qu'avoit la province avant 1755, & qui a dû augmenter depuis, auroit suffi à toutes les dépenses publiques. On ne l'auroit pas jeté dans des engagemens dont elle ressent déja le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la riviere d'Hudson. Ce fleuve est navigable jour & nuit dans toutes les saisons. On peut le remonter, on peut le descendre par la marée qui va jusqu'à cent soixante milles dans les terres. C'est sur ce magnifique canal qu'on embarque dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voisin de l'océan, est propre par sa situation à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'île Longue qui n'est séparée du continent que par un canal étroit.

Cette île, qui tire son nom de sa figure, a cent vingt milles de long sur douze de large. Elle étoit autrefois singuliérement connue par le nombre de Baleines & de Veaux-marins qu'on y prenoit. Mais soit que la pêche ait épuisé ou chassé ces races qui cherchent les mers tranquilles & les côtes désertes, elles ont disparu. Une autre industrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les bestiaux, sur-tout les chevaux, sans qu'on ait pour cela négligé aucune espece de culture. Le produit de ces richesses coule au grand entrepôt. Il s'y trouve grossi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la nouvelle Angleterre, du nou-

veau Jersey, gagnent à verser leurs denrées dans ce magasin.

Ce marché général est une ville importante aujourd'hui désignée comme la colonie entiere sous le titre de nouvelle York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois sous le nom de nouvelle Amsterdam dans l'île de Mahatan longue de quatorze lieues sur une largeur médiocre. Sa population étoit en 1756 de dix mille quatre cens soixante huit blancs, & de deux mille deux cens soixante-quinze noirs. Peut-être n'est-il point de ville où l'on respire un air plus sain, où l'on apperçoive une aisance plus universelle & mieux répartie. Ses édifices publics, ses maisons particulieres ont de la solidité, de la commodité. Mais si cette cité se voyoit vigoureusement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La nouvelle York placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin, mais elle n'en a pas besoin. Sa rade lui suffit. C'est de là qu'on expédie tous les ans deux cens quatre-vingts ou trois cens navires pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre; mais ce sont les plus riches, parce qu'ils sont chargés de Castor & de fourrures. Comment est-ce que la colonie se procure ces pelleteries? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la nouvelle Amsterdam dans une position favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens, d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique septentrionale. Les sauvages voisins de la ville en fournissoient peu, n'en offroient que de médiocres. Il falloit pousser au nord, pour en avoir une plus grande quantité & de meilleures. On forma le projet d'un établissement sur les bords du fleuve Hudson à cent cinquante milles de la capitale; & les circonstances se trouverent favorables pour obtenir le consentement des Iroquois de qui dépendoit le territoire sur lequel on avoit jetté

les yeux. Cette brave nation se trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre avec les François arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes semblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albani. Jamais il n'y eut d'hostilité, jamais de démêlé entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fusils que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer sans concurrence la chasse entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faisoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conserverent l'union avec les sauvages; mais ils ne songerent sérieusement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorsque la révocation de l'édit de Nantes eut fait passer chez eux en 1785, l'art de fabriquer les chapeaux de Castor. Leurs efforts même furent long-tems impuissans. Deux obstacles s'opposoient principalement à leurs progrès. Les François tiroient d'Albani même des couvertures, de grosses étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes même & des munitions qu'ils vendoient aux sauvages, avec d'autant plus d'avantage qu'ils avoient acheté ces marchandises à un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs les nations Américaines, qui étoient séparées de la nouvelle York par le pays des Iroquois où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet qui gouvernoit la colonie Angloise en 1720 fut le premier qui connut le mal ou qui osa l'attaquer dans sa source. Il fit défendre par l'assemblée générale toute communication entre Albani & le Canada; il amena les Iroquois à consentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ses frais le comptoir d'Oswego sur le lac Ontario, dans un endroit où passoient la plupart des nations en allant à Montreal. Après ces deux opérations, le Castor & les autres fourrures furent à peu près partagés entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que grossir

la part de la nouvelle York, mieux située pour le commerce que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie Angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du nouveau Jersey qui fut autrefois attaché à la nouvelle Belge, sous le nom de nouvelle Suede.

Les Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit au bout de seize ans à se donner eux-mêmes aux Hollandois qui réunirent cette acquisition à la nouvelle Belge. Le duc d'York l'en détacha quand il reçut l'investiture de ces deux provinces ; & partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du nouveau Jersey.

Carteret & Berkeley qui possédoient, le premier la partie de l'est, & le second la partie de l'ouest, n'avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation leur en acheterent à vil prix de grandes portions qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ses sous-divisions, la colonie resta partagée en deux provinces séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûterent de cette espece de souveraineté qui ne convenoit guere à des sujets. Ils remirent en 1702 leur chartre à la couronne. Depuis cette époque les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui comme la plupart des autres colonies Angloises est dirigée par un gouverneur, un conseil, une assemblée générale.

Le nouveau Jersey, situé entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude septentrionale, a pour limites, la nouvelle York, à l'est, & la Pensilvanie à l'ouest ; à nord des terres inconnues ; au sud est l'océan qui baigne ses côtes dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution on ne voyoit dans un pays si vaste que seize mille habitans. C'étoient les descendans des Suédois, des Hollandois ses pre-

miers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de presbytériens Ecossois s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté, sembloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la prospérité ; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau monde, préférant la Pensilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment, le nouveau Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte pas plus de quarante mille blancs réunis dans quelques bourgades ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province, ne lui permettant pas dans les commencemens d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, & plus encore à la nouvelle York, où elles arrivoient par des rivieres d'une navigation facile. C'est la route que prennent encore la plupart de ses productions. Les deux villes lui donnent en échange quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier besoin ; & se voit obligée à fabriquer elle-même, la plus grande partie de ses vêtemens.

Aussi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle est réduite au papier monnoie qui n'en est que le signe précaire. La masse de ses billets ne monte qu'à soixante mille livres sterlings. Comme ils ont un cours égal dans la Pensilvanie & dans la nouvelle York qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre, ils ont une prime de faveur sur les billets de ces deux colonies, en servant à tous les paiemens que celles-ci font entr'elles.

Mais un si léger avantage ne donnera jamais de l'importance au nouveau Jersey. C'est de son sein, c'est du défrichement de ses déserts immenses qu'il doit tirer sa vigueur & sa prospérité. Il ne se relevera point de sa langueur, tant qu'il aura besoin d'agens

intermédiaires. La colonie en est persuadée ; & toute son ambition se borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déja fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751 elle expédia de ses propres fonds trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les îles méridionales de l'Amérique. Ces vaisseaux portoient cent soixante-huit mille quintaux de biscuit, six mille quatre cens ving-quatre barils de farine, dix-sept mille neuf cens quarante-un boisseaux de bled, trois cens quatorze barils de bœufs & de porcs salés, quatorze cens quintaux de chanvre ; une assez grande quantité de jambons, de beurre, de biere, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On présume que ces expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richesse doit inspirer de l'émulation, de l'industrie, des espérances, des projets, des entreprises à une colonie qui jusqu'à présent n'a pu soutenir dans le commerce le rang & le rôle où l'appelloit sa situation. S'il est des états pauvres & foibles qui tirent leur subsistance & leur soutien du voisinage des états riches & brillans ; il en est bien plus encore qui sont écrasés, affoiblis par ce même voisinage. Tel a peut-être été le sort du nouveau Jersey. C'est ce qu'on va voir dans l'histoire de la Pensilvanie qui serrant de trop près cette colonie, l'a jusqu'ici, tantôt étouffée de son ombre, tantôt offusquée de son éclat.

Fin du dix-septieme Livre.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-HUITIEME.

LE luthéraniſme qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit de la réforme, avoit mis les eſprits dans une fermentation extraordinaire, lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rebellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il

étoit inutile & ridicule d'administrer le batême aux enfans, ainsi qu'on le pensoit dans la primitive église; mais ils n'avoient pas encore une seule fois mis en pratique, ce seul article de croyance qui servoit de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition suspendoit chez eux les soins qu'ils devoient aux dogmes schismatiques sur lesquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tirannique de l'église & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du seigneur, s'inscrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gedeon, ils n'avoient pas d'autre devise, d'autre distinction dans leur origine.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptistes songerent à donner quelque fondement, & quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération par un signe visible qui l'unit & la cimentât. Ligués d'abord par inspiration pour former un corps d'armée, ils se liguerent en 1525 pour composer un corps de religion.

Dans ce symbole mêlé d'intolérance & de douceur, comme l'Eglise Anabaptiste est la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre Eglise.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fideles; mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté de biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers chrétiens est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fideles: un chrétien n'en a pas besoin, un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hazard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, *oui, oui; non, non.*

Le batême des enfans est une invention du diable & des papes. La validité du batême dépend du consentement volontaire des adultes qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans son origine le systême religieux & charitable des Anabaptistes fougueux & rebelles. Tel il est encore aujourd'hui parmi ses rigides observateurs. Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adopterent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage de la glebe, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui de serfs les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contr'eux toutes les autres sectes qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit le croire. Leur communion quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été partout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état, elle ne put former une Eglise autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & l'obscurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre, parmi les troubles de la guerre sanglante qui vit un roi traîné sur l'échafaud par ses propres sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Un tour d'esprit singulier qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique, & lui fit quitter son attelier. Pour se détacher entiérement des affections

de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophetes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays, où les délires de la religion tournoient toutes les têtes, embrasoient tous les cœurs. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les esprits sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement, fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes, les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie imposerent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils évitoient jusqu'à ces usages de civilité, qui tirent leur origine de la crainte. Ils n'accordoient à personne aucun titre de distinction & d'honneur. L'*excellence* & l'*éminence*, ne convenoient pas, disoient-ils, à des vers de terre. Le nom d'*ami* ne devoit se refuser à personne entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur extorquer aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'austérité de leur morale, ennoblissoit la singularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroissoit un crime; si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité; si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker ? il présentoit l'autre joue : lui demandoit-on son justaucorps ? il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigoient pour leur salaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'Etre saint, pour de misérables débats entre des êtres vils & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour les vains dehors de la politesse dans la vie civile, se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient à leurs yeux que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche qu'une oisiveté nuisible; la cêne & le batême, que des imitations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'esprit saint une illumination, un caractere bien supérieurs au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel, se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces freres en Dieu, parloient en même tems; mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasioner des convulsions C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guerir à la longue. Mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivoit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espece. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori,

pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive, Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération; mais on éluda, ou l'on rejeta ses invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion où il n'avoit pu rien gagner avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Cet habile marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui quoiqu'entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appellé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre. Mais par une

prévoyance éclairée, il ne voulut en emener d'abord que deux mille.

Son arrivée au nouveau monde, fut signalée par un acte d'équité qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministere Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages ; mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la sanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états de la félicité des citoyens ; la propriété, la liberté. C'est ici qu'il faut se dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au nouveau monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphere où fume encore le sang de tous ses peuples policés ou sauvages.

Le vertueux légiſlateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit ſous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet être à ſa maniere, il n'admit point d'Egliſe dominante en Penſilvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple, point de préſence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de ſon nom, tranſmit à ſa famille le droit de nommer un gouverneur à ſa colonie; mais ne donna point à ce chef d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les propriétaires des terres qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs & pouvoient être élus. Les loix ſeroient faites à la pluralité des ſuffrages; mais il falloit les deux tiers des voix pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui ſeroient allés chercher la paix au delà des mers?

C'eſt ainſi que penſoit l'incomparable Penn. Il céda pour vingt livres ſterlings, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un denier Anglois par acre. Le légiſlateur aſſura pour l'avenir à tout homme qui deviendroit majeur cinquante acres, ſous l'unique redevance de deux ſchelings.

Pour aſſurer à jamais ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſedent; car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte, & la juſtice à la longue épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit con-

ſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit protéger. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévérement défendu à tous ceux qui devoient prêter leur miniſtere d'exiger & d'accepter aucun ſalaire pour leurs bons offices. De plus chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs qui devoient tâcher de concilier les différens à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procès, naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, allerent au devant de leur ſource, l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche contre les revers de fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Ces premieres inſtitutions devoient par elles-mêmes amener une excellente légiſlation. Celle-ci ſe montra ſinguliérement dans la proſpérité rapide & ſoutenue de la Penſilvanie. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'univers entier. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouvellerent les tems héroïques de l'antiquité que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, ſans maîtres & ſans prêtres. La Penſilvanie dément l'impoſture & la flatterie qui diſent impudemment dans les cours & dans les temples que l'homme a beſoin de dieux & de rois. Ce ſont des dieux cruels qui

ont besoin de rois qui leur ressemblent, pour se faire adorer. Ce sont des rois méchans qui ont besoin de dieux tyrans, pour se faire respecter. Mais l'homme juste, l'homme libre ne demande que ses égaux pour être heureux. Voyez régner la paix & le bonheur avec la justice & la liberté chez ce peuple de freres que la mer nous dérobe.

La Pensilvanie est gardée à l'est par l'océan; au nord par la nouvelle York & le nouveau Jersey; au sud par la Virginie & le Maryland; à l'ouest par des terres qu'occupent les sauvages; de tous côtés par des amis, & dans son sein par la vertu de ses habitans. Ses côtes fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt-milles. Sa profondeur qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fonds de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré; mais quelquefois assez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent de nord-ouest qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent de sud-ouest qui les rafraîchit; mais ce secours assez constant est acheté par des ouragans qui vont jusqu'à déraciner les plus gros arbres, jusqu'à renverser des forêts entieres; sur-tout dans le voisinage des côtes de la mer, où ce vent tient son empire, exerce ses ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne n'ont d'autre désagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'en eſt pas moins fertile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre griſâtre ſur un fonds pierreux; le plus ſouvent une terre graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux qui la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu à peu les terres qu'ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpece de grains, mais ſinguliérement de ſeigle & de mays qu'une heureuſe expérience découvrit propres au climat. On a pouſſé les défrichemens avec tant de vigueur & de ſuccès, que l'acre de terre qui dans l'origine avoit ſi peu de valeur, ſe vend aujourd'hui, même à une très-grande diſtance de la mer, douze livres ſterlings avec quatre ſchelings de cens, & qu'on l'afferme au moins vingt ſchelings dans le voiſinage de la capitale.

D'où naît cette étonnante proſpérité? De la liberté, de la tolérance qui ont attiré dans ce pays des Suedois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celles des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand qui dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable à cinquante milles de Philadelphie pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira dans ſa retraite pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent l'Euphrate, par alluſion aux Hébreux qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés en allées de promenade. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte de forêts, marquent ses limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le sommeil partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabat, si cher à tous les hommes oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent avec raison l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est pour eux un blasphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le bâtême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu de toutes les cruautés & les injustices dont tant d'autres dévots ont chargé son image.

Encore plus désintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni re-

rréfailles, ni plaintes de leur part: tant ils font par religion ce que les ftoïciens étoient par fageffe ou philofophie, infenfibles aux outrages.

Rien n'eft plus fimple que leur vêtement. En hiver une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemife groffiere, de larges culottes, & des fouliers épais. En été, c'eft le même habillement, fi ce n'eft que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes font vêtues comme les hommes.

On ne fe nourrit là que de végétaux; non que ce foit une loi, mais par une abftinence plus conforme à l'efprit du chriftianifme ennemi du fang. On couche fur des lits très-durs, avec un morceau de bois pour oreiller.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eft affigné. Le produit de tous les travaux eft mis en commun, pour fubvenir aux befoins de tous. Cette communauté d'induftrie a créé non feulement une culture, des manufactures, tous les arts néceffaires à la petite fociété; mais encore un fuperflu d'échanges proportionnés à fa population.

Quoique les deux fexes vivent féparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneffe & l'amour, fi voifins de la dévotion, invitent à cette fainte union des ames & des fens, quittent la ville & vont former un établiffement à la campagne, aux dépens du tréfor public, qu'ils groffiffent de leurs travaux, tandis que leurs enfans font élevés dans la métropole. Sans cette liberté fage & chrétienne, les Dumplers ne feroient que des moines, qui deviendroient avec le tems féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une faifon de ferveur; le véritable chriftianifme eft de tous les âges. Si l'on connoiffoit les douceurs de la piété, avec une ame tendre, on pourroit fouhaiter d'être dévot jufqu'à vingt ans, comme on peut defirer d'être belle femme jufqu'à vingt-cinq; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut sur-tout attribuer les accroissemens rapides de la colonie. Au commencement de 1755, elle comptoit déja deux cens quatre-vingt mille habitans. Mais dans ce nombre, qui depuis a fort augmenté, il se trouvoit trente mille noirs. La tyrannie de l'esclavage, cette horrible brêche faite au droit naturel, après avoir longtems révolté ces pieux colons, fut adoptée d'abord par les Anglicans & les Presbytériens, plus durs ou moins humains que les Quakers. Cependant l'esclavage des negres n'a pas corrompu leurs maîtres. Les mœurs sont encore pures, austeres même en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont en général bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres qu'en Europe, elles cessent aussi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconstance des saisons paroît l'affoiblir. Il n'y a point de ciel, où la température soit plus capricieuse; elle change par intervalles jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Ainsi l'abondance est constante, l'aisance universelle. Les deux sexes sont vêtus sans magnificence, mais avec propreté; l'un & l'autre à l'Angloise, si ce n'est que les hommes aiment la perruque au point que pas un seul ne garde ses cheveux. La nourriture ne le cede pas au vêtement. Les familles les moins

aisées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la biere, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance, n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont commodément entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus accueillante. Un voyageur peut s'arrêter partout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La multiplicité des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. Huit mille livres sterlings sont plus que suffisans pour remplir toutes les dépenses du gouvernement, dont la plus grande est employée à faire des présens aux sauvages. Ce sont des amis qu'on cultive pour la paix; non des alliés soudoyés pour la guerre.

Les Pensilvains tranquilles possesseurs, libres usufruitiers d'une terre qui leur rend pour l'ordinaire vingt & trente fois la semence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur espece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté dépend du choix des contractans: ils prennent le juge ou le prêtre plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leurs familles, ils s'évadent ensemble à cheval: le garçon monte en croupe derriere sa maîtresse, & dans cette situation, ils vont se présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'en-

gager ses enfans à ses créanciers ; punition bien capable, ce semble, d'attacher un pere tendre au soin de sa fortune. L'homme fait acquitte dans un an de service une dette de cinq livres sterlings. L'enfant au dessous de douze ans, est obligé de servir jusqu'à vingt-un an, pour six livres sterlings. C'est une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leur famille. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Ainsi chaque Paroisse de campagne se trouve avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des Eglises, les cérémonies de religion, ont peu d'effet & d'influence. On ne présente les enfans au batême que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Etre suprême par des vertus plus qu'avec des prieres. L'innocence & *l'inscience* gardent les mœurs plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit de la terre, avant d'y être renfermé pour jamais. Aussitôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue à cinquante milles d'alentour. Chaque maison envoie une personne au moins, pour honorer le convoi funebre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est à peu près complette, si la personne morte est un homme marié, quatre hommes se chargent de sa biere ; si c'est un garçon, quatre filles la prennent ; & si c'est une fille quatre garçons portent son corps au tombeau dans le cimetiere de sa secte, ou si le cimetiere est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cor-

tege eſt formé de quatre ou cinq cens perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les a raſſemblés. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état, à leur fortune. Le cercueil des gens opulens ou conſidérables, eſt toujours conſtruit de bois de noyer, enduit d'un beau vernis brun, & décoré de quatre anſes de cuivre où l'art & le travail ne ſont pas ſans recherche. On remarque en général que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés au ſoin de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes; parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur île.

Mais où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation? Comment pourvoit-elle aux moyens d'y fournir abondamment? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce

que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux îles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes, & Danoiſes du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la biere, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, ou d'autres colonies, ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal offrent un débouché avantageux aux grains & au bois de la Penſilvanie, qu'ils achetent avec des vins, & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures; & fournit du fil, des laines, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la clincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Mais comme elle vend plus de marchandiſes à ſa colonie qu'elle ne lui en achete; l'Angleterre eſt un gouffre où vont ſe perdre les métaux que les Penſilvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. Ce ſacrifice qui ne vaut pas moins de cent mille livres ſterlings par année, ne libere pas encore la colonie de toute dette envers la métropole. Auſſi reſte-t-il peu d'argent à la Penſilvanie, & ſa monnoie la plus courante n'eſt-elle que du papier timbré des armes du roi & du nom du gouverneur. Les billets ſont depuis trois pennis juſqu'à ſix livres. En 1755, leur ſomme totale ne s'élevoit qu'à la valeur de quatre vingt mille livres.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Penſilvanie à quinze mille tonneaux, & ſa marine à la moitié de ce port, parce que la plupart de ſes bâtimens font plus d'un voyage dans l'année Les regiſtres font foi qu'en 1749, il entra trois cens navires dans la colonie, & qu'il en ſortit deux cens quatre-vingt-onze. C'eſt Philadelphie ſa capi-

tale qui les reçoit, qui les expédie tous ou presque tous.

Cette ville célebre, dont le nom seul rappelle au sentiment, est située à cent vingt milles de la mer au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long entre les deux rivieres. Mais sa population n'a pu remplir encore un si grand espace. En renonçant aux rives du Schuylkill, on s'est contenté de bâtir sur les bords de la Delaware.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont la plupart cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés, il regne des trotoirs défendus par des poteaux qu'on a placés de distance en distance, pour garantir les gens de pied contre les chevaux & les voitures.

Les maisons, dont chacune a son jardin & son verger, sont communément à deux étages, construites de brique, ou d'une pierre facile à travailler, & prompte à se durcir au grand air. Les murs ont peu d'épaisseur, parce qu'ils ne portent qu'une couverture de cedre blanc, bois léger qui dure au moins cinquante ans, & ne se pourrit guere. Depuis qu'on a découvert des carrieres d'ardoise, les murailles ont pris une solidité proportionnée à la pesanteur de ces nouveaux toits. Les bâtimens aujourd'hui plus décorés que les anciens, doivent leur principal ornement à des marbres mous de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées, des jambages de portes, des pavés pour les appartemens ; & tous ces meubles sont l'objet d'un commerce avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent, ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni

moins heureux, ni moins charitables, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel de ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est là que les législateurs de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. Tout y est soumis à l'autorité de la nation, à la discussion de ses représentans.

A côté de l'hôtel de ville est une superbe bibliotheque, fondée en 1742 par les soins du savant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, Latins, François. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui ont contribué à la dépense de sa formation, en jouissent toute l'année avec une entiere liberté. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende, s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour en rendre l'usage pratique & plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Le college qui doit préparer l'esprit à toutes ces sciences, ne l'a jusqu'à présent initié qu'aux belles-lettres. On se propose d'y établir des maîtres pour les langues & les sciences. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie d'où les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le nouveau monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est ouverte à tous les secours de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cens pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par

le Schuilkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du nouveau monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention; & plusieurs sectes ne font pas batiser leurs enfans. Ce qu'on a de plus certain, c'est qu'en 1731 il s'y trouvoit douze mille deux cens quarante habitans. Ce nombre doit avoir augmenté d'un cinquieme au moins, si l'on en juge par l'accroissement que la colonie a pris depuis cette époque. Comme l'occupation de la plupart, est de vendre les productions de la province entiere & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit augmenter à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché jusqu'à présent tout au plus que la sixieme partie.

Philadelphie, de même que Newcastle & les autres villes de Pensilvanie, est entiérement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers, qui ont toujours conservé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils forment à peine le cinquieme de la population de la colonie. On ne sauroit assez chérir ces sectaires pour leur modestie, leur probite, leur amour du travail, leur bienfaisance. Mais ne peut-on pas accuser leur législation d'imprudence.

En établissant cette liberté civile qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, ce semble, établir la liberté politique qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité qui maintient l'ordre & la paix au dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du

premier tyran qui voudroit les subjuguer.

Mais d'un autre côté comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Si quelque chose distingue honorablement les disciples de Jesus des enfans de Mahomet, ce sont les armes que les premiers sembloient avoir abandonnées aux derniers. N'est-ce pas la persécution & le martyre qui peuplerent le christianisme dans sa naissance ? Eh bien! les Quakers se multiplieront sous les bourreaux, sous les conquérans. Avec la patience dans les fers & dans les tourmens, ils s'attacheront plus de prosélytes que les méchans n'en détruiront avec les supplices. Que feroient des François, des Espagnols, s'ils entroient dans la Pensilvanie, les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a ses bornes dans ses excès ; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime comme l'arbre sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir, ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensilvanie, vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion, pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné que la haine du

genre humain & l'exécration des ſiecles à venir?

C'eſt ſur cette perſpective & cette prévoyance que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Quant au préſent, ils n'ont rien à craindre derriere eux, depuis que les François ont perdu le Canada. Les établiſſemens Anglois couvrent ſuffiſamment les flancs de la colonie. Du reſte, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus longtems, ou que du moins ils conſervent mieux les enfans de chaque génération; ou que les agneaux y ſoient plus heureux, gardés par des bergers qui les défendent des loups pour les manger eux-mêmes; ni que la méfiance qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſede avec tant de crainte; ils vivent au jour préſent, ſans ſonger au lendemain. Peut-être ſe croient-ils gardés par les précautions même qui veillent dans les colonies dont ils ſont environnés. Une des barrieres, un des boulevards qui préſervent la Penſilvanie d'une invaſion maritime, où elle reſte expoſée, c'eſt la Virginie.

Ce nom qui déſignoit originairement tout le vaſte eſpace que les Anglois ſe propoſoient d'occuper dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale, eſt aujourd'hui d'une ſignification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonſcrit, au nord par le Maryland, au ſud par la Caroline, à l'oueſt par les Appalaches, à l'eſt par l'océan. Cette enceinte lui donne deux cens quarante milles de longueur, ſur deux cens de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux hazard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce qui ſortant d'un petit banc de ſable en entraînoit du talc qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiecle qui ne ſoupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'or, pour de l'argent cette pouſſiere mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complette que deux navires étant venus porter des ſecours, on les

renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce sot orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-neuve n'ayant des vivres que pour quinze jours au plus, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espece.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé qui malgré les préjugés de son tems, où l'éclat des métaux attiroit seul au nouveau monde, malgré les pertes & les dépenses qu'avoient coûté les étabissemens qu'on y avoit commencés, prévoyoit tout ce que deviendroit ce germe, quand l'avenir l'auroit développé. Son désintéressement égaloit ses lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant; il les consola dans leurs peines; il leur en fit espérer la fin prochaine; & joignant à la tendresse d'un pere toute la fermeté du magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante, le dépérissement de sa santé l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privileges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. La Virginie entra dès-lors sous la direction immédiate du gouvernement qui ne se réserva qu'une

rente fonciere de deux schelings pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hazard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres, ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la société, fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtimens qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie, une foule de gens actifs & courageux qui vinrent y chercher avec la fortune, ce qui la donne ou la remplace, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution Angloise virent encore augmenter ce concours d'une foule de monarchistes qui allerent attendre auprès de Berkeley Gouverneur de la colonie & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Berkeley ne cessa pas de les protéger, même quand la fortune eut écrasé ce monarque sous sa roue; mais quelques habitans séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du moins parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaines. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il le fût en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. La cour ne

tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités des prérogatives exorbitantes qui absorberent les terres d'un grand nombre de colons obscurs. A cette vexation se joignit celle du parlement qui mit des droits énormes sur tout ce que la Virginie fournissoit à la métropole, sur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la colonie. Pour comble de calamité, les sauvages qu'on n'avoit jamais eu la sagesse de ménager, renouvellerent leurs incursions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkeley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux, ni assez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournerent vers Bacon, jeune officier vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une phisionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévere, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontens désunis par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rebellion n'eut aucune suite fâcheuse. La clémence assura la soumission; & depuis cette singuliere crise, l'histoire de la Virginie s'est réduite à la culture de ses plantations.

Ce grand établissement fut régi dans son origine par les préposés de la compagnie, qui s'en étoit comme emparée dès le berceau. La plupart des métropoles ont confié les colonies naissantes à des compagnies, comme les gens riches livrent leurs enfans à des nourrices. Mais au lieu de leur donner leur

lait, ces meres d'emprunt suçoient le sang de leurs nourrissons. On voyoit ces infortunés dessécher & dépérir dans des mains avides & mercenaires qui les auroient entiérement étouffés, si on ne se fût hâté de les leur arracher. La Virginie eut le bonheur d'être sevrée à tems pour sa mere patrie : c'est ainsi que les colons Anglois appellent leur métropole. Celle-ci commença par établir pour l'éducation de sa nouvelle fille un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut composé d'un chef, d'un conseil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conseil & les représentans du peuple, s'assembloient comme en Ecosse dans la même chambre. En 1689, ils se séparerent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre ; & cet usage s'est perpétué.

Le gouverneur toujours nommé par la cour & pour un tems illimité, dispose seul des troupes régulieres, des milices, & de tous les postes militaires. Seul, il a le droit de rejeter ou de confirmer les loix de l'assemblée générale. De concert avec le conseil, auquel il laisse d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette espece de parlement ; il choisit tous les officiers de justice, tous les commissaires de finance ; il aliene les terres libres d'une maniere conforme aux usages établis ; il administre le trésor public. Tant de prérogatives qui menent à tant d'usurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'est dans les colonies plus septentrionales ; elles ouvrent trop souvent la porte à l'oppression.

Le conseil est composé de douze membres créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins de neuf dans le pays, le gouverneur choisit entre les principaux habitans de quoi remplir le nombre. Les conseillers doivent l'aider à gouverner, & l'empêcher d'usurper. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejeter tous les actes de la chambre basse. Les gages du corps entier se réduisent à trois cens cinquante livres sterlings.

On divise la Virginie en vingt-cinq cantons ou

comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James, ont chacun le droit d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il possede un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'aient pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'assemblée générale, elle se tient assez réguliérement tous les ans ou tous les deux ans. Rarement elle est différée jusqu'à trois. On s'assure l'avantage de s'assembler aussi fréquemment, en n'accordant des subsides que pour un tems fort court. Tous les actes passés dans les deux chambres sont envoyés au souverain, pour être revêtus de son autorité. Cependant jusqu'à ce qu'il les ait rejetés, ils ont force de loi lorsqu'ils ont été approuvés par le gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie sortent de plusieurs sources, & vont aboutir à différentes destinations. La taxe de deux schelings qu'on exige du colon par quintal de tabac; de quinze sols par tonneau que chaque navire plein ou vuide paie au retour d'un voyage; de dix sols par tête que tous les passagers libres ou esclaves doivent en arrivant dans la province; les amendes & les confiscations établies par divers actes; le droit d'aubaine sur les terres, sur les biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime héritier: tous ces droits dont le produit annuel est de plus de trois mille livres sterlings, doivent être employés aux dépenses ordinaires de la colonie, sur l'ordre du conseil & du gouverneur. L'assemblée générale n'a sur cet objet que le droit de vérifier les comptes.

Elle s'est réservé la disposition absolue des fonds destinés aux occasions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée sur les liqueurs fortes, d'un droit de vingt schelings pour chaque esclave & de quinze pour chaque domestique non Anglois qui arrivent dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier; mais en général il est considérable, & l'emploi en a été ordinairement assez judicieux.

Indépendamment de ces impositions qui se perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature. C'est une espece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches sont seules déchargées. La premiere de ces capitations est ordonnée par l'assemblée générale pour subvenir à ses dépenses, à la solde de la milice lorsqu'elle est sur pied, à d'autres besoins publics. La seconde qu'on nomme provinciale est imposée par les juges de paix dans chaque comté pour ses besoins particuliers. Enfin celle qu'on appelle paroissiale est réglée par les chefs des communautés pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de toutes les causes, & les jugeoit en peu de jours avec droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un si bon esprit ne se soutint pas. En 1692 on adopta tous les statuts, toutes les formalités de la métropole ; & les ruses de la chicane se glisserent en même tems dans la colonie. Chaque comté maintenant a son tribunal, composé d'un scheriff, de ses officiers subalternes & des jurés. De cette cour les affaires sont portées au conseil où préside le gouverneur, & qui juge en dernier ressort jusqu'à la concurrence de trois cens livres sterlings. Dès qu'il s'agit d'une plus forte somme, on peut recourir au prince. En matiere criminelle, le conseil prononce sans appel ; non que la vie des citoyens ne soit plus précieuse que leur fortune, mais parce que l'application des loix est bien plus simple & plus facile dans les procès criminels que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut d'ailleurs faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahison d'état. Même dans ces deux cas, il a le droit de suspendre l'exécution de la sentence, jusqu'à ce que le monarque ait prononcé.

Quand à la religion, les habitans de la Virginie

nie professerent d'abord celle de l'église anglicane. L'assemblée générale porta même en 1642 un décret qui excluoit indistinctement de la province ceux qui ne seroient pas de cette communion. La nécessité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi plus hiérarchique encore que religieuse. Une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, n'eut que de foibles suites. La colonie ne s'accrut que de cinq églises non conformistes, dont l'une fut des presbytériens, trois de Quakers, & une de réfugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroisses. Chaque paroisse choisit son pasteur, qui ne peut cependant prendre possession de sa place qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur ministre des terres convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour salaire seize mille livres pesant de tabac. Partout on lui paie cinq schelings ou cinquante livres de tabac pour chaque mariage; quarante schelings ou quatre cens livres de tabac pour les oraisons funebres dont il doit honorer la sépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des pasteurs ou ministres ne sont point contens de leur état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un sexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur situation avec des compagnes. Ils donnerent d'abord cent livres sterlings, par chaque jeune personne qu'on leur amenoit, sans autre dot qu'un certificat de sagesse & de vertu. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité du climat, sur la fertilité du terroir; des familles entieres, même d'une condition honorable, passerent dans la Virginie. Avec le tems, elles se multiplierent au point qu'en 1703 on comptoit soixante-six mille six cens six blancs. Si cette population n'est augmentée depuis que d'un sixieme, il faut en chercher la cause dans une émigration assez considérable, occasionée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces esclaves furent portés en Vir-

ginie par un bâtiment Hollandois en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'est que depuis le commencement du siecle, que le commerce inhumain a pris une malheureuse activité. On voit aujourd'hui dans la colonie, cent dix mille negres qui par une double perte pour l'espece humaine épuisent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a, ni places, ni troupes régulieres. Ces moyens de défense sont inutiles à une province qui, par son organisation, par le genre de ses cultures, est suffisamment préservée de toute invasion étrangere ; & depuis long-tems rassurée contre les incursions, par la foiblesse des sauvages errans dans ce vaste continent. Sa milice, composée de tous les hommes libres qui ont plus de seize ans & moins de soixante, suffit pour contenir les esclaves. Chaque comté rassemble ses troupes une fois l'an, pour les passer en revue, & doit exerçer à trois ou quatre reprises les compagnies séparées. Dès qu'on donne l'alarme dans un district, il fait marcher ses forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la solde est payée ; si ce n'est qu'une vaine terreur, ce sont des pas perdus. Telle est l'administration de la Virginie : telle est à peu près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché par des raisons qu'il faut expliquer.

Charles premier, loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l'espérance d'être tolérés par ce prince leur avoit inspiré pour ses intérêts, Mais quand l'accusation de favoriser le papisme, eut aliéné les esprits contre ce roi foible qui ne visoit guere qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix où le schisme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminerent le Lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive, intolérante elle-même,

il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui est située entre la riviere de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus de la cour, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les établissemens naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages voisins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ses heureux membres unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les sages conseils de leur chef, se livrerent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuse à toutes les sectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans sa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits & des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses possessions par Charles II; mais pour se les voir contester encore. Quoique au dessus de toute accusation de malversation; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir

attaquer sa chartre sous le regne arbitraire de Jacques ; & d'avoir un procès en regle pour la jurisdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit peuplée avec des frais énormes. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître, ni ses amis, ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter à Baltimore une seconde fois ce que les rois son pere & son frere lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une maniere digne de son caractere politique une contestation élevée avant son élévation. Il voulut que les Baltimores fussent dépouillés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maison plus indifférente sur les préjugés de religion, est entrée dans le sein de l'église anglicane, elle a été réintégrée dans tous ses droits sur le Maryland.

Cette province est maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitans quarante mille blancs & soixante mille noirs. Elle est administrée par un chef & un conseil que nomme le seigneur propriétaire, & par deux députés élus dans chaque district. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative sur toutes les loix que propose l'assemblée, c'est-à-dire le droit de les rejeter.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun sembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces deux établissemens. Placés entre la Pensilvanie & la Caroline, ils occupent le grand espace qui s'étend depuis la mer jusqu'aux monts Appalaches. L'air qui est humide sur les côtes, devient pur, léger & subtil, à mesure qu'on approche des montagnes. Le printems, l'automne sont de la plus heureuse température ; l'hiver a des jours d'un froid très-vif, l'été des jours d'une chaleur assommante. Mais ces excès durent rarement une semaine entiere. Ce qu'il y a de moins supportable dans ce

climat, c'eſt une exceſſive quantité d'inſectes dégoûtans.

Les animaux domeſtiques s'y multiplient prodigieuſement. Les fruits, les arbres; tous les végétaux y réuſſiſſent à ſouhait. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le ſol gras & fertile dans les lieux bas, eſt toujours bon, même loin des rivieres, quoiqu'il devienne ſabloneux : moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais aſſez uni juſqu'au voiſinage des montagnes.

C'eſt de ces réſervoirs que tombe un nombre incroyable de rivieres, dont la plupart ne ſont ſéparées que par un intervalle de cinq ou ſix milles. Outre la fécondité que ces eaux diſtribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivieres ſont navigables à un très-grand éloignement de la mer pour tous les vaiſſeaux marchands, quelques-unes pour tous les vaiſſeaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cens milles; la James, l'Yorck, la Rapphannock plus de quatre-vingts milles; les autres à une diſtance qui varie ſelon que leurs cataractes, impoſſibles à remonter, ſe trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature ſeule, aboutiſſent à la baie de Cheſapeak qui conſerve environ ſept ou neuf braſſes d'eau, tant à ſon entrée que dans toute ſon étendue, prolongée juſqu'à deux cens milles dans les terres, ſur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique ſemée de petites îles la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'univers y pourroit ancrer avec la plus profonde ſûreté.

Un ſi rare avantage devoit empêcher qu'il ne ſe formât de grandes peuplades, ou des villes conſidérables dans les deux colonies. Auſſi les habitans, certains de voir les navigateurs venir juſqu'à leur porte, & de pouvoir charger leurs denrées ſans

ſortir de leurs plantations, ſe ſont diſperſés & fixés ſur les bords de toutes les rivieres. Ils trouvoient dans cette ſituation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aiſance que le trafic apporte dans les villes; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrain ſans limites, avec les ſecours que le commerce préſente à la fructification des terres. Mais la métropole ſouffroit doublement de cette diſperſion; ſoit parce que ces mariniers obligés d'aller former leurs cargaiſons dans des habitations éparſes, reſtoient trop long-tems abſens; ſoit parce que ſes vaiſſeaux étoient expoſés à la piquure de vers dangereux qui dans les mois de juin & de juillet infeſtent toutes les rivieres de cette région éloignée. La cour de Londres a ſucceſſivement employé tous les moyens d'engager les colons à former des entrepôts, pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voix d'inſinuation. Enfin il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir à l'entrée de toutes les rivieres des forts dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué faute de fonds, il eſt vraiſemblable que les habitans ſe ſeroient inſenſiblement raſſemblés autour de ces citadelles; mais on peut douter ſi c'eût été un avantage de réunir ainſi la population, & ſi l'on auroit augmenté le commerce ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en ſoit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui méritent le nom de ville. Celles même qui ſont le ſiege du gouvernement, n'offrent rien d'impoſant. Villiamsbourg que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie; Annapolis devenue la capitale du Maryland après Sainte-Marie, ne ſurpaſſent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choſes humaines un mal eſt à côté d'un bien, il eſt arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne ſe formât un ouvrier,

un artiste dans les deux provinces. Avec tous les matériaux nécessaires pour fournir à plusieurs de leurs commodités, à la plupart de leurs besoins, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la clincaillerie, jusques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuisement où ces extractions nombreuses & générales réduisoient les habitans, s'est jointe une émulation de luxe que leur vanité se piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois attiré dans leurs plantations par l'intérêt de son commerce. Aussi dès le premier revers, se sont-ils trouvés surchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour se libérer ; ou pour garder leurs possessions, de les obérer par un intérêt usuraire de huit ou neuf pour cent.

Il est difficile que les deux provinces sortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'éleve pas au dessus de mille tonneaux. Tout ce qu'elles envoient aux Antilles en bled, en bestiaux, en planches ; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas quarante mille livres sterlings. C'est dans le tabac qu'elles peuvent trouver l'unique ressource qui leur reste.

Le tabac est une plante, âcre, caustique, & même venimeuse que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en usage. Tout le monde sait qu'on la mâche ou qu'on la fume en feuilles, & sur-tout qu'on la respire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Espagnols trouverent le tabac dans l'Yucatan, grande péninsule qui forme le golfe du Mexique. On le transporta de la Terre-ferme dans les îles voisines. Bientôt l'usage de cette plante devint un sujet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont avec le tems prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou

moirs de ſuccès en Aſie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige eſt droite, vélue, gluante, & ſes feuilles ſont épaiſſes, molaſſes, d'un verd pâle, plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient extrêmement à ce végétal avide de ſuc.

On ſeme les graines du tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement dans un tems humide, & on les porte avec précaution ſur un ſol bien préparé où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle, l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tous ces ſoins d'un ſeul homme bien laborieux; & elles doivent rendre mille livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure; elles courbent la tête, mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain ils ſont dépoſés dans des magaſins conſtruits de telle maniere que l'air puiſſe y entrer librement de toutes les parts. Ils y reſtent

séparément suspendus tout le tems nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles qui sont mises dans des barils ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, sont étrangeres à sa culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac; il n'en est point où il ait autant prospéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois, ils en pousserent les récoltes au dessus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation dans le Maryland. Mais avec le tems la passion pour le tabac devint si générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs blancs & noirs. Actuellement on recueille à peu de chose près la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus parfumé, plus cher trouve sa consommation en Angleterre & au midi de l'Europe. Celui du Maryland convient davantage au nord, par le bon marché par sa grossiéreté même plus analogue à des organes moins déliés.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique septentrionale que dans les autres, ce sont les vaisseaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire est communément trois, quatre & jusqu'à six mois à former sa cargaison. Cette lenteur vient de plusieurs causes toutes très-sensibles. Premiérement les tabacs ne sont pas emmagasinés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En second lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier; & ceux qui le pourroient préferent de diviser leurs risques en plusieurs bâtimens. Enfin le prix du fret étant fixe, soit que les productions se trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs eux-mêmes viennent les solliciter de tout

arranger pour l'exportation. Ces différentes raisons sont qu'on n'emploie à cette navigation que des bâtimens d'un port médiocre. Plus ils seroient grands, plus ils prolongeroient leur séjour en Amérique.

La Virginie paie toujours quarante schelings de fret par barrique de tabac. Le Maryland n'en paie que trente-cinq, à raison d'une moindre valeur dans sa marchandise, & de moins de lenteur dans ses chargemens. L'armateur Anglois y perd également comme navigateur; mais il y gagne en qualité de commissionnaire. Constamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui se font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commission le dédommage avec usure de ses pertes & de ses peines.

Cette navigation occupe deux cens cinquante navires qui forment ensemble trente mille tonneaux. Ils tirent des deux colonies cent mille barriques de tabac qui, à raison de huit cens livres l'une dans l'autre, donnent quatre-vingts millions de livres pesant. La partie de cette production qui croît entre les rivieres Yorck & la James & dans quelques autres heureux cantons, se vend fort cher; mais prise dans sa totalité, elle ne coûte rendue en Angleterre que deux deniers & un quart la livre. Quatre vingts millions pesant à deux deniers & un quart donnent la somme de 750000 livres sterlings.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de son industrie pour cette somme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquiemes du tabac qu'elle a reçu. Cette seule branche de commerce doit former une augmentation d 450000 livres sterlings dans son numéraire, sans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commission.

Le fisc tire un plus grand parti encore de cette culture que les citoyens. Chaque livre de tabac paie à son entrée dans le royaume six deniers un tiers. Quatre vingts millions pesant de tabac à six deniers un tiers devoient donner à l'état 2, 111, 111 livres sterlings. Mais comme il restitue les droits pour tout

ce qui est réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquiemes, le revenu public ne doit être grossi que de 844, 414 livres sterlings neuf schelings. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette somme d'un tiers, à cause des remises qu'on accorde au négociant qui paie comptant ce qu'il est autorisé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois, & parce qu'il se fait habituellement une fraude immense dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 281481 livres neuf schelings, huit sols sterlings; par conséquent il ne reste pour le gouvernement que 562962 livres 19 schelings 4 sols sterlings. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland sont beaucoup plus utiles à la Grande Bretagne que ses autres colonies septentrionales, plus même que la Caroline.

Cette contrée qui s'étend trois cens milles sur les côtes, & qui a deux cens milles de profondeur jusqu'aux Appalaches, fut découverte par les Espagnols peu après leurs prémieres expéditions dans le nouveau monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice; ils la mépriserent. L'amiral de Coligny plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François qui ne demandoient au ciel qu'une terre où l'on pût adresser à Dieu des prieres qu'on entendît soi-même; mais le fanatisme qui les poursuivoit, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du seizieme siecle: un caprice inexplicable voulut qu'ils abandonnassent ce sol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins agréable.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albemarde, Craven, Ashlez, & les chevaliers Carteret, Berkley & Colliton, obtinrent en 1563 de Charles II la propriété de ce beau pays. Le systême législatif de ce nouvel établissement, fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe ami des hommes, de la modération & de la justice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'op-

poser au fanatisme qui les divise, que par une tolérance indéfinie de religion ; mais n'osant sapper ouvertement les préjugés de son tems, également cimentés par les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique, n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe ; ce seroit donc manquer à la bonne foi que de les persécuter, après les avoir reçus. Les Juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejetés, pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser. C'est ainsi que raisonnoit Locke, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'il n'étoit pas encore permis de discuter. On peut douter que les philosophes qui, à son exemple, ont cherché la tolérance dans l'évangile, aient cru l'y trouver. Elle est en général opposée à l'esprit de prosélytisme qui domine dans tous les codes religieux. Le christianisme n'est pas moins intolérant que les autres sectes, quoique son fondateur ait prêché la paix, de parole & d'exemple ; quoiqu'on puisse déduire la tolérance de plusieurs textes de l'évangile, des réponses que fit Jesus à ses juges dans son interrogatoire, du silence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement, ce que c'étoit que la vérité, quoiqu'enfin sa conduite & sa vie semblent enseigner aux hommes à supporter à l'envi leurs défauts, & par conséquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui panchent vers la bienveillance, vers la tolérance universelle, sont trop souvent démenties, lorsqu'il s'agit de sa doctrine particuliere, de la préférence exclusive qu'elle exige, de la division intestine qu'elle met entre ses sectateurs & les païens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix, vient porter le

glaive, rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter, déclare son ennemi quiconque n'est pas pour lui, donne enfin à tous ceux qui embrasseront ou prêcheront son évangile, le droit ou le prétexte de persécuter ceux qui ne s'y soumettront pas. C'est donc une illusion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l'indifférence pour les autres codes. En matiere de religion, les hommes ne savent point aimer hans haïr, & peut-être savent-ils plus ce qu'ils haïssent que ce qu'ils aiment; témoin ce nombre infini de persécutions & de guerres que la religion a toujours suscitées; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir sur l'harmonie, le bonheur & la stabilité des sociétés.

Cependant un peuple harassé des troubles & des malheurs qu'elle avoit enfantés dans l'Europe, voulut bien se prêter aux raisons de Locke. On admit la tolérance sans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique restriction dont on enveloppa ce principe conservateur, fut que toute personne au dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, fit inscrire son nom dans le registre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas aussi favorisée par le philosophe Anglois. Soit que ceux qui l'avoient choisi pour rédiger un plan de législation l'eussent gêné dans ses vues, comme le sera tout écrivain qui prêtera sa plume aux grands ou aux ministres; soit que plus métaphysicien que politique, Locke n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & Leibnitz, cet homme qui ferma la porte à tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la législation. Il étoit réservé à Montesquieu d'éclairer à jamais les hommes d'état, & de faire un ouvrage digne de servir de texte à une tête couronnée qui veut civiliser un peuple barbare, & fonder un grand empire sur la base éternelle des loix. Osons le publier à l'honneur de la philosophie & du trône. L'instruction que l'impératrice de Russie vient de donner aux sénateurs qu'elle a

chargés de composer un code législatif, est prise mot à mot dans *l'esprit des loix*, dans ce livre dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoise, quand le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple, cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non seulement tous les droits d'un monarque; mais toute la puissance législative.

On accordoit à la cour formée de ces membres souverains, à cette cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la noblesse, mais sous des titres nouveaux & singuliers. On devoit donc créer dans chaque comté deux caciques, dont chacun posséderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un Landgrave qui seul en auroit quatre-vingts mille. Les hommes revêtus de ces honneurs devoient composer la chambre haute. Leurs possessions devenoient inaliénables; faute éternelle contre la saine politique. On ne leur laissoit que le droit d'en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre basse fut composée des députés des comtés & des villes. Le nombre de ces représentans devoit augmenter, à mesure que la colonie se peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer qu'un sol par acre, & pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitans, esclaves ou libres, seroient obligés de prendre les armes au premier ordre de la cour Palatine.

Le vice d'une constitution où les pouvoirs étoient si mal partagés ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs propriétaires imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Du choc de

ces intérêts opposés, naissoit une agitation inévitable qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entiere étoit livrée aux querelles, aux dissentions, aux tumultes qui la déchiroient, & ne faisoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de sa situation.

Ce n'étoit pas assez de maux; & leur remede devoit naître de leur excès. Granville, qui seul comme doyen des propriétaires tenoit en 1705 les rênes du pouvoir exclusif voulut asservir au rit de l'église anglicane tous les non-conformistes qui faisoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique désavoué & réprouvé par la métropole aigrit heureusement les esprits. Durant le cours des suites & & des progrès de cette animosité, la province fut attaquée en 1720 par différentes hordes des sauvages, qu'un enchaînement d'insultes & d'injustices atroces avoit poussées au désespoir. Ces malheureux Indiens battus partout furent partout exterminés. Mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chûte des oppresseurs de la colonie. Ces tyrans ayant refusé de contribuer aux frais d'une expédition dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret qui conserva le huitieme de leur territoire, dépouillés en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore su qu'abuser. On leur accorda cependant vingt-quatre mille livres sterlings de dédommagement. La couronne reprit le timon du gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut associée à la même constitution que les autres. Pour rendre même l'administration plus aisée, on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline méridionale, & de Caroline septentrionale. C'est de cette heureuse époque qu'il faut dater la prospérité de cette grande province. L'œil se plaît à la contempler; le cœur aime à s'y reposer.

Le nouveau monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux saisons

de l'année qui pour l'ordinaire ne sont que tempérer les excès des deux autres, y sont délicieuses. On y souffre très-peu des chaleurs de l'été; on n'y sent les froids de l'hiver que le matin & le soir. Les brouillards, assez communs sur une longue côte, se dissipent avant le milieu du jour. Mais aussi l'on y est exposé, comme dans presque toute l'Amérique, à des changemens de tems, vifs & subits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture un régime dont l'Europe n'a pas besoin. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent septentrional, c'est d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vaste plaine, triste, uniforme & monotone s'étend des bords de la mer à quatre-vingts ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à s'élever présente un aspect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet espace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immense forêt; qui s'avançoit jusqu'aux monts Appalaches. C'étoient de grands arbres jetés au gré de la nature, sans symmétrie & sans dessein, à des intervalles inégaux qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Aussi pouvoit-on y défricher plus de terrain en une semaine, qu'on n'en défriche en plusieurs mois dans nos contrées. Avec cet avantage pour la culture, on avoit encore celui de voir mourir en très-peu de tems les racines des arbres qu'on avoit abattus: preuve que le pays étoit sablonneux & maigre, ou que les bois y tiroient leur seve & leur vie plutôt de l'air & du ciel que de la terre.

Le sol de la Caroline est fort peu ressemblant à lui-même. Sur les bords de la mer à l'embouchure des rivieres qui s'y jettent, il est couvert de marais inutiles & mal-sains, ou composé d'une terre pâle, légere, sablonneuse qui ne produit rien. On le trouve, ici d'une extrême stérilité, là d'une fécondité excessive entre les innombrables sources qui traversent le pays. A mesure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un sable blanc

qui n'offre que des pins ; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations disparoissent, lorsqu'on s'enfonce dans le pays ; & la terre se montre partout agréable & productive.

A ces fonds excellens pour la culture, la province joint des terrains très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y éleve des milliers de bêtes à corne qui le matin vont paître sans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le soir aux habitations. Les porcs s'engraissent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur espece. Mais le mouton y dégénere pour la chair & pour la toison. Aussi n'est-il pas si commun.

La colonie entiere n'avoit en 1723 que quatre mille blancs & trente-deux milles noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique ne s'élevoient pas au dessus de deux cens vingt mille livres sterlings. Elle a depuis ce tems acquis une prospérité où il n'est pas permis de méconnoître le droit sacré de la liberté.

Quoique la Caroline méridionale ait réussi à établir des échanges assez considérables avec les sauvages ; qu'elle ait reçu des réfugiés François une fabrique de toiles ; qu'elle même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ses soies à la toison de ses moutons, on peut assurer qu'elle a dû spécialement ses progrès au riz & à l'indigo.

C'est le hazard qui lui donna la premiere de ces productions. Un vaisseau qui revenoit des Indes orientales, échoua sur ses côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jeté par les flots sur la côte ; & s'y reproduisit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le sol sembloit inviter de lui-même. Elle languit long-tems, parce que les colons obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole qui les transportoit en Espagne & en Portugal, où s'en faisoit la consommation, vendoient leur riz à si vil prix, qu'à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis qu'il

leur fut permis par une administration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y est excessivement multipliée, & peut aller plus loin encore : mais il est douteux que ce soit toujours à l'avantage de la colonie. C'est la production la plus nuisible à la salubrité du climat. La terre qui donne du riz a constamment dévoré ses habitans, du moins dans le Milanez où les rizieres n'offrent que des paysans livides & hydropiques ; du moins en France, où elles ont été sagement prohibées. L'Egypte avoit sans doute ses précautions contre ce mauvais effet d'une culture d'ailleurs si nourrissante. La Chine doit avoir des préservatifs que l'art oppose à la nature dont les bienfaits sont quelquefois empoisonnés de maux. Peut-être aussi que sous la zone torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croitre au milieu des eaux, dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Mais si la Caroline doit un jour se ralentir sur cette culture, elle pourra s'en dédommager avec celle de l'indigo.

Cette plante originaire de l'Indostan, a réussi d'abord au Mexique, aux Antilles, mais plus tard dans la Caroline méridionale, & sur-tout moins heureusement. Ce germe de teintures, y est d'une qualité si inférieure, qu'à peine se vend-il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant ses cultivateurs ne désesperent pas de supplanter avec le tems les Espagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur sol, l'abondance & le bas prix des denrées comestibles, la facilité de se pourvoir d'ustensiles, & de multiplier les esclaves ; tout flatte leur présomption. Cet espoir encourageant s'est déja répandu chez les habitans de la Caroline septentrionale.

On sait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau monde ; puisque c'est sur ses côtes qu'est la baie de Roenoque que fit occuper Raleigh en 1585. Une

émigration totale, la laissa bientôt sans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voisins se couvroient de grands établissemens. D'où venoit cet abandon ? Peut-être des obstacles que cette belle région opposoit à la navigation marchande. Aucune des rivieres qui l'arrosent ne peut recevoir de navire au dessus de soixante-dix ou quatre vingts tonneaux. Ceux d'un plus grand port sont forcés de mouiller entre ce continent & quelques îles voisines. Les alleges qui servent à les charger & à les décharger, augmentent les frais & les embarras, soit des exportations, soit des importations.

Aussi ne vit-on d'abord dans la Caroline septentrionale que quelques misérables sans aveu, sans loix & sans projets. A mesure que les terres sont devenues plus rares dans les colonies voisines, les hommes qui n'avoient pas assez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont profité de ce nouvel asyle. L'ordre s'est établi avec la propriété ; & ce pays avec moins de richesses que la Caroline méridionale, s'est trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un sort errant dispersa sur ces rives sauvages, se bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois qu'ils livroient aux navigateurs de la nouvelle Angleterre. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisoit d'ouvrir dans le tronc de l'arbre, des sillons qui prolongés jusqu'au pied, aboutissoient à des vases disposés pour les recevoir. Vouloient-ils du goudron ? ils élevoient une plate-forme circulaire de terre glaise, où ils entassoient des piles de bois de pin. On mettoit le feu à ce bois, & la résine en découloit dans des barils placés au dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudieres de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jetoit en fusion. C'étoit peu que cette industrie pour la subsistance des habitans ; ils joignirent la culture du bled. Long-tems

ils s'étoient contentés du mays, à l'exemple de la Caroline méridionale, où le froment sujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais prospéré. Quelques expériences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvéniens, & on réussit à cultiver assez de bled, même pour une exportation considérable. Le riz & l'indigo sont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique joindre aux moissons d'Europe, celles de l'Afrique & de l'Asie: Ces nouvelles cultures sont encore médiocres; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n'y voit de cultivé jusqu'à présent que les cantons les plus sablonneux & les plus voisins de la mer. Si les colons ne se sont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'est que sur dix rivieres navigables il n'y en a pas une que l'on puisse remonter à plus de soixante milles. On ne pourroit remédier à cet inconvénient que par des chemins ou des canaux; mais ils demandent tant de bras, de dépenses & de lumieres, que l'espérance d'une semblable amélioration est encore bien loin.

Cependant le sort des deux colonies n'est pas à plaindre. Les impôts qui sont tous levés sur l'entrée & la sortie des marchandises, ne passent pas six mille livres sterlings. La province du nord n'a de papier monnoie que pour cinquante mille livres, & celle du sud infiniment plus riche, n'en a que pour deux cens cinquante mille livres. Ni l'une, ni l'autre ne sont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies Angloises, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, soit dans les provinces voisines, soit aux Antilles ou en Europe.

En 1754 il sortit de la Caroline méridionale sept cens cinquante-neuf barils de térébenthine, deux mille neuf cens quarante-trois de goudron, cinq mille huit cens soixante-neuf de poix ou résine, quatre cens seize de bœuf, quinze cens soixante de porc, seize mille quatre cens boisseaux de bled d'Inde, & neuf

mille cent soixante-deux de pois, quatre mille cent quatre-vingt-seize cuirs tannés, & douze cens cuirs verds; un million cent quatorze mille planches; deux cens six mille lambourdes, & trois cens quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente, huit cens quatre-vingt-deux muids de peaux de bête fauve; cent quatre mille six cens quatre-vingt-deux barils de riz; deux cens seize mille neuf cens vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline septentrionale expédia la même année soixante-un mille cinq cens vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix mille quatre cens vingt-neuf de térébenthine; sept cens soixante-deux mille trois cens trente planches, & deux millions six cens quarante-sept pieds de bois; soixante-un mille cinq cens quatre-vingts boisseaux de bled, & dix mille de pois; trois mille trois cens barils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac, dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute espece.

Il n'y a pas un seul article dans l'énumération qu'on vient de voir qui n'ait reçu un accroissement sensible depuis cette époque. Plusieurs ont doublé; & le plus riche de tous, l'article de l'indigo, s'est élevé même au dessus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles quelques productions de la Caroline septentrionale, quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir; & qu'Etendon, son ancienne capitale, & celle qu'on lui a substitué sur la riviere de Neus soient à peine de foibles bourgades. La plus grande & la plus précieuse partie de ses exportations va grossir à Charles-town les richesses de la Caroline méridionale.

Cette ville située au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s'élever autour d'elle les plus belles plantations de la colonie dont elle est le centre & la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée avec assez de régularité. Les fortunes considérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclore

devoient influer sur les mœurs. C'est de toutes les cités de l'Amérique septentrionale celle où l'on trouve le plus des commodités du luxe. Mais le désagrément de ne pouvoir admettre dans sa rade que des vaisseaux de deux cens tonneaux au plus, la fera décheoir de cette prospérité. On l'abandonnera pour aller à Port-Royal qui s'ouvre aux plus nombreuses flottes. Déja s'y est formé un établissement qui s'augmente chaque jour, qui peut se promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'éleve à son voisinage : c'est la Géorgie.

La Caroline & la Floride Espagnoles sont séparées par un vaste espace qui s'étend cent vingt milles sur la mer, qui a trois cens milles jusqu'aux Appalaches, & qui est borné au nord par la riviere de Savannach, au midi par celle d'Alatamaha. Depuis longtems le ministere Britannique panchoit à occuper ce terrain qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut en mourant, que ses biens fussent employés à soulager les débiteurs insolvables que leurs créanciers détenoient en prison. La sagesse politique secondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on rompoit les chaînes, seroient transportés dans la terre déserte qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appellé Géorgie, en l'honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation, l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta dix mille livres sterlings au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes,

par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de conduire un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe, fut le chef qui voulut mener lui-même en Géorgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile sur les bords de la Savannach. Cette riviere donna son nom au foible établissement qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année jusqu'au nombre de six cens dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ses fondemens s'accrurent en 1735 de quelques montagnards Ecossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fonderent les bourgades de Darien & de Frederica où plusieurs de leurs compatriotes vinrent s'établir avec eux.

La même année un grand nombre de laboureurs protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Géorgie. Placés d'abord au dessus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus isolés & descendre à l'embouchure de la Savannach, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suisses imiterent les sages Salzburgeois, sans avoir avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannach, mais à trente-quatre milles des Allemands. Leur peuplade formée de cent maisons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury qui ayant fait la dépense de leur transplantation, mérita que par reconnoissance, ils le prissent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il se trouva

des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir pour aller fonder à deux cens trente-six milles de l'océan, la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent, mais la facilité de former avec les sauvages voisins la traite de pelletteries. Leur projet réussit, & dès l'an 1739 ce commerce occupoit six cens personnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savannach conduit les plus grands bateaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole devoit, ce semble, beaucoup espérer d'une colonie où depuis moins de six ans, elle avoit fait passer près de cinq mille hommes, & dépensé soixante-six mille livres sterlings, sans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut son étonnement d'apprendre en 1741, qu'il restoit à peine dans la Géorgie le sixieme de la population qu'on y avoit transportée ; & que le reste languissant de ces nombreux colons ne soupiroit qu'après un séjour plus heureux. On chercha la cause de ces disgraces, on la trouva.

Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la jurisdiction avec la propriété de la Géorgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence ; mais chez les nations comme chez les individus, les fautes du passé son perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, surveillé par la nation n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Malgré son zele pour le bien commun, le ministere Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Géorgie tirent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains non seulement la police, la justice & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui dans l'origine a tous les droits. Contre ses intérêts

intérêts & ses lumieres, on vouloit qu'il obéit. C'étoit là, comme ailleurs, son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre, qu'elle ne pourroit pas les aliéner, qu'ils ne pourroient pas même passer en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation. Rarement un homme se détermine-t-il à quitter sa patrie sans la vue de quelque avantage extraordinaire, qui frappe son imagination. Mettre des bornes à son industrie, c'est l'empêcher d'entrer dans la carriere. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir nécessairement cette influence. Il restoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Géorgie fut dès le berceau soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre mesure, à proportion qu'elle s'agrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, jusqu'à ne pas voir que le plus petit droit sur le commerce d'une province peuplée & florissante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir, (le croira-t-on?) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Géorgie d'avoir des esclaves. La Caroline & d'autres colonies, avoient été fondées sans la main des negres. On crut qu'une contrée qu'on destinoit à être le boulevard de ces possessions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévit pas que des colons moins favorisés de la métropole que leurs voisins; placés sur une terre plus

difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction où les plongeoit tant d'obstacles, s'autorisoit d'une autre prohibition. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Géorgie. Cette interdiction, quelque honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays qu'ils trouvoient par-tout mal-saines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles. elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles où ils pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, & les bestiaux qui devoient être leurs premieres richesses.

La métropole sentit enfin combien les institutions & les réglemens vicieux, arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Géorgie reçut le gouvernement qui faisoit fleurir la Caroline, & devint au lieu d'un fief de quelques particuliers, une possession vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire aussi étendu, un climat aussi tempéré, un sol aussi bon que la province voisine; & qu'avec le riz, l'indigo, & presque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puisse jamais égaler la prospérité; cependant elle deviendra utile à la métropole, à mesure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop justement fondée sur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On cessera de dire un jour que de toutes les colonies Angloises du continent, la Géorgie est la moins peuplée, eu égard aux secours que le gouvernement y a prodigués. Ce ne sera pas sans fruit qu'il y aura versé, même en 1769 trois mille quatre-vingts livres sterlings. Toutes ces avances seront heureusement secondées par l'acquisi-

tion de la Floride ; province qui par son voisinage doit influer sur la prospérité de la Géorgie ; qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

Sous le nom de la Floride, l'ambition Espagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-tems cette dénomination illimitée, à la presqu'île que la mer a formée sur le canal de Bahama, entre la Géorgie & la Louysiane. Les Espagnols qui s'étoient souvent contentés d'empêcher la population des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chassé les François qui l'année précédente y avoient commencé un petit établissement.

La peuplade la plus orientale de la colonie s'appelloit San-Mattheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'océan, sur une riviere navigable, dans un sol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le sassafras.

Cet arbre, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémisphere, croit également sur les bords de la mer & sur les montagnes, mais toujours dans un terrain qui n'est ni trop sec ni trop humide. Droit, élevé comme le sapin, sans branches, sa tête forme une espece de coupe. Ses feuilles toujours vertes ressemblent à celles du laurier. Sa fleur jaune se prend en infusion, comme le bouillon blanc & le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle est utile à la médecine, doit être spongieuse, légere, de couleur cendrée ; d'un goût âcre, douceâtre, aromatique ; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la transpiration, de résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, de soulager la paralysie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri

K 2

de ce mal, ſans un remede ſi puiſſant; ils auroient ſuccombé du moins aux fievres dangereuſes dont ils furent preſque tous attaqués à San-Mattheo; ſoit que ce fut un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun & dans leur repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. Cette expérience fut tentée & réuſſit. Cependant la bourgade ne ſortit jamais ni de l'obſcurité, ni de la miſere qui, ſans doute, étoit une maladie incurable & naturelle aux vainqueurs du nouveau monde.

A quinze lieues de San-Mattheo, ſur la même côte, s'éleva un autre établiſſement ſous le nom de Saint-Auguſtin. Les Anglois qui l'attaquerent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecoſſois voulurent couvrir la retraite des aſſiégeans; ils furent battus & maſſacrés. Un ſergent fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui combattant avec les Eſpagnols le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinoient à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue des inſtrumens de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes.

» Héros & patriarches du monde occidental, » vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois; » mais enfin vous avez vaincu. Le ſort de la guerre » m'a mis dans vos mains. Uſez à votre gré du » droit de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. » Mais puiſque c'eſt un uſage de mon pays d'offrir » une rançon pour ſa vie, écoutez une propoſition » qui n'eſt pas à rejeter. »

» Sachez donc, braves Américains, que dans le » pays où je ſuis né, certains hommes ont des » connoiſſances ſurnaturelles. Un de ces ſages qui » m'étoit allié par le ſang, me donna, quand je me » fis ſoldat, un charme qui devoit me rendre in- » vulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à » tous vos traits: ſans cet enchantement aurois-je pu » ſurvivre à tous les coups mortels dont vous m'a-

» vez assailli ? Car j'en appelle à votre valeur ; la » mienne n'a, ni cherché le repos, ni fui le dan- » ger. C'est moins la vie que je vous demande au- » jourd'hui, que la gloire de vous révéler un secret » important à votre conservation, & de rendre in- » vincible la plus vaillante nation du monde. Laissez- » moi seulement une main libre, pour les cérémo- » nies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve » sur moi-même en votre présence. »

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours qui flattoit en même-tems, & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au prisonnier. L'Ecossois pria qu'on remit son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée ; & dépouillant son cou, après l'avoir frotté en marmottant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : » regar- » dez maintenant, sagés Indiens, une preuve incon- » testable de ma bonne foi. Vous, guerrier qui te- » nez mon arme tranchante, frappez de toute vo- » tre force. Loin de séparer ma tête de mon corps, » vous n'entamerez pas seulement la peau de mon » cou. »

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés resterent immobiles ; regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier, pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accorderent à son cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si cette histoire n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction ; ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs. D'ailleurs il nous faut des contes, pour nous soulager de l'histoire.

Les Espagnols qui dans toute l'Amérique s'exer-

cerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du Canal de Bahama que les deux établiſſemens dont on vient de parler. A quatre-vingts lieues de Saint-Auguſtin, ſur l'entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé Saint-Marc à l'embouchure de la riviere des Appalaches. Mais ce poſte qui pouvoit établir la communication des deux continens du nouveau monde avoit déja perdu le peu d'importance qu'il avoit pris d'abord, lorſque les Anglois de la Caroline le renverſerent en 1704 & le réduiſirent à rien.

A trente lieues plus loin, étoit la peuplade de Saint-Joſeph, moins conſidérable encore que celle de Saint-Marc. Jetée ſur une côte platte; expoſée à tous les vents, dans un ſable ſtérile, un pays perdu; c'étoit le lieu du monde, où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice eſt ſouvent trompée par l'ignorance. Des Eſpagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent en 1696 à la baie de Penſacola, ſur les confins de la Louyſiane, furent du moins plus heureux dans leur choix. Le ſol y étoit ſuſceptible de culture; ils y avoient même une rade, qui avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu paſſer pour bonne, ſi les vers n'y avoient en très-peu de tems percé les meilleurs vaiſſeaux.

Ces cinq établiſſemens diſperſés ſur une étendue où l'on auroit pu fonder un grand royaume, ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus pareſſeux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. Les cuirs qu'ils en vendoient à la Havane & cent cinquante mille piaſtres qu'ils tiroient de cet entrepôt, pour payer leur garniſon, étoient tout le fonds & le prix de leur foible induſtrie. Malgré cette miſere où les laiſſoit la métropole, ils ont tous voulu paſſer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été qu'un déſert dans toute la rigueur du terme; mais n'eſt-ce pas un gain que d'avoir perdu des habitans rebelles au travail & mal-intentionnés?

La Grande Bretagne se félicite d'avoir à peupler une province immense, dont les limites ont encore été reculées jusqu'au Missisipi, par la cession que les François ont faite d'une partie de la Louysiane: sacrifice foible, si l'on n'y considere qu'un pays qu'ils ne pouvoient plus garder; mais irréparable, quand on voit que c'est peut-être la derniere possession qu'ils auroient dû céder. Tout est perdu pour la France & l'Espagne depuis leur réunion. Voyons comment l'Angleterre va mettre à profit leurs dépouilles.

Elle a partagé sa nouvelle acquisition sur le golfe du Mexique en deux gouvernemens, dont l'un se nomme Floride orientale, & l'autre Floride occidentale. Depuis long-tems elle brûloit de s'établir sur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas, ne convenoit pas même à l'ambition d'une grande puissance. Il n'appartient qu'à la culture de faire fleurir les conquêtes d'un peuple industrieux. Aussi les Anglois prodiguent tous les encouragemens à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le parlement dans la seule année 1769 a accordé neuf mille cinq cens cinquante livres sterlings pour les deux Florides. Dans cette île du moins, la mere s'épuise pour ses nouveaux nés; tandis qu'ailleurs le gouvernement suce & tarit à la fois, le lait de la métropole & le sang des colonies.

Les deux Florides, une partie de la Louysiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque & par le même traité, ont achevé, de mettre sous la domination de l'Angleterre l'espace immense qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Missisipi. Ainsi quand cette puissance n'auroit pas encore la baie d'Hudson, Terre-neuve, & les autres îles de l'Amérique septentrionale, elle ne laisseroit pas de posséder l'empire le

plus étendu qui jamais ait été formé sur la surface du globe. Ce vaste empire est coupé du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui s'éloignant alternativement & se rapprochant des côtes, laissent entr'elles & l'océan un riche territoire de cent cinquante, de deux cens, quelquefois de trois cens milles. Au delà de ces monts Appalaches, est un désert immense dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrêmité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit pour ainsi dire, à la fois aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le nouveau monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit se transporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. C'est elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'Isthme ou le détroit qui tient l'Asie à l'Amérique par l'extrêmité du septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit peut-être à prédominer sur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains : est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination; puisqu'il faut tout perdre, quand on a tout acquis? Interrogez les Espagnols : est on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde, quand on regne dans un autre?

Les Anglois seront assez heureux de conserver

par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand, dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix; c'est au commerce de seconder les conquêtes d'une puissance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur, des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent septentrional de l'Amérique. Quoiqu'il soit en général si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses; cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fond ou cette profondeur diminue insensiblement, à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut avec le secours de la sonde connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres qui paroissant sortir de l'océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades, des criques, & des ports sans nombre pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché; mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que sous une latitude plus septentrionale on en recueille sur notre continent, & le fruit & la graine. Quelle est la raison de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit, avant que les eaux eussent entiérement pourri cette espece d'engrais; & la nature abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides qu'elles ne perçoient qu'à peine avec

beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat si longtems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul; entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk est un arbrisseau qui se plaît sur un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guere de la mer. Ses graines sont couvertes d'une poudre blanche qu'on diroit de la farine. Ramassées à la fin de l'automne & jetées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps visqueux, qui surnage & qu'on écume. Lorsque cette substance est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois, pour la purifier; elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matiere mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre, aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, à mesure que les animaux domestiques se sont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence, par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. La propriété d'éclairer est la moins précieuse de ses qualités. On en compose d'excellent savon, de bons emplâtres pour les blessures : on s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk; puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé par la nature près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de mars, au bas de son tronc, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau qu'on insere dans la

plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure, elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. Les uns & les autres n'en fournissent que très-peu dans le mois de mai, où elle distille naturellement. La qualité ne vaut pas mieux alors que la quantité. L'arbre ne veut qu'une incision, ou deux, au plus. Une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le sirop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent, assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois en le fabriquant un peu de farine de froment; mais cette préparation altere toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs; elle a par-tout ses merveilles.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique septentrionale, il en est un extrêmement singulier; c'est l'oiseau mouche qui tire ce nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Du gris bordé d'argent & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, ses aîles & sa

queue. Le duvet qui regne sur-tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi pouce de profondeur, sur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les Abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre, ou sur un pieu voisin: il y reste quelques minutes & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant. Les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût si méchant, colere & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs aîles battent & s'agitent avec tant de vîtesse, qu'on les croiroit perchés en l'air, comme s'ils voloient, sans sortir de leur place. Lorsqu'ils se poursuivent, on diroit une fleche qui part d'un bras nerveux. On les entend plus qu'on ne les voit: ils poussent un cri semblabe à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes les feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit sur la fin de l'été, des milliers de fleurs que la rage des oiseaux

mouches, a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin. Tant de beauté se joindroit-elle à tant de cruauté ?

L'Amérique septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes, comme tous les pays couverts de bois & d'eau. Aucune de ces especes n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins. C'est l'Abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche Angloise ; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les Abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sous le nouvel hémisphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient de jour en jour, une branche considérable de commerce.

L'Abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient soumis aucune espece vivante à leur domination : ils ne savoient que les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La premiere conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussitôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la premiere fois sur la terre. Ce loisir fut le pere des arts qui consolerent peut-être le genre humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut sans doute une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine ? Peut-être a-t-elle demandé le

plus de talent, le plus de tems, le plus de hazards.
Car enfin on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts de luxe; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme, qu'ils ne le sont parmi nous. On a vu même des pays du nouveau monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme, vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Car l'homme a été guerrier avant l'usage de la cavalerie; & la guerre a peut-être fait la société, qui ne se ressent que trop de son origine.

Mais l'Arabe, dira-t-on, ne marche jamais sans chameaux; le Tartare boit le sang du cheval qui le porte; les Lapons vivent de la chair & du lait des rennes; les Kamschadales se font traîner par des chiens. Tous ces animaux ont donc été soumis avant leurs maîtres.

Eh! ne voit-on pas que ces peuplades, quoique errantes, sont dans un état de société plus avancé, mais moins indépendant que celui des sauvages de l'Amérique? Quand on parle ici de sociétés policées, il ne s'agit point des peuples pasteurs, dont les troupeaux ne peuvent pas même être comptés au rang des animaux domestiques. La culture a pu commencer sans le secours du cheval & du bœuf, sur-tout dans les pays féconds où la terre ne demandoit pour nourrir ses habitans que le plus léger sarclage, & non de profonds sillons. Mais l'homme au contraire qui fut long-tems chargé tout seul des peines du labourage, n'assujettit guere sa tête & son bras à des travaux réguliers, qu'après que le feu de la guerre eut incendié les bois qui lui donnoient des fruits; qu'après que le fer eût fait des esclaves pour servir des tyrans. Le Roi de la nature con-

nut donc la servitude, avant de domter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres; l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes, pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transporterent sur des vaisseaux plusieurs de nos especes domestiques. Elles s'y sont prodigieusement multipliées; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection consiste à s'engraisser, elles ont beaucoup perdu de la force & de la grosseur qu'elles avoient dans le séjour naturel de leur origine. Les bœufs, les chevaux & les brebis, ont dégénéré dans les colonies septentrionales de l'Angleterre; quoique les especes en eussent été choisies avec soin & précaution. A la quatrieme génération la plupart n'ont presque rien conservé de la vertu, ni des qualités originelles de leur race.

C'est sans doute le climat, c'est la nature de l'air & du sol qui s'oppose au succès de leur transplantation. Ces animaux furent d'abord, ainsi que les hommes, sujets à des maladies épidémiques qui les ravagerent à leur arrivée. Si la contagion ne les entame pas comme l'espece humaine, à la racine même de la génération; plusieurs especes du moins eurent beaucoup de peine à se reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent: & tel que les plantes d'Amérique transportées en Europe, le bétail de l'Europe, s'est dégradé continuellement en Amérique. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espece vivante ou végétante, croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie est commandé par la nature à tous les hommes, sous peine de la vie. L'histoire des émigrations n'est que l'histoire des guerres, du bouleversement & de la destruction.

Cependant il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre l'expatriation des animaux & des plantes. Lorsque les An-

glois aborderent dans l'Amérique septentrionale, les naturels épars de ces contrées solitaires, ne cultivoient qu'à regret un peu de mays. Les Européens ajouterent à cette culture qui fut prodigieusement augmentée, tous les grains, tous les légumes de leur propre continent. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent avec les îles méridionales de l'Amérique un commerce qui suffisoit à leurs besoins, alors extrêmement bornés. La métropole voyant qu'il ne résultoit rien pour sa prospérité, de cette communication; qu'au lieu de rendre ses colonies tributaires de son luxe & de son industrie, elle les auroit bientôt pour rivales dans tous les marchés des salaisons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motifs & de moyens; l'occasion vint de les mettre en œuvre.

La Suede étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703 cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilege exclusif cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine,

à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entr'elles qui devint public en 1718; tems où toutes les puissances maritimes soupiroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau monde des hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mere patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux à de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures aborderent dans les ports de la Grande Bretagne avec tant de profusion, qu'on fût en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs la différence du fret qui étoit toute en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit en 1729 le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer en Angleterre au débit des munitions d'Amérique, la plus grande supériorité sur celles du nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Anglois en exportoient en Espagne, en Portugal, dans la méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas en retour, assez de marchandises pour complet-

ter leur cargaison, les Hamburgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de freter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la marine Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger en 1722 les bois que le nouveau monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut suivie d'une gratification, qui comprenant en général tous les bois, portoit spécialement sur les bois destinés à la construction des vaisseaux. Un avantage si considérable en lui-même eut encore augmenté, si les colonies avoient construit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matieres d'un si grand encombrement; s'il s'étoit formé des chantiers qui eussent fourni des cargaisons entieres; sur-tout si l'on avoit aboli l'usage de brûler au printems les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuse détruira toujours les jeunes arbres qui commençoient à se développer. Il n'en restera que de vieux, trop mûrs pour la construction. Personne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir plusieurs causes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il est facile d'y remédier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrêts, par la culture du chanvre & du lin.

Les protestans François, qui chassés de leur patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout l'industrie & l'activité de leur nation à ses ennemis, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres souverainement importantes pour une puissance maritime. L'Ecosse & l'Irlande cultiverent avec quelques succès, & le lin, & le chanvre. Cependant les ma-

nufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la Russie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder six livres sterlings de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, éteignit cette amorce aux yeux des colons. Enfin elle a pris; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient dans la Grande-Bretagne une partie considérable des deux millions sterlings que l'achat des toiles étrangeres, en faisoit sortir chaque année. Peut-être ira-t-il jusqu'à suffire à la consommation nationale; jusqu'à supplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un sol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas besoin d'engrais, qui est traversé par des rivieres navigables, & qui peut être travaillé par des esclaves: quel fondement pour les plus vastes espérances! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer? Le nord du nouveau monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au midi.

Ce premier métal si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage; celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-tems les mines de fer que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce rameau de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition équivalante à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement honteux de payer à l'Espagne, à la Norwege & à la Baltique, un tribut annuel de quatre cens mille livres sterlings, décida en 1750 que le fer des colonies septentrionales entreroit exempt de toute imposition, dans les trois royaumes. Le mineral de l'Amérique est

si abondant, si utile à tant d'usages, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désesperent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle se promet de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffira qu'à l'aide de ses colonies, elle puisse se tirer de la dépendance où les nations Européennes du nord l'avoient jusqu'à présent tenue pour la construction de ses armemens. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ses opérations par le refus de ces matériaux. Rien ne suspendra désormais son essor naturel vers l'empire de mers, qui seul peut lui assurer l'empire du nouveau monde.

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine, libre, indépendante, & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette espece de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ses armes que par son industrie. Elle a favorisé la culture du riz, de l'indigo, du tabac, par des encouragemens que le plus grand succès a promptement récompensés. A mesure que ces établissemens par leur pente naturelle se sont avancés du nord au sud, les projets & les entreprises se sont multipliés, convenablement à la nature du sol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux soins de la culture. Le vin seul sembloit manquer au nouvel hémisphere; les Anglois qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve sur le continent immense que ce peuple seul occupe, une quantité prodigieuse de seps sauvages qui produisent des raisins dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût fort âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée; &

l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plan d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliés autour des forêts ; pour laisser éclore & prospérer une culture si chere à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possedent point. Un jour viendra peut-être, mais après des siecles, où ses colonies lui fourniront une boisson qu'elle envie & qu'elle achete à la France, avec le secret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce desir est cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d'atteindre à la prospérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à son émulation : c'est la soie, ouvrage de ce ver rampant qui vêtit l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein ; c'est la soie double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matiere coûte à la Grande Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de tirer ses soies de la Caroline, qui par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hazarda le gouvernement en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie sont restés au dessous d'une si riante promesse. On en a rejeté la faute sur les habitans de la colonie, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, ont négligé d'avoir des negresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever

des vers à soie ; occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les moins robustes. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphere dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, base de la population, ils s'élevent aux art de luxe qui nourrissent le commerce enfant de l'industrie, pere de la richesse. Le moment est venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entieres à la culture de la soie. C'est du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes une gratification de vingt pour cent, & pendant sept années encore une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas sans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le sol des colonies Angloises semblent solliciter. L'Europe & l'Asie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puissent être heureusement transplantées & cultivées dans le vaste continent de l'Amérique septentrionale, lorsque la population y aura fourni des bras à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un si riche domaine. C'est aujourd'hui le grand objet de la métropole que de peupler ses colonies.

Ce furent les Anglois, qui persécutés dans leur île pour leurs opinions civiles & religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte & sauvage. Bientôt l'intolérance & le despotisme qui pesoient sur les autres contrées de l'Europe, pousserent de nouvelles victimes sur cette plage inculte, qui dans son abandon, sembloit offrir & demander du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans, en passant les mers,

perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empreſſement ſi vif s'eſt ſoutenu, ſur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre.

Tandis que la tyrannie & la perſécution, déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe peuploit de trois ſortes d'habitans. Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe; mais juſqu'à préſent, elle a dégénéré d'une maniere viſible. Tous les créoles, quoique habitués au climat dès le berceau, n'y ſont pas auſſi robuſtes au travail, auſſi forts à la guerre que les Européens; ſoit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce ciel étranger, l'eſprit s'eſt énervé comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement; mais il ne réſiſte pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un ſeul art, ou une ſeule ſcience. Ils ont preſque tous de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien en arriere, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y eſt peu nombreuſe, auprès de celle de l'Europe entiere; qu'on y manque de ſecours, de maîtres, de modeles, d'inſtrumens, d'émulation, dans les arts & dans les ſciences; que l'éducation y eſt trop négligée ou trop mal ſecondée. Mais obſervez qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aiſée & libre; plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe, eſt ſouvent contraire au progrès & au développe-

ment de la raiſon & des talens. Eſt-il poſſible que parmi les créoles élevés parmi nous, & qui tous ou preſque tous ont de l'eſprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carriere; que parmi ceux qui ſont reſtés dans leur pays, aucun ne ſe ſoit diſtingué par une certaine ſupériorité dans les talens qui menent à la renommée? La nature les a-t-elle punis d'avoir paſſé l'océan? Eſt-ce une race qui s'eſt abâtardie à jamais en ſe tranſplantant, ſe croiſſant, ſe mêlant? Le tems ne pourra-t-il pas la naturaliſer avec le climat? Gardons-nous de prononcer ſur l'avenir avant une expérience de pluſieurs ſiecles. Attendons qu'un concours, une maſſe, un foyer de lumieres, ait éclairé, civiliſé ce nouvel hémiſphere. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'inſurmontable pente. du climat vers les plaiſirs énervans de la molleſſe & de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique eſt favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la ſociété. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grece nouvelle enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne des Homeres, des Théocrites, & ſur-tout des Anacréons. Peut-être s'élevera-t-il un autre Newton dans la nouvelle Bretagne? C'eſt de l'Amérique Angloiſe, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des ſciences, ſi elles doivent éclore enfin ſous un ciel ſi long-tems nébuleux. Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau, le nord éclairer le midi. Laiſſez les Anglois défricher le terrain, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nouvel univers ſortira de leurs mains pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent donc des meſures conformes à ce noble deſſein; & qu'ils cherchent par des voies juſtes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La ſeconde claſſe de leurs colons eſt compoſée de malheureux expatriés qui n'avoient pas même

de

de quoi payer leur paſſage d'Europe en Amérique. On les ſéduit, on les embarque. A leur arrivée, les habitans viennent à bord du vaiſſeau qui les a tranſportés. On livre les enfans au deſſous de cinq ans, à ceux qui s'offrent de les élever; mais à condition qu'ils en ſeront ſervis par reconnoiſſance juſqu'à l'âge de vingt & un an. C'eſt la même condition qu'on paie un demi paſſage pour les enfans qui ſont entre cinq & dix ans. Le paſſage, dont le prix varie en raiſon de la longueur & des frais de la traverſée, ſe paie entier pour les enfans de dix à quinze ans, qu'on prend toujours à la même condition. Les hommes au deſſus de vingt & un an, s'engagent eux-mêmes pour un tems dont ils conviennent avec ceux qui veulent les libérer de leur paſſage. Cet engagement eſt de trois, quatre, ou cinq ans de ſervice, ſuivant leur âge, leur force & leur induſtrie. Avant l'embarquement, le pere, la mere, & leurs enfans au deſſus de dix ans, ſont réciproquement caution du prix de leur paſſage envers celui qui en avance les frais. Si l'un des engagés vient à périr dans la traverſée, ou qu'en arrivant en Amérique il n'y trouve pas de libérateur, les autres ſont tenus de payer ſa dette.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit & qu'on le ratrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble, mais ce n'eſt que pour le tems de ſon premier engagement. Du reſte ce ſervice, cette vente n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. On donne aux affranchis un habit neuf avec un cheval, ſi ce ſont des hommes; ou un préſent équivalent, ſi ce ſont des femmes.

Mais de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarque-

roient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du nouveau monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Les indigens ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Roterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par le gouvernement Anglois ou par des compagnies chargées de récruter les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir à des maîtres éloignés qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent, de s'y refuſer. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'illuſion ſe perpétue en Allemagne par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui l'a forgé.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à l'eſpérance d'un meilleur ſort.

Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagemens & des eſpérances: on les empriſonne, on les garotte; on empêche l'homme né libre d'aller reſpirer où le ciel & la terre lui donne-

ront un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau, que de le laisser vivre loin d'une cabane sans toit & sans pain. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix ; peuples, où sont vos droits ?

Faut-il relever aux nations les trames qui se machinent contre leur liberté ? Faut-il leur dire que par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siecles tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux dans les ténebres du cabinet, cette longue & pesante chaine dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit des anneaux d'airain à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées ; humiliés & défaits, ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou s'en dédommager. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils en prenoient au dehors, étoit au dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités, & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations ; comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient

su leur façonner de longue main. N'en doutez pas; peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition; ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule porte vous restoit dans l'extrêmité de l'oppression; on vous l'a fermée; c'est celle de l'évasion & de l'émigration.

Des princes sont convenus entr'eux de se rendre, non seulement les déserteurs, qui la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part, mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux paysans, qui ne trouvez ni subsistance ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les tribulations de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'est plus d'asyle pour vous que sous la terre. Vous tous, artisans, ouvriers de toute espece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement, sans avoir acheté des maîtrises; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié; vous qu'un deuil de cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain; n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés; errez dans l'abandon & mourez de chagrin. Vous même, qui servez d'instrument au despotisme, soyez-en aussi la victime: officiers sans fortune & sans récompense, ruinés par une guerre malheureuse, désespérés par une réforme qui vous prive de votre unique ressource, vous avez vous-mêmes élevé ces barrieres de fer qui vous ôtent la liberté de vendre votre sang, à qui voudroit le payer. Osez gémir; vos cris seront repoussés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous poursuivra, même au delà des monts & des fleuves; vous serez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Peut-être jusqu'ici ne plaignez-vous, ni la condition

de vos soldats, ni celle des negres ; c'est presque la vôtre aujourd'hui ; vous êtes nés, comme eux, esclaves pour la vie. Vous encore à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui osez penser d'après la vérité, parler d'après votre pensée, hâtez-vous d'étouffer la vérité, la nature, l'humanité dans votre ame ; applaudissez à tous les attentats contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de la fortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naissez dans ces états barbares où la condition réciproque entre les princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité, souvenez-vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer : *Voi ch'entrate, lasciate omai ogni speranza, vous qui passez ici, perdez toute espérance.*

Quoi ! ne reste-t-il pas un asyle même au delà des mers ? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ses colonies aux malheureux qui préféreront volontairement sa domination, au joug insupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées ? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables, dont elle forme la troisieme classe de sa population en Amérique ? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire, ses colonies septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconviendra pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux îles. Mais ils ont aussi beaucoup plus à souffrir d'un climat où ils risquent même de perdre les membres, lorsqu'on n'a pas la précaution de les y accoutumer insensiblement, en les déposant dans les provinces méridionales, avant de les fixer dans les pays septentrionaux : heureux encore quand une prompte mort les délivre du fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle. Des sectaires humains, des

chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut acheter ; mais ils ont été long-tems retenus par une loi d'état qui ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour propre, pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux mêmes que la nature semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage, de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers viennent de donner un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mu par l'impulsion de l'esprit saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là sans doute étoit inspiré), s'est levé & a dit : » Il est tems de nous accorder avec » nous-mêmes. Jusques à quand aurons-nous deux » consciences, deux mesures, deux balances ; l'une » en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain ; » toutes deux également fausses ? Est-ce à nous, » mes freres, de nous plaindre en ce moment que » le parlement d'Angleterre veut nous asservir, » nous imposer le joug du sujet, sans nous laisser » le droit du citoyen ; tandis que depuis un siecle » nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyrannie, » en tenant dans les fers du plus dur esclavage, » des hommes qui sont nos égaux & nos freres ? « Que nous ont fait ces malheureux que la nature » avoit séparés de nous par des barrieres si redou-

» tables, & que notre avarice eſt allé chercher
» au travers des naufrages, juſque dans leurs ſables
» brûlans, ou leurs ſombres forêts, au milieu des
» tigres? Quel étoit leur crime pour être arrachés
» d'une terre qui les nourriſſoit ſans travail, & tranſ-
» plantés par nous ſur une terre où ils meurent
» dans les abeurs de la ſervitude? Quelle famille
» as-tu donc créée, Pere céleſte, où les aînés, après
» avoir ravi les biens de leurs freres, veulent en-
» core les forcer, la verge à la main, d'engraiſſer
» du ſang de leurs veines, de la ſueur de leur front,
» ce même héritage dont on les a dépouillés?
» Race déplorable, que nous abrutiſſons, pour la
» tyranniſer; en qui nous étouffons toutes les fa-
» cultés de l'ame, pour accabler ſes bras & ſon
» corps de fardeaux; en qui nous effaçons l'image
» de la divinité, & l'empreinte de l'humanité: race
» mutilée & déshonorée, dans ſa raiſon comme
» dans ſes membres. Et nous ſommes chrétiens,
» & nous ſommes Anglois? Peuple favoriſé du ciel,
» & reſpecté ſur les mers; quoi, tu veux être libre
» & tyran tout à la fois? Non, mes freres, affran-
» chiſſons ces miſérables victimes de notre orgueil;
» rendons aux negres la liberté que l'homme ne
» doit jamais ôter à l'homme. Puiſſent à notre
» exemple, toutes les ſociétés chrétiennes, réparer
» une injuſtice cimentée par deux ſiecles de crimes
» & de brigandages! Puiſſent enfin des hommes
» trop long-tems avilis, élever au ciel des bras
» libres de chaînes, & des yeux baignés de pleurs
» de la reconnoiſſance! Hélas! ces malheureux
» n'ont connu juſqu'ici que les larmes du déſeſ-
» poir! »

Ce diſcours réveilla les remords; & les eſclaves furent libres dans la Penſilvanie. Une révolution ſi frappante devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un ſemblable héroïſme de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal &

militaire a mis tout sous le joug, même les opinions; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples sauvages de la zone torride ?

Sans parler de la population des noirs, dont le nombre n'est guere au dessous de trois cens mille, on comptoit en 1751 un million d'habitans dans les possessions Angloises de l'Amérique septentrionale. Les calculs les moins exagérés, les plus exacts font monter en 1768 cette population à deux millions. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La premiere est cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzburgeois qui fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Cette vérité demande un développement pour être sentie.

Le peuple s'accroît partout en raison du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier de bonne heure. Dans une société vieillie par ses progrès mêmes, les gens riches effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domestiques n'en ont point; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les plus grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population

à son niveau, & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possede. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain vaste & inculte s'y donne, ou pour rien ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve en peu de tems un espace qui pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du nouveau monde, sollicités d'ailleurs par le climat, se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique ; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître, on trouvera qu'avant deux siecles, les colonies septentrionales de l'Angleterre auront une population immense, à moins que la métropole n'y mette des entraves qui en ralentiront les progrès naturels.

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains, robustes, dont la taille est avantageuse. Ces Créoles sont plus vifs & plutôt formés que les Européens, mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la biere, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vê-

tement qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités, il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, alterent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aisance; comme la sécurité qui naît de la propriété; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe qui traine la misere à sa suite; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel réparti sagement par la premiere distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire, moins actif, mais plus satisfaisant que le desir de nuire qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est ni assez isolé pour l'indifférence, ni assez voisin pour la haine. On se rapproche, on se rassemble, on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la premiere destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées dont l'apprêt &

les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté, mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter & mépriser les autres; c'est là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique septentrionale: c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie, c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie, ce qu'on aima pour la premiere fois; l'innocence & la vertu qui ne laisse jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies, tantôt éparses, des familles de diverses contrées de l'Europe. Ces colons en quelque endroit que le hazard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées, les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation, par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentimens, ils couvent des germes de dissention qui peuvent un jour causer la ruine & le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre dépend tout entier du régime des gouvernemens.

La politique ressemble pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeunesse. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, se rassembler par les moyens. Les peuples sauvages, comme les enfans du bas âge, quand ils se sont réunis en société, veulent être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amene l'état d'une société naissante, le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jus-

qu'à l'âge des lumieres. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisieres & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés semblables aux adolescens, plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur premiere institution, dès qu'ils sentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre, sans consulter son pere : un prince au contraire, ne doit rien établir, sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils dans les résolutions où il prend conseil de son pere, souvent ne hazarde que son propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique, chez une nation qui pense & qui parle, est la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques, ni la contrarier sans l'avoir désabusée. C'est d'après cette opinion que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion, comme on le sait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainsi tel prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité, que son successeur ne renouvelleroit pas, sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née, le second l'aura blessée ouvertement un siecle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura peut être empiré des malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale est la regle du gouvernement ; c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner comme les opinions. Mais quelle est la regle des opinions, chez

les peuples éclairés ; l'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la force du gouvernement suivent ces différentes modifications. De là toutes les formes de gouvernemens que les Anglois, libres & penseurs, ont établis dans l'Amérique septentrionale.

Le gouvernement de la nouvelle Ecosse, d'une province de la nouvelle Angleterre, de la nouvelle Yorck, du nouveau Jersey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Géorgie, est nommé royal, parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole ; un conseil choisi, approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays qui sont ses membres ; un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les assemblées, donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejetées.

La seconde espece de gouvernement établi dans les colonies, est connu sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées, un courtisan avide, actif, accrédité n'avoit pas de peine à obtenir dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la couronne, valoit à un seigneur le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Pensilvanie sont les seules asservies à cette forme singuliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voisines

qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les communes qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisieme régime que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les province de la nouvelle Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans l'île de Rhodes. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole, On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & réguliere. C'est le hazard, le climat, ce sont les préjugés du tems & des fondateurs qui ont enfanté cette diversité bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jetés par la fortune sur des plages désertes qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer par sa nature au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire le ciel & le sol, est la premiere regle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter, avant de rien statuer. Une peuplade

jetée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture, ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve, bien avant dans les terres; un législateur doit prévoir, & leur genre & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au dedans du pays, soit au dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est sur-tout dans la distribution de la propriété qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer du surplus à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour le mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut avec le tems grossir & s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive, ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs & les moins disputés; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donne à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au dedans, & de paix au dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable; & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité: ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat, ouvrira d'abord une large porte à la population

par la facilité des mariages qui dépendent de l'aisance à subsister. La sainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une île sauvage qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laisser éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les veines terreurs qui naissent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne pullulent & ne se transmettent ? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse, c'est-à-dire des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enseigner le bien que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu que l'on seme dans l'enfance des générations déja viciées, sont étouffés dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés ne peuvent entrer dans le monde, sans y contracter tous les engagemens & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carriere : ils y trouvent partout les semences du mal & de la corruption enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entiérement opposée à leurs principes ; des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence de la premiere génération peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés

à la vertu par le travail. Les besoins de la vie écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & sujette à l'instabilité des hypotheses qui se varient & compliquent, avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété. C'est là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui suivent l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'est-à-dire les maîtres & les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposés. Envain quelques écrivains modernes ont voulu par des sophismes établir un traité de paix entre ces deux conditions. Partout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais; partout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix, le riche fera toujours la loi dans ce marché trop inégal. De là vient le systême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété qu'il regardoit comme sacrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloiſes ſe reſſentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conſtitution de leur métropole. Comme le gouvernement actuel n'eſt qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conſervé beaucoup d'uſages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'eſclavage, ſont plus ſenſibles encore par leur contraſte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiſſoient beaucoup de droits à la nobleſſe, avec les loix qui modifient, diminuent, abregent ou mitigent ces droits féodaux. De là tant de loix d'exception pour une loi de principe; tant de loix interprétatives pour une loi fondamentale, tant de loix nouvelles qui combattent avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui ſont ſurvenus de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont groſſi le fatras obſcur, de toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller, un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſitôt eſt née une multitude de juriſconſultes qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture; du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété; mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le

fléau de la finance qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

A la naissance des colonies, les especes y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser de prix. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des especes qui venoient des colonies Espagnoles ; parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies. On prétexta l'embarras que causoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d'un papier monnoie. Cette innovation fut d'autant plus dangereuse, que loin de tendre à faciliter les opérations du commerce, elle n'étoit inspirée que par les besoins du gouvernement. Les différentes provinces d'Amérique avoient formé des projets, & des engagemens au dessus de leurs facultés. Elles crurent suppléer à l'argent par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes. Mais avant que les impôts eussent produit cet effet, il survint de nouveaux besoins qui exigerent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulerent, & les taxes n'y suffirent plus. Enfin la somme des billets d'état grossit au point, qu'ils perdoient dix, vingt, cinquante, & même quatre vingts pour cent, à proportion que les engagemens l'emportoient sur les ressources de chaque colonie. On obligeoit cependant tous les créanciers à prendre ces billets pour leur entiere valeur. Cette injustice frappoit par contre-coup sur les négocians de la métropole qui avoient fait des avances considérables à leurs correspondans du nouveau monde. On s'adressa au parlement qui défendit en 1751 aux sujets Américains de répandre de nouveaux papiers dans le commerce, & leur enjoignit de retirer peu à peu ce qu'ils en avoient mis de trop. Cet acte n'a pas eu tout le succès qu'on s'en étoit promis.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes,

collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les distingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique, & des maisons particulieres qui les distribuent. On y porte les pieces usées ou trop sales, & l'on en reçoit autant de neuves. Il est sans exemple que les officiers chargés de ces échanges, aient commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne suffit pas pour la prospérité des colonies. Elles languiront dans la médiocrité, ne s'éleveront du moins jamais à l'état auquel la nature les appelle, si l'on ne brise les fers qui enchaînent leur industrie intérieure, leur commerce extérieur.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie de les obliger à perdre dans l'inaction le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse, ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misere que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique. On s'y rendit avec les plus grands débats. On permit aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient

percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la justice. Toute communication à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit sous les peines les plus graves de verser de l'une dans l'autre aucune espece de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oserent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient si petit & si cruel des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage, un maître ne put avoir plus de deux apprentis à la fois, ni employer aucun esclave dans son attelier.

Les mines de fer, qui semblent devoir absoudre les hommes de toute dépendance, furent soumises à des restrictions plus séveres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole; sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner. On eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne soit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne soit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique septentrionale. Les vaisseaux Anglois eux-mêmes, n'y sont pas reçus, s'ils viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole; à l'exception des vins de Madere & des Açores; des sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes ont engagé le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il est actuellement permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistere des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent exclusivement à la métropole. L'Irlande même qui

offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermé par un acte parlementaire de 1766.

Le sénat qui représente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétend régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparses d'un empire immense. Une puissance, en effet, doit statuer en dernier ressort sur les relations qui peuvent nuire ou servir au bien général de la société toute entiere. Le parlement est le seul corps qui puisse s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'est écarté de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorsqu'on a obligé les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées; lorsqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuse & stérile contrainte chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, a nécessairement arrêté leur activité, & par conséquent diminué leur aisance; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole qu'on a sacrifié les droits & les intérêts des colonies. Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusque-là toute soumission étoit reconnoissance; au delà toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes, partout où le despotisme n'a pas brisé les codes, les formes, les tribunaux ; seul rempart légitime & sacré de l'indépendance naturelle des hommes. Envain on a répété cent fois aux colonies que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi. Envain a-t-on établi dans les écrits publics que le citoyen qui payoit le droit étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas, & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. Envain on a multiplié les précautions pour préven. ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, a prévalu sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscale. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloise, montent au tiers de celles qui paient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte à de justes bornes, arrêtera les liaisons prohibées dont on se plaint si fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aisance, qui leur permettra, & de se libérer du poids des quatre millions sterlings qu'elles doivent à la métropole, & d'en tirer chaque année plus de deux millions de marchandises que demande leur consommation actuelle. Mais au lieu de cette perspective riante, qui devroit naître de la constitution du gouvernement Anglois, faut-il que par une prétention insoutenable dans un état libre, on ait porté dans les colonies avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de dissention, peut-être un incendie qu'il n'est pas aussi facile d'éteindre que d'allumer ?

L'Angleterre sortoit d'une guerre, pour ainsi dire, universelle, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où ses conquêtes avoient grossi sa domination d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet accroissement subit,

inattendu, lui donnoit aux yeux des nations un éclat qui faisoit taire ou parler l'envie & l'administration ; mais au dedans d'elle-même, elle étoit continuellemment réduite à gémir de ses propres triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de cent quarante-huit millions sterlings qui lui coûtoit un intérêt de quatre millions neuf cens soixante trois mille quatre cens quarante-quatre livres, elle ne suffisoit qu'à peine aux dépenses courantes de l'état, avec un revenu de dix millions; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même assuré de sa consistance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un tems de paix. De nouveaux droits sur les maisons & sur les fenêtres, sappoient ce genre de propriété ; une augmentation du fisc sur le contrôle des actes, pesoit sur les biens fonds. On avoit épuisé les veines du luxe, par des taxes entassées sur l'argenterie, sur les cartes, sur les dez à jouer, sur le vin, sur l'eau-de-vie. On n'avoit plus rien à espérer du commerce qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandises de l'Asie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d'exportation ou d'importation en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureusement arrêté l'abus des liqueurs spiritueuses ; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces ressources qu'il est toujours aisé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de consommation générale & de premiere nécessité : le fisc s'étoit jeté sur la plus ordinaire boisson du peuple, sur la dreche, sur le cidre & sur la biere. Il n'y avoit point de ressort qui ne fut forcé. Tous les muscles du corps politique éprouvant à la fois une trop forte tension, étoient sortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient si prodigieusément renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui jusqu'alors n'avoient pu soutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues

parvenues à le supplanter dans tous les marchés, jusque dans ses ports. On ne pouvoit évaluer qu'à deux millions & demi les bénéfices que retiroit la Grande Bretagne de son commerce avec toutes les parties de l'univers ; & sa situation l'obligeoit à tirer de cette balance un million cinq cens soixante mille livres, pour payer les arrérages de cinquante-deux millions que les étrangers avoient placés dans ses fonds publics.

La crise étoit violente. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles qu'on faisoit étoient inévitables, soit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent ; soit pour contenir le ressentiment de la maison de Bourbon extrêmement aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les sacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au secours de la métropole, en leur faisant porter une partie de son fardeau. Cette détermination paroissoit fondée sur des raisons incontestables.

Une maxime avouée de toutes les sociétés & de tous les âges, impose aux différens membres qui composent un empire, l'obligation de contribuer à ses dépenses proportionnellement à leurs facultés. La sûreté des provinces Américaines exige d'elles un secours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les tems. C'est pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'est engagée dans une guerre qui a multiplié ses dettes : elles doivent donc l'aider à supporter ou à diminuer le poids de cette surcharge. Maintenant hors d'atteinte contre les entreprises d'un voisin redoutable qu'on a heureusement éloigné, peuvent-elles refuser sans injustice aux besoins pressans d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le soin de leur conservation ? Les encouragemens que ce protecteur généreux accorda long-tems à la culture de leurs riches

productions; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées: tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de soulagement & de services?

Tels étoient les motifs qui persuaderent au gouvernement Britannique, qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ses colonies. On a saisi l'occasion de la derniere guerre, pour manifester une prétention dangereuse à la liberté. Car si l'on y prend garde, on verra que la guerre, soit heureuse, soit malheureuse, sert toujours de prétexte à toutes les usurpations des gouvernemens; comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient bien plus d'asservir leurs sujets que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux provinces Américaines de fournir aux troupes que la métropole envoyoit pour leur défense, une partie des approvisionnemens dont elles avoient besoin. La crainte de troubler une harmonie si nécessaire au dedans, quand on est environné d'ennemis au dehors, fit qu'on suivit les intentions du parlement; mais avec la sagesse de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit, ni rejeter sans causer une dissention civile, ni reconnoître sans exposer des droits trop chers à conserver. La nouvelle Yorck osa seule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la transgression fût légere, on l'en punit comme d'une désobéissance, par la suspension de ses privileges.

Cette atteinte portée à la liberté d'une colonie devoit, ce semble, exciter la réclamation de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce silence pour de la crainte, ou pour une soumission volontaire. La paix qui devroit partout diminuer les impôts, fit éclore en 1764 le fameux acte du timbre, qui établissant des droits sur le papier marqué, défendoit en même tems d'en employer d'autres dans toutes les écritures publiques, soit judiciaires, soit extrajudiciaires.

Toutes les colonies Angloises du nouveau monde se sont révoltées contre cette innovation; & leur

mécontentement s'est manifesté par des éclats tout à fait marqués. Une espece de conspiration, la seule qui convient peut-être à des peuples policés, & modérés, fut une convention formée entre tous les colons de se priver de toutes les marchandises fabriquées dans la métropole, jusqu'à ce qu'elle eût retiré le bil dont on se plaignoit. Cette espece de résistance indirecte & passive, qui doit servir d'exemple à toutes les nations qui se sentiront foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas son effet. Les manufacturiers de l'Angleterre qui n'avoient presque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tomberent dans le désespoir où devoit les plonger le défaut de travail, & leurs cris ne pouvant être étouffés ni dissimulés par le gouvernement, firent une impression salutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulsif, qui dans un siecle de fanatisme auroit occasioné sans doute une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ses prétentions, quand en 1767 il a reversé les impôts que devoit lui produire le timbre, sur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui seroient portés d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même qui sembloient le plus étendre l'autorité de la métropole sur les colonies, n'ont pu s'empêcher de blâmer une taxe dont le contre-coup devoit retomber sur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été le jouet de cette innovation que de la premiere. Envain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qu'il lui plaisoit, dès qu'il n'ôtoit pas à ses colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandises sujettes à la nouvelle taxe. Ce subterfuge n'a paru qu'une dérision à l'égard d'un peuple qui purement culti-

vateur & réduit à ne commercer qu'avec sa métropole, ne pouvoit se procurer, ni par ses mains, ni par des relations au dehors, les objets de besoin qu'on lui vendoit si cher. Que ce fût dans l'ancien ou dans le nouveau monde, qu'il payât un impôt, il a senti que les mots ne changeoient rien à la chose, & que sa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut sur des denrées dont il ne pouvoit pas se passer, que par un droit sur le papier timbré qu'on lui rendoit nécessaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui convînt de s'en laisser imposer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractere le plus marqué de foiblesse & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des sujets à toutes les fraudes & les violences du gouvernement, pour la corrompre & la subjuguer.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impositions, ne venoit pas de leur poids excessif; puisqu'elles ne s'élevoient pas au dessus de seize deniers sterlings par tête. Ce n'étoit pas de quoi effrayer une population immense, dont les dépenses publiques n'ont jamais excédé chaque année cent soixante mille livres sterlings.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer son aisance. La sécurité qui naissoit des cessions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les sauvages; l'extension des pêches de la Baleine, de la Morue, du Chien & du Loup-marin; le droit de couper du bois à Campêche, l'acquisition de plusieurs îles à sucre; de plus grandes facilités pour les liaisons interlopes avec les possessions Espagnoles dont on s'étoit rapproché : tant de moyens de fortune étoient une compensation abondante du peu de revenu que le gouvernement sembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laisser écouler des colonies le peu d'especes qui y restoient dans la circulation. La solde de huit mille quatre cens hommes de troupes réglées que la métropole entretenoit

dans l'Amérique septentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire sortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zele pour ses intérêts dans la derniere guerre, que le parlement a été assez équitable pour leur faire remettre des sommes considérables, à titre de restitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des devoirs ou des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en eussent occasioné peut-être la plus grande partie; elles savoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenses de la marine, pour l'entretien des établissemens d'Afrique & d'Amérique, pour tous les frais communs & relatifs à leur propre conservation, à leur prospérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau monde a refusé du secours à l'ancien; c'est qu'on exigeoit de lui, ce qu'il suffisoit de lui demander; c'est qu'on vouloit tenir de son obéissance, ce qu'on ne devoit solliciter que de sa liberté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalousie de ses droits. On ne pouvoit les lui contester.

Depuis près de deux siecles que les Anglois se sont établis dans l'Amérique septentrionale, leur patrie a souffert des guerres dispendieuses & cruelles; elle a été troublée par des parlemens entreprenans & tumultueux; elle a été gouvernée par des ministres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'éclat & l'autorité du trône, sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie: tout a reconnu, tout a respecté la liberté que les colonies avoient de s'imposer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat solemnel appuyoit cette prérogative si naturelle & si conforme au but fondamental de

toute société raisonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartres de leur établissement qui les autorisoient à se taxer de la maniere qui leur conviendroit. Ces actes n'étoient, à la vérité, que des conventions faites avec la couronne; mais quand même le prince eût excédé son autorité par des concessions qui ne tournoient certainement pas à son profit, une longue possession tacitement avouée & reconnue par le silence du parlement, ne formoit-elle pas une prescription légale ?

Les provinces du nouveau monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémisphere qu'il habite, ne doit contribuer aux charges de l'état que de son consentement, donné par lui-même ou par ses représentans. C'est pour défendre ce droit sacré que la nation a versé tant de fois son sang, qu'elle a détrôné ses rois, qu'elle a soulevé ou bravé des orages sans nombre. Voudroit-elle disputer à deux millions de ses enfans un avantage qui lui coûta si cher, qui peut-être est le seul fondement de son indépendance ?

On oppose aux colonies que les catholiques qui vivent en Angleterre, y sont exclus du droit de suffrage, & que leurs terres y sont assujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les papistes refusent-ils de prêter le serment de fidélité que l'état exige ? Dès-lors suspects au gouvernement, la défiance qu'ils inspirent justifie la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion si contraire à la constitution libre de leur patrie ; si cruellement favorable aux prétentions du despotisme ; aux attentats de la royauté sur les droits des peuples ? Quelle est leur obstination aveugle pour une église ennemie de toutes les autres ? Ils méritent la peine qu'impose à des sujets intolérans, l'état qui consent à les tolérer. Mais les habitans du nouveau monde seroient punis sans avoir commis d'offense, dès qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en cessant d'être Américains.

On ose dire à ces fidelles colonies, que l'Angle-

terre nourrit dans son sein une multitude de sujets qui n'ont point de représentans, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requise pour concourir à l'élection des membres qui doivent composer le parlement. Sur quels fondemens prétendent-elles à des privileges plus grands que ceux dont jouissent les citoyens de la métropole? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une supériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande Bretagne, un homme qui jouit de quarante schelings de rente en fonds de terre, est appellé à la décision des taxes; & celui qui possede en Amérique des terres immenses, n'aura pas la même prérogative? Non, ce qui est une exception à la loi, une dérogation à la regle générale dans la métropole, ne doit pas être une constitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois qui veulent ôter aux provinces du nouveau monde le droit de se taxer, supposent pour un moment que la chambre des communes, au lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'est qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le roi; si ce corps, peut imposer sur la nation entiere des levées d'argent, sans consulter l'opinion publique ni la volonté générale, ces Anglois ne se croiront-ils pas un peuple esclave comme tant d'autres? Cependant cinq cens hommes qui se trouveroient placés au milieu de sept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, sinon par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique qui poursuit les oppresseurs d'une nation même au delà du tombeau. Mais le sort des Américains taxés par le sénat de la métropole seroit sans ressource. Trop éloignés, pour être entendus, on les écraseroit d'impôts, sans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contre eux, seroit colorée du beau nom de patriotisme. Sous prétexte de soulager la métropole, on surchargeroit impunément les colonies.

Cette effrayante perspective ne leur permettra

jamais d'abandonner le droit de se taxer elles-mêmes. Tant qu'elles régleront le revenu public, leurs intérêts seront respectés; ou si leurs droits sont quelquefois lésés, elles obtiendront bientôt le redressement de leurs griefs. Mais il ne restera plus aucune force à leurs remontrances auprès du gouvernement, lorsqu'elles ne seront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuser de l'argent aux besoins de l'état. Le pouvoir qui aura usurpé le droit d'établir des impôts, en usurpera sans peine l'administration. Juge de leur levée, il sera l'arbitre de leur destination, & les fonds destinés en apparence au salut des peuples, seront employés à leur asservissement. Telle a été dans tous les tems la marche des empires. Aucune société n'a conservé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilege de voter dans la sanction & la promulgation des loix fiscales. Une nation est à jamais esclave, quand elle n'a plus d'assemblée ni de corps qui puisse défendre ses droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

Les provinces de l'Amérique Angloise ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, les livrer aux entreprises de leur métropole. Elles sont peuplées d'une infinité de gens simples & droits. Ils ne soupçonnent pas que des hommes qui tiennent les rênes d'un empire, puissent être emportés par des passions injustes & tyranniques. Ils ne supposent à leur patrie que des sentimens maternels, qui s'accordent si bien avec ses vrais intérêts, avec l'amour & le respect qu'ils ont conçu pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens qui chérissent une si douce illusion, se joint le silence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolens ne voient pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'imposition; que l'Angleterre ne cherche un exemple de soumission que pour s'en faire à l'avenir un titre; que si le parlement a pu lever un scheling, il en pourra lever cent

mille ; & qu'on n'aura pas plus de raison pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de justice à le reconnoître. Mais une classe d'hommes la plus pernicieuse à la liberté, ce sont ces ambitieux qui séparant leur bonheur de celui du public & de leur postérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richesses. Le ministere Britannique, de qui ils ont obtenu ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours disposés à avancer ses odieux projets, par la contagion de leur luxe & de leurs vices, par l'artifice de leurs insinuations, par la souplesse de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec constance contre les préjugés, l'indolence, la séduction ; & qu'ils ne désesperent pas de sortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera peut-être de leurrer leur bonne foi par l'offre imposante d'admettre au parlement les députés de l'Amérique, pour régler avec ceux de la métropole les tributs de toute la nation. En effet, telles sont l'étendue, la population, les exportations, l'importance enfin des colonies, que la législation de l'empire ne sauroit les gouverner avec sagesse & sécurité, sans être éclairée par les avis & les rapports de leurs représentans. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriser ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs constituans. Leurs voix foibles & peu nombreuses seroient aisément étouffées par la multitude des représentans de la métropole ; & les provinces dont ils seroient l'organe, se trouveroient chargées par cette confusion d'intérêts & de voix d'une portion du fardeau commun, trop pesante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de résider exclusivement dans les assemblées provinciales du nouveau monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouses en ce moment, que la facilité de les en dépouiller, semble avoir augmenté par les conquêtes de la derniere guerre.

La métropole a tiré de ses nouvelles acquisitions, l'avantage d'étendre ses pêcheries, & d'augmenter ses liaisons avec les sauvages. Cependant, comme

si ce succès n'étoit rien à ses yeux, elle ne cesse de répéter que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit que d'assurer la tranquillité des colonies. Les colonies soutiennent au contraire que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extension immense de terrain; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reste plus exposé à l'invasion; que leurs provinces ont trouvé un rival, les plus septentrionales dans le Canada, les plus méridionales dans la Floride. Les colons éclairés sur l'avenir par l'histoire du passé, disent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes, que les nombreuses troupes qu'on y a répandues, que les forteresses qui y sont élevées, pourroient servir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri, prospéré que par la liberté.

La Grande Bretagne jouit dans ses colonies de toute l'autorité qu'elle doit y souhaiter. Elle a le droit d'annuller toutes les loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif est tout entier dans les mains de ses délégués. On peut appeller à son tribunal de tous les jugemens civils. C'est sa volonté seule qui décide de toutes les liaisons de commerce qu'il est permis aux colons de former & d'entretenir. Appesantir le joug d'une domination si sagement combinée, ce seroit replonger un continent nouveau dans le cahos, dont il n'est sorti qu'avec peine par deux siecles de travaux continuels; ce seroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché, à s'armer, pour défendre les droits sacrés qu'ils tiennent également de la nature & des institutions sociales. Le peuple Anglois, ce peuple si passionné pour la liberté, qu'il l'a quelquefois protégée dans les régions étrangeres à son climat & à ses intérêts, oublieroit-il des sentimens dont sa gloire, sa vertu, son instinct, son salut, lui font un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui sont si chers, jusqu'à vouloir réduire ses freres & ses enfans en esclavage? Cependant s'il arrivoit que des esprits factieux ourdissent une trame si funeste, & que dans un moment de délire & d'ivresse, ils la fissent adopter à

la métropole ; quelles devroient être alors les résolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuse dépendance ?

Avant de prévoir ce renversement de politique, elles se souviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a toujours été pour elles une fortification avancée contre les puissantes nations de l'Europe. Elle leur a servi de guide & de modérateur, pour les préserver & les guérir des dissentions civiles, que la jalousie & la rivalité n'excitent que trop souvent entre des peuplades voisines qui naissent & qui se forment. C'est à l'influence de son excellente constitution qu'elles doivent la paix & la prospérité dont elles jouissent. Tant que ces colonies vivront sous un régime si sain & si doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immensité d'une carriere qui s'étendra sous leur industrie jusqu'aux déserts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie soit cependant accompagné d'une certaine jalousie de leur liberté. Que leurs droits soient continuellement examinés, éclaircis, discutés ; qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront sans cesse, comme les meilleurs citoyens. Cet esprit d'inquiétude convient à tous les états libres ; mais il est sur-tout nécessaire aux constitutions compliquées, où la liberté est mêlée d'une certaine dépendance, telle que l'exige une liaison entre des pays séparés par une mer immense. Cette vigilance sera le plus sûr gardien de l'union qui doit indivisiblement attacher la métropole & ses colonies.

Si le ministere, toujours composé d'hommes ambitieux, même dans un état libre, tentoit d'augmenter la puissance du prince, ou les richesses de la métropole, aux dépens des colonies ; celles-ci devroient opposer une résistance invincible à cette usurpation. Toute entreprise du gouvernement repoussée avec de vives réclamations, est presque toujours rectifiée ; tandis que les griefs qu'on n'a pas le courage de faire redresser, sont constamment suivis de nouvelles oppressions. Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser ; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pou-

voir que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir sans examen, elles se familiarisent presque toutes avec la dureté de leur gouvernement ; & comme elles ignorent l'origine ou le but de la société, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les états sur-tout où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion ; de même qu'une seule extravagance dans le dogme, est capable d'en faire adopter mille à des esprits une fois deçus, une premiere usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins ; qui peut le plus, peut le moins : c'est par ce double abus de la credulité & de l'autorité, que toutes les absurdités & les iniquités en matiere de religion & de politique, sont entrées dans le monde, pour écraser les hommes ; heureusement l'esprit de tolérance & de liberté qui jusqu'à présent a régné dans les colonies Angloises, les a préservées de cet excès de foiblesse & de malheur. Elles sentent assez la dignité de l'homme, pour résister à l'oppression, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violens ne peuvent être justifiés, qu'après qu'on a vainement épuisé toutes les voies de la conciliation. Mais il sait aussi, que réduit à opter entre l'esclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défense de sa liberté, il ne devroit pas souiller une si belle cause par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les séditions ; & qu'avec la résolution de ne déposer l'épée qu'après le recouvrement de ses droits, il lui suffiroit de borner le fruit de sa victoire au rétablissement de son état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la résistance que les colonies Angloises devroient opposer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple soulevé contre son souverain par l'excès d'une longue oppression. Dès qu'une fois l'esclave du despotisme auroit brisé sa chaîne, auroit commis son sort à la décision du glaive, il seroit forcé de massacrer son tyran, d'en exterminer la race & la postérité, de changer la forme du gouvernement dont il auroit été la victime depuis des siecles,

S'il osoit moins, il seroit tôt ou tard puni de n'avoir eu qu'un demi courage. Le joug retomberoit sur sa tête avec plus de poids & de force ; & la modération simulée de ses tyrans ne seroit qu'un nouveau piege, où il se trouveroit pris & enchaîné sans retour. Tel est le malheur des factions dans un gouvernement absolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur ressentiment, parce qu'ils n'en connoissent pas dans l'autorité. Mais une constitution tempérée, comme celle des colonies Angloises, porte dans les principes & les limites de ses pouvoirs, le remede & le préservatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit satisfait à leurs plaintes, en les rétablissant dans leur premiere situation, elles devroient s'y arrêter, parce qu'elle est la plus heureuse où un peuple sage ait droit d'aspirer.

Elles ne pourroient embrasser un systême absolu d'indépendance, sans rompre les liens de la religion, du serment, des loix, du langage, du sang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, sous la paisible influence de la métropole. Croit-on qu'un si grand déchirement n'iroit pas jusqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies ? Quand elles n'en viendroient point à la funeste extrêmité des guerres civiles, leur seroit-il aisé de s'accorder sur une nouvelle forme de gouvernement ? Si chaque établissement composoit un état séparé ; que de divisions entr'eux ! Que l'on juge des haines qui naîtroient de leur séparation, par la destinée de toutes les sociétés que la nature fit limitrophes. Que si tant de peuplades, où la diversité des loix, l'inégalité des richesses, la variété des possessions, jeteroient un germe secret d'opposition dans les intérêts, vouloient former une confédération, comment régler le rang que chacune y devra tenir, & l'influence qu'elle y devroit avoir à proportion de ses risques & de ses forces ? La jalousie & cent autres passions qui diviserent bientôt les sages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la discorde dans une multitude de colonies plutôt associées par ressentiment & par dépit qui sont des liens passagers & corrosifs, que par les principes

réfléchis d'une combinaison naturelle & permanente ? Toutes ces considérations semblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, seroit un très-grand malheur pour les colonies Angloises.

On ira plus loin : on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui regnent au nouveau monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'ont aucun intérêt à la souhaiter. Ce sera peut-être un paradoxe aux yeux des puissances qui voient leurs colonies continuellement menacées d'une invasion prochaine. Elles croient sans doute, que si l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paisiblement des richesses qu'elle leur envie & leur enleve souvent. On ne peut désavouer qu'elle ne tire l'influence qu'elle a sur-tout au nouveau monde, de l'étendue & de la population de ses colonies septentrionales. Ce sont elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage, les îles & le continent des autres peuples, d'en conquérir les terres, ou d'en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverser ses progrès en Amérique, y gêner ou retarder ses entreprises, y anéantir ses conquêtes par des restitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle ; bientôt les colonies septentrionales auront seules plus de force qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous ses mouvemens. Alors il lui deviendra aussi important que facile, d'envahir des terres dont les richesses suppléeront à la médiocrité de ses productions. Sa position indépendante lui permettra d'achever les préparatifs de son invasion, avant que le bruit en soit parvenu dans nos climats. Cette nation suivra ses opérations guerrieres avec l'énergie propre aux nouvelles sociétés. Elle pourra choisir ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tombera toujours sur des côtes prises au dépourvu, sur des mers trop mal gardées par des puissances éloignées. Les pays qu'on enverra défendre seront conquis avant d'être secourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités

ſans de grands ſacrifices, ni les empêcher de retomber ſous le joug dont on les aura délivrés d'une main affoiblie. Les colonies de nos monarchies abſolues voleront peut-être d'elles-mêmes au devant d'un maître qui ne ſauroit leur offrir une condition plus fâcheuſe que celle de leur gouvernement; ou bien à l'exemple des colonies Angloiſes, elles briſeront la chaîne qui les attache honteuſement à l'Europe.

Non, rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre, à précipiter par leurs inſinuations ou par des ſecours clandeſtins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voiſin, que pour leur en donner au loin un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclore du concours inévitable de tant d'autres? Car il ſeroit contre la nature des choſes que les provinces ſubordonnées à la nation dominante, reſtaſſent ſous ſon empire, lorſqu'elles ſeront parvenues à égaler ſa population & ſes richeſſes. Ainſi tout conſpire au grand démembrement, dont il n'eſt pas donné de prévoir le moment. Tout y achemine, & les progrès du bien dans le nouvel hémiſphere, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des rois & les malheurs des peuples, rendront même univerſelle cette fatale cataſtrophe qui doit détacher un monde de l'autre. La mine eſt préparée ſous les fondemens de nos empires chancelans; les matériaux de leur ruine s'amaſſent & s'entaſſent du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renverſement de nos droits qui faiſoient notre courage, du luxe de nos cours & de la miſere de nos campagnes, de la haine à jamais irréconciliable entre des hommes lâches qui poſſedent toutes les richeſſes & des hommes robuſtes, vertueux même qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A meſure que nos peuples s'affoibliſſent & ſuccombent tous les uns ſous les autres, la population & l'agriculture vont croître en Amérique; les arts y naîtront fort vîte, tranſportés par nos ſoins; ce pays ſorti du néant brûle de figurer à ſon tour ſur la face du globe & dans l'hiſtoire du monde. O poſtérité, tu ſeras plus heureuſe

peut-être que tes tristes & méprisables aïeux. Puisse ce dernier vœu s'accomplir, & consoler la génération expirante par l'espoir d'une meilleure ! Mais laissant l'avenir aux soins de l'avenir, jetons un coup d'œil sur un passé de trois siecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de misere & de ténebres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique, voyons à quel état la conquête d'un monde, a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile un moment : si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siecle, à la société.

Fin du dix-huitieme Livre.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

LES dernieres lignes de l'ouvrage qu'on vient de lire indiquent une suite. C'est évidemment l'état actuel de l'Europe que l'Auteur a annoncé dès la premiere page de son livre, & qui ne s'est pas trouvé dans le manuscrit qu'on nous a remis. Si nous parvenons à recouvrer cet important morceau, nous ne tarderons pas à le donner au public.

TABLE DES MATIERES.

¶ *Chaque Tome est désigné à la fin des articles.*

A.

B

C

D.

G

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

Fin de la Table.